Gérard Bergeron (1922-2002)

Politologue, département des sciences politiques, Université Laval

(1994)

Lire
François-Xavier Garneau
1809-1866
«historien national»

Un document produit en version numérique par Réjeanne Toussaint, ouvrière
bénévole, Chomedey, Ville Laval, Québec

[Page web personnelle](#). Courriel: rtoussaint@aei.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une bibliothèque fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, mme avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, crite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- tre hbergs (en fichier ou page web, en totalit ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail un autre fichier modifi ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la proprit des **Classiques des sciences sociales**, un organisme but non lucratif compos exclusivement de bnvoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est galement strictement interdite.

**L'accs notre travail est libre et gratuit tous les utilisateurs.
C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Prsident-directeur gnral,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Du même auteur

Le Canada français après deux siècles de patience, (Collection « L'histoire immédiate »), Paris, Éditions du Seuil, 1967.

Incertitudes d'un certain pays, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1979.

Pratique de l'État au Québec, Montréal, Québec/Amérique, 1984.

Notre miroir à deux faces : Trudeau-Lévesque, Montréal, Québec/Amérique, 1985. [En préparation dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

Quand Tocqueville et Siegfried nous observaient..., Sainte-Foy, Les Presses de l'Université du Québec, 1990.

LIRE Étienne PARENT (1802-1874) : notre premier intellectuel, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université du Québec, 1994.

Cette édition électronique a été réalisée par Réjeanne Toussaint, bénévole,
Courriel: rtoussaint@aei.ca

Gérard Bergeron

Lire François-Xavier Garneau 1809-1866 «historien national»

Québec : Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC), 1994, 244 pp.

[Autorisation formelle accordée, le 12 avril 2005, par Mme Suzanne Patry-Bergeron, épouse de feu M. Gérard Bergeron, propriétaire des droits d'auteur des œuvres de M. Gérard Bergeron]

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 26 juillet 2009 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Grard Bergeron (1994)

Lire Franois-Xavier Garneau
1809-1866 «historien national»

Qubec : Institut qubcois de recherche sur la culture (IQRC), 1994, 244 pp.

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[INDEX](#)

[AVANT-PROPOS](#)

[NOTICE BIOGRAPHIQUE](#)

[Première partie. LA VIE](#)

- I. [Des origines familiales au grand projet de vie](#)
- II. [En Angleterre, pour deux mois qui seront deux ans](#)
- III. [En France, juillet-août 1831](#)
- IV. [De nouveau à Londres, et à Paris, puis le retour](#) (mai 1833)
- V. [Le syndrome du « retour d'Europe »... ou comment s'y retrouver ?](#)

[Deuxième partie. L'OEUVRE](#)

- VI. [D'un poète romantique, une histoire monumentale](#)
- VII. [LIRE Garneau : I. le régime français](#)
- VIII. [LIRE Garneau : II. le régime anglais](#)

[Troisième partie. LA CRITIQUE](#)

- IX. [Succès d'édition, réussite de l'oeuvre](#)

[CONCLUSION](#)

[NOTE BIBLIOGRAPHIQUE](#)

[Figure 1.](#) François-Xavier Garneau.

[Figure 2.](#) Monument de François-Xavier Garneau près de la porte Saint-Louis à Québec. Oeuvre de Paul Chèvre offerte à la Province de Québec par Charles-Élie Amyot et dévoilée le 10 octobre 1942.

Lire Franois-Xavier Garneau
1809-1866 «historien national»

INDEX

[Retour la table des matires](#)

Alembert, Jean Le Rond d'	Bibaud, Franois-Maximilien
Amiot-Villeneuve, Gertrude	Bibaud, Michel
Ampre, Jean-Jacques	Bichat
Amyot, Georges-lie	Bilodeau, Marie-Esther
Arago, Franois	Blackstone
Arc, Jeanne d'	Blanchet, Jean
Arles, Henri d'	Boileau, Nicolas
Arnold, Benedict	Bolduc, Charles
Aubin, Napolon	Bonald, Louis de
Aubin, Nicolas	Bonaparte, Napolon
Aylmer, Matthew Whitworth (lord)	Bonaparte, Louis-Napolon
	Bost, A.
Baldwin, Robert	Bougainville (Louis-Antoine, comte de)
Balzac, Honor de	Brougham, Henry Peter (lord)
Barante, Prospre Brugre	Brown, T. Storow
Barrette, Georgette	Brown
Barthe, Joseph-Guillaume	Bruchsi, Jean
Beauchemin	Buies, Arthur
Beauharnois (Charles de Boishe, marquis de)	Byron, George Gordon Noel (lord)
Beaulieu, Andr	
Beaumont, Gustave de	Callires, Louis Hector de
Bdard, Elzar	Campbell, Archibald
Bdard, Isidore	Campbell, Donald
Bdard, Pierre	Carheil, de
Bedford, duc de	Carleton, Guy
Bell, Andrew	Carrier, Maurice
Belvze, Paul-Henry de	Cartier, Jacques
Branger, Pierre Jean de	Casgrain, Henri-Raymond
Bergeron, Grard	Cazeau
Besserer, Louis-Thodore	Csar, Jules

Chabot, Louis	Enghien (Louis Antoine Henri de Condé, duc d') :
Champlain, Samuel de	
Chapais, Thomas	
Charland, Thomas	Fabre
Charles X	Falardeau, Antoine-Sébastien
Charlevoix, Pierre-François-Xavier de	Falardeau, Jean-Charles
Chauveau, Pierre-Joseph-Olivier	Faribault
Chénier, Jean-Olivier	Ferguson
Chevalier, Henri-Émile	Ferland, J.-B.-A.
Chèvre, Paul	Ferré, Emery
Cocteau, Jean	Fiset
Colbert, Jean-Baptiste	Fournier, Charles
Colborne, John	Fréchette, Louis
Colette	Fréchette
Condé (Louis II de Bourbon, prince de)	Frégault, Guy
Condemine, Odette	Frontenac (Louis de Buade, comte de Palluau et de)
Cook, James	
Corneille	Gagnon, Mgr, Cyrille
Côté, Augustin	Gagnon, Serge
Côté, Cyrille-H.-O	Gaillardet, Frédéric
Craig, James	Gallays, François
Crémazie, Jacques	Garnault Jacques
Crémazie, Octave	Garnault, Louis
	Garneau, Alfred
Darveau, L.M.	Garneau, David
Dassonville, Michel	Garneau, De Lisle
David, Laurent-Olivier	Garneau, Édouard
David, Louis	Garneau, François-Xavier : passim
Delavigne, Casimir	Garneau, François-Xavier (père)
Delolme	Garneau, Hector
Denonville (Jacques-René de Brisay, marquis de)	Garneau, Hector de Saint-Denys
Descartes, René	Garneau, Honoré
Des�ve	Garneau, Marie-�m�lie
Diderot, Denis	Garneau, Paul
Doiron, Claude	Gaspé, Philippe Aubert de
Du Lhut, Daniel Greysolon	Gay-Lussac, Louis-Joseph
Duchesneau, Jacques	Gérin-Lajoie, Antoine
Dumas, Alexandre (père)	Girod, Amury
Dumont, Fernand	Glackmeyer, Edouard
Durham, John George (lord)	Glackmeyer, Félix
	Gore, Charles
	Gravel
Elgin, James Bruce (lord)	Grey, Charles
Ellice	Groulx, Lionel

Gurin, Charles
Gurin, Paulin
Guillaume le Conqurant
Guindon, Roger
Guizot, Franois

Hamel, Abraham
Hamel, Rginald
Hamelin, Jean
Hampton
Hanotaux, Gabriel
Hare, John
Hbert, Anne
Hbert, Maurice
Horace
Hugo, Victor
Hume, Joseph
Huston, James

Iberville, Pierre Lemoyne d'

Jefferson, Thomas
Johnstone
Juchereau Duchesnay, Jean-Baptiste
Juchereau Duchesnay, Michel-Louis

Kean, Edmund
Kondiaronk

La Fontaine, Louis-Hippolyte
Lach-Szyrma
Krystyn
Lacoste, Louis
Laforce, Pierre
Lamartine
Alphonse de
Lamoureux
Lanctt, Gustave
Langevin, Jean
Lareau, Edmond
Lartigue, MGR. Jean-Jacques
Laurier, Marie
Lauvrire, E.
Lauzire, Arsne
Laval, Mg, Franois de

Lebel, Marc
Lebrun, Isidore
Leclerc, Flix : 230
Lefebvre, Jean-Jacques
Lgar, Joseph
Legendre Napolon
Lvesque, Benot
Lvis (Franois-Gaston, duc de)
Livingston
Longfellow, Henry Wadsworth
Lortie, Jean d'Arc
Louis XIV
Louis XV
Louis XVI
Lovell, John

Mac Gregor
Mackenzie, William Lyon
Maguire, Thomas
Maheux, Arthur
Mailhot, Laurent
Maistre, Joseph de
Marie de l'Incarnation
Marmette, Joseph
Marmier, Xavier
Mars, Anne Boulet
Martigny, Le Moyne de
Martin, Yves
Mesplet, Fleury
Michaud
Michelet, Jules
Mignet, Auguste
Milton, John
Mirabeau (Victor Riqueti, comte de)
Molay, Jacques de
Molire
Monckton, Robert
Montcalm de Saint-Vran (Louis-
Joseph, Marquis de)
Montcalm, madame de
Montgomery, Richard
Moreau, Louis-Ignace
Morin, Augustin-Norbert
Murray, James

- Neilson, John
Neilson, Samuel
Nelson, Wolfred
Nodier, Charles
- O'Callaghan, Edmund
O'Connell, Daniel
Orlans, Louis-Philippe d'
Ouellet, Fernand : 219
- Panet, Louis
Papineau, Louis-Joseph
Paquin
Parent, tienne
Parkman, Francis
Parmentier, Francis
Pascal, Blaise
Pavie, Thodore
Perrault, Joseph-Franois
Philippe le Bel
Plamondon, Antoine
Plessis, Mgr, Joseph Octave
Prescott
Prevost, George
Purdy
- Reeve, Henry
Richelieu (Jean Armand du Plessis,
duc de)
Robespierre, Isidore de
Robitaille, Georges
Roder, douard-Etienne
Roebuck, John Arthur
Rottenburg
Rousseau, Jean-Jacques
Routier, Charles
Routier, Simone
Rouville, Hertel de
Roy, David
Roy, Mgr, Camille
Roy, Pierre-Georges
- Saint Paul
Saint-Germain, Clment
Saint-Marc, Girardin
- Saint-Mry, Moreau de
Saint-Pre, Edme Rameau de
Saint-Simon
Sainte-Beuve, Charles Augustin
Salaberry, Charles de
Saunders, Charles
Savard, Pierre
Say, Jean-Baptiste
Scott
Sgur, Sophie, comtesse de
Sewell, Jonathan
Shakespeare, William
Siegfried, Andr
Sismondi, Jean-Charles de
Smith, William
Socrate
Soeur Paul-du-Sauveur
Stanley, Frederick Arthur (lord)
Stuart, James Andrew
Sulte, Benjamin
Swift, Jonathan
Sydenham, Poulett Thomson (lord)
Sylvestre, Guy
- Tach, J.-C.
Talleyrand, Charles Maurice de
Talon, Jean
Tastu
Tchakovski, Piotr Ilitch
Thierry, Augustin
Thiers, Louis-Adolphe
Tocqueville, Alexis de
Townshend, George
Tremblay, Jean-Paul
Trudel, Marcel
Turenne (Henri de La Tour d'Auver-
gne, prince de)
- Vachon, Monique
Valois
Vaudreuil (Pierre de Cavagnal, mar-
quis de)
Viger, Denis-Benjamin
Viger, Jacques
Viger, Louis-Michel

Villemain, Abel-Franois
Villeneuve, Amiot de
Vitr, Denis de
Voltaire

Waddington, R.
Wade, Mason

Whetherall
Winter, Pierre
Wolfe, James
Wyczynski, Paul :

Yon, Armand

Lire Franois-Xavier Garneau
1809-1866 «historien national»

QUATRIME DE COUVERTURE

[Retour la table des matires](#)

Le hasard qui, fait parfois bien les choses, veut qu'en cette anne 1995, marquant le cent-cinquantime anniversaire de l'dition de la classique *Histoire* du Canada de Franois-Xavier Garneau, le politologue Grard Bergeron publie une analyse de l'oeuvre de celui de nos intellectuels qui, non seulement a procur notre histoire ses lettres de noblesse, niais a permis l'mergence d'une littrature d'expression franaise au Canada.

Un sicle et demi plus tard, il devient fascinant et passionnant de lire aujourd'hui ce que pensait de notre destin collectif un homme de la trempe et du courage intellectuel de cet ancien clerc de notaire, qui s'tait jur, encore jeune, de faire la dmonstration de notre existence par une histoire encore crire - et qu'il crivit !

Aprs des tudes aux universits Laval, Columbia, de Gnve et de Paris, Grard Bergeron a enseign la plus grande partie de sa carrire l'Universit Laval, puis, les dix dernires annes, l'cole nationale d'administration publique de Qubec. En 1991, il tait nomm professeur mrite de l'Universit du Qubec.

En outre d'une oeuvre volumineuse portant sur les problmes politiques du Canada et du *Qubec*, il s'est surtout fait connatre, hors de son pays, par ses ouvrages, sur la thorie de l'tat, ainsi que sur l'analyse historique de la Guerre froide. Plus rcemment, il explorait un nouveau filon, celui des ides politiques. Aprs un premier livre, consacr la pense de Toc-

queville et de Siegfried sur le Canada et un second portant sur la pensée du grand journaliste Étienne Parent, Gérard Bergeron publie une étude biographique et critique de celui qui fut consacré notre « historien national ».

Lire François-Xavier Garneau
1809-1866 «historien national»

AVANT-PROPOS

[Retour à la table des matières](#)

En séjour à Londres à l'été 1831, et ayant déjà en une semaine visité les principaux monuments et les grandes places de la métropole impériale, le jeune Canadien François-Xavier Garneau rêve, encore plus passionnément peut-être, de partir à la découverte de Paris, capitale tellement attirante de la première mère patrie. Mais « pour voyager en France il faut avoir un passeport de son ambassadeur » ; et il s'y trouve « ainsi dépeint : taille 5 pieds 5 pouces anglais, âgé de 22 ans, cheveux châtain, front haut, sourcils et yeux châtain, nez moyen, menton rond, visage ovale, teint brun » ¹.

Mais, retournant à Paris l'année suivante, son « signalement » présentait « deux variantes : j'avais les cheveux noirs et les yeux gris. Peut-être cela pouvait-il être attribué à l'état plus ou moins clair ou plus ou moins voilé du ciel brumeux d'Albion » ², notait-il avec une pincée d'humour qui, dans les circonstances, ne pouvait évidemment être que britannique. Le Garneau de la maturité, une photographie célèbre nous en a transmis les traits et l'allure générale de la personnalité. « Le crâne, parfaitement ovoïde, s'est découronné, et les mèches de cheveux qui persistent se sont réfugiées en touffes grisonnantes autour des oreilles, d'où partent les longs favoris.

¹ Cette fiche signalétique est citée par l'auteur au début du chapitre III de son célèbre *Voyage en Angleterre et en France* dans les années 1831, 1832 et 1833 (Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1968, p. 177). Il s'agit d'une publication du Centre de recherches en littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa. Le texte de *Voyage* a été établi, annoté et présenté par Paul Wyczynski. Dorénavant nous référerons à cette remarquable édition critique, par la seule mention de *Voyage*, Wyczynski, page, etc.

² *Ibid.*, p. 177.

Les yeux, un peu à fleur de tête, ont pâli et paraissent fatigués. Au sommet du nez et aux coins de la bouche, des rides se creusent... À cinquante ans, François-Xavier Garneau en paraît davantage, comme la plupart des hommes de son temps. D'ailleurs, continue le portraitiste, cet habit de drap noir boutonné serré, contribue à le vieillir, ainsi que ce col rigide, ceinturé d'une cravate à plusieurs tours. Pour les sorties, ajoutez le haut de forme obligé et la canne à pommeau d'or » ³.

Par la voix du souvenir, un contemporain, plus jeune d'un quart de siècle que Garneau, le décrivait ainsi, déambulant dans la rue Saint-Jean :

Il n'y a pas plus d'une dizaine d'années, si vous vous étiez trouvé, dans la grande rue Saint-Jean, à Québec, entre quatre et cinq heures de l'après-midi, vous auriez certainement vu passer près de vous un homme d'une taille au-dessous de la moyenne, à l'air méditatif, marchant d'un pas tranquille et mesuré, mais dont la canne, précédant presque toujours le pas, semblait décrire des hiéroglyphes [sic]. Chaque jour, si le temps était beau, cet homme faisait, à la même heure, sa promenade habituelle après la fermeture de son bureau. Le maintien modeste de ce promeneur quotidien, ne vous eût probablement pas frappé à première vue ; mais si, par hasard, vous l'aviez regardé un peu attentivement, et pourvu que vous eussiez été quelque peu physionomiste, sa figure empreinte d'une douce et poétique sérénité, vous eût de suite révélé l'empreinte du talent qu'elle portait d'une manière aussi évidente que naturelle. Vous auriez eu, en effet, devant vous, le plus laborieux, le plus modeste et le plus distingué des écrivains du Canada : l'historien Garneau ⁴.

Toutefois, il ne conviendrait guère de rester sous l'impression d'un excès d'austérité. Car, précisait encore un troisième auteur autant crédible, s'il est vrai que, « sous un front vaste, s'affirme une figure glabre et distinguée au regard profond, qui se ferme sur une lèvre bienveillante et un menton énergique », il y a aussi que cet homme savait « conserver à sa pensée une franchise absolue et une fermeté inébranlable. La plaisanterie, même gauloise, le trouve prêt à sourire, car son esprit sait manier l'ironie et s'amuser à l'humour. Sa réserve ne l'empêche pas de se plaire dans la société de ses

³ L'abbé Armand Yon, « François-Xavier Garneau : l'homme » dans *Centenaire de l'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau, deuxième semaine d'histoire à l'Université de Montréal 23-27 avril 1945*, Montréal, Société historique de Montréal, 1945, p. 101-102. Il sera désormais référé à cet ouvrage en collaboration par la seule mention de *Centenaire*, page, etc.

⁴ L.M. Darveau, *Nos hommes de lettres*, vol. 1, Montréal, A.A. Stevenson, 1873, p. 75.

intimes, surtout s'il y a des femmes, de la musique et des fleurs » ⁵. En effet, pourquoi un homme qui eut un destin tragique, mais aussi dont le succès de carrière était hors catégorie, n'aurait-il pas su sourire ?

Il semblerait que ce fut un Français, le commandant de *La Capricieuse*, Paul-Henry de Belvèze qui, lors de sa mission de retrouvailles spéciales à l'été 1855, ait le premier surnommé François-Xavier Garneau « historien national du Canada ». Un slogan, on l'entend, on l'enregistre ; quant à pouvoir le valider ! Quoiqu'il en soit, une étiquette aussi flatteuse signale une priorité dans le temps et, pour le moins, un certain niveau de qualité. Et après toutes ces années et des générations d'historiens, le jugement global va subsister sous cette forme, qu'on qualifierait d'exclusion, du journal *Le Canadien* au lendemain de sa mort en 1866 : « Les rivaux et ses successeurs lui disputeront la palme de l'érudition, mais c'est lui qui s'appellera toujours l'historien national » ⁶ Un an et demi après sa disparition, un monument en son honneur était dévoilé au cimetière Belmont de Québec, lieu de son inhumation. Cette cérémonie du 15 septembre 1867 consacrait les efforts d'un comité de citoyens de sa ville afin de perpétuer, pour ainsi dire, une *mémoire* qu'il ne faudrait pas oublier. Fut responsable du discours de circonstance, l'ami de toujours de l'historien, Pierre-J.-O. Chauveau, depuis peu devenu premier ministre de la province de Québec. Sur le monument, aucune formulation antique ou héroïque, ni d'expression laudative, mais seulement l'inscription, gravée dans le granit, du nom de l'historien.

Le projet de ce livre ne relève pas d'une intention de célébration. Il se fonde toutefois sur la belle présomption qu'il vaut la peine de LIRE au complet l'œuvre historique de Garneau. Ce que nous avons fait pour les écrits « canadiens » d'Alexis de Tocqueville et André Siegfried et, plus récemment, à propos de l'œuvre, double, de journaliste et de conférencier, d'Étienne Parent ⁷, nous le soumettons maintenant à propos de la vaste construction historique de François-Xavier Garneau. Nous sommes, cette fois, devant un grand projet intellectuel à exécuter, puis d'une seule œuvre enfin faite, et ultérieurement corrigée par son auteur en des points estimés litigieux par une clientèle alors fort exigeante. De ce fait, elle contraste fortement, en l'unité de

⁵ Gustave Lanctôt, « L'Oeuvre historique de Garneau », *ibid.*, p. 16-17.

⁶ Cité par Lanctôt, *ibid.*, p. 17.

⁷ Gérard Bergeron, *Quand Tocqueville et Siegfried nous observaient...*, Les Presses de l'Université du Québec, 1989 ; *LIRE Étienne PARENT, notre premier intellectuel*, Les Presses de l'Université du Québec, 1994.

sa globalit, avec lparpillement des dizaines de textes de Tocqueville et des centaines d'articles de Parent. Comme mthode de composition, notre tche en devenait a priori plus aise, mais sans que nous ne puissions avancer une certitude comparable pour une analyse en profondeur de l'espce de bloc monumental qu'apparat tre, en son unicit, l'uvre historique de Garneau.

tienne Parent, le directeur du *Canadien*, et le futur « historien national » du Canada franais, qui taient des amis, auraient pu avoir l'occasion de rencontrer Tocqueville qui passa une huitaine de jours Qubec la fin aot 1831 ⁸. Mais dj Garneau avait quitt, le printemps prcdent, pour un sjour de deux ans en Angleterre, entrecoup de deux voyages de quelques semaines en France, se trouvant faire ainsi, mais en sens inverse, la mme exprience que Tocqueville... On se contentera de noter, en passant, un certain « air de famille » idologique entre les trois hommes, l'enseignement de ce qu'on pourrait appeler un libralisme d'apparence. Toutefois, seul, Garneau, le jeune pote, aurait mrit la qualification de « romantique » ou de « prromantique » - compte tenu du dcalage intercontinental des courants intellectuels de l'poque entre la France et le Bas-Canada.

Enfin, nous pratiquerons une fois encore ce que nous avons dj appel la technique de « la lecture accompagne », consistant tout simplement accorder un plus large espace qu'il n'est d'usage aux extraits les plus significatifs de l'auteur sous examen. Entre l'essai conventionnel, qui tend se faire chiche sous ce rapport et le recueil de « morceaux choisis », peine *introduits* par quelques lignes de gnralits, nous sommes d'avis que cette formule intermdiaire permet d'viter l'cueil de l'analyste conventionnel qui, matre de son propre discours, est volontiers enclin se faire valoir en s'accordant la part du lion. C'est humain mais, finalement, assez peu pratique. Concrtement, on ne peut s'attendre que le lecteur ait porte de la main toute la monumentale *Histoire du Canada depuis sa dcouverte jusqu' nos jours*, non plus que la relation du *Voyage en Angleterre et en France dans les annes 1831, 1832 et 1833*, que Garneau crivit et publia en 1855, plus de vingt ans aprs l'vnement qui allait marquer profondment sa vie.

⁸ Grard Bergeron, *Quand Tocqueville et Siegfried nous observaient...* p. 67. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

François-Xavier Garneau
(ANQ-Québec, iP600, A6, PGH671-22.
Collection initiale. Photo : Livernois.)

[Retour à la table des matières](#)

Lire François-Xavier Garneau
1809-1866 «historien national»

NOTICE BIOGRAPHIQUE

FRANÇOIS-XAVIER GARNEAU
*(ANQ-Québec, P600, S6. PGH671-22. Coll. initiale.
Photo : Livernois).*

[Retour à la table des matières](#)

1809	15 juin : Naissance à Québec de François-Xavier Garneau, fils aîné de François-Xavier Garneau et de Gertrude Amiot-Villeneuve.
1814-1823	École primaire et école mutuelle (Québec).
1823	Saute-ruisseau chez Joseph-François Perrault, greffier et député de l'Assemblée législative. Celui-ci donne des leçons d'anglais, de latin et d'histoire à ses clercs.
1825	Clerc chez Archibald Campbell qui lui fait faire des études notariales et lui ouvre sa bibliothèque. Garneau fait ses humanités à la chandelle, copie de sa main ses cours, pratique Byron, Milton et Shakespeare.
1828	Voyage en Acadie, aux États-Unis et dans le Haut-Canada.
1830	Juin : succès à l'examen professionnel ; notaire à 21 ans.
1831	Crises politiques au Canada. Garneau fortifie son culte de la liberté, laquelle est le « phare de la jeune Amérique ».
1831-1833	Voyage en Europe : Londres, puis Paris au cours de l'anniversaire de la Révolution de juillet. De retour à Londres, secrétaire de Denis-Benjamin Viger, délégué par l'Assemblée législative auprès du Ministère anglais.

- 1832 Membre de la Socit littraire des Amis de la Pologne. Rencontre d'crivains et d'hommes d'tat anglais et polonais. Second court sjour en France.
- 1833 Mai : Garneau s'embarque pour le Canada. Son gagne-pain : le notariat. Il collabore rgulirement au journal *Le Canadien de Qubec*, dans lequel il publiera plusieurs pomes. C'est en fin d'anne qu'il lance l'hebdomadaire *L'Abeille canadienne*, qui parat pendant deux mois.
- 1834 Secrtaire du Comit constitutionnel de Qubec, il se fait le propagandiste des rformes de Papineau dans la presse et dans les assembles politiques.
- 1835 Mort de sa mre. Au mois d'aot, il pouse Marie-Esther Bilodeau.
- 1836 Il ouvre une tude de notariat, Cte de la Montagne. C'est vers ce temps qu'il prend conscience de sa vocation d'historien : il publie des « extraits historiques » dans *Le Canadien*.
- 1837 Naissance d'un fils, Alfred. Des soucis financiers accablent Garneau qui ferme son tude et entre, en qualit de caissier, la Banque de l'Amrique britannique du Nord. Par la plume, il rclame l'amnistie pour les Patriotes jets en prison.
- 1838-1839 Publication de pomes dans *Le Canadien*.
- 1841 Il lance un journal, *L'Institut*, publication scientifique, industrielle et littraire, avec M. David Roy. C'est en cette anne qu'il dit adieu la posie pour se consacrer dfinitivement l'histoire de son pays.
- 1842 Traducteur franais adjoint de l'Assemble lgislative.
- 1843 Un premier opuscul sur les voyages de Cartier, sous le titre d'*Une Page d'histoire. Attaque d'pilepsie*. Greffier de la ville de Qubec.
- 1845 Aot : l'vnement littraire de l'anne : publication du premier volume de l'*Histoire du Canada depuis sa dcouverte jusqu' nos jours*.
- 1846 Publication du deuxime volume de l'*Histoire du Canada*... Rechute d'pilepsie.
- 1848 Troisime et dernier volume de l'*Histoire du Canada*, qui s'arrte l'anne 1792. James Huston publie le *Rpertoire national* dans

lequel figure la plupart des poèmes de Garneau.

- 1849 La Chambre, dont la majorité est anglaise, vote à l'historien une somme de mille dollars pour l'aider à continuer ses recherches. Membre du Conseil de l'Instruction publique.
- 1851 Président de l'Institut canadien.
- 1852 Deuxième édition de l'Histoire du Canada.
- 1854-1855 Paraît en feuilleton dans le Journal *de Québec* son Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833. Piqué par la critique, il ordonne à son imprimeur de supprimer l'édition à peine brochée.
- 1856 Garneau publie, à l'usage des écoles, un *Abrégé de l'histoire du Canada*. Muni d'une nouvelle et précieuse documentation, il entreprend une troisième édition de son Histoire du Canada.
- 1859 Troisième et dernière édition de l'Histoire du Canada revue et corrigée, qui s'arrête à l'union des deux Canadas.
- 1860 Andrew Bell traduit en anglais l'Histoire du Canada.
- 1863 Le *Foyer Canadien* publie, en l'abrégeant, Le Voyage en *Angleterre et en France*. L'écrivain quitte son emploi de greffier. La ville de Québec lui accorde une pension.
- 1866 Terrassé par l'épilepsie, il meurt le 3 février, après quelques jours de maladie.
- 1867 Dévoilement de son monument funéraire au cimetière Belmont.

Premire partie

LA VIE

[Retour la table des matires](#)

Première partie : La vie

Chapitre I

Des origines familiales au grand projet de vie

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons tort de nous étonner du fait que l'érudit français Edme Rameau de Saint-Père ⁹, qui fut en correspondance suivie avec Garneau, se soit toujours obstiné à orthographier son nom Garnault ¹⁰. Nous aurions dû nous douter que ce patronyme avait eu, naguère en France, plus d'une épellation avant de finir par se fixer, au Canada, sous la forme définitive de Garneau. En effet, dans le Poitou des origines se retraçaient des lignées de Garnault, mais aussi de Garnaud, de Garnot, de Guernault, de Guernaux, etc. Phénomène banal, tant il était constant à l'époque et pour nombre de familles de la Nouvelle-France.

C'est vers 1659 qu'un certain Louis *Garnault* débarquait à Québec. Il s'établit sur une terre de la côte de Beauport, à l'Ange-Gardien, précisément, entre la rivière Petit-Pré et la plus imposante Montmorency, qui, en cataracte, rejoint avec fracas les eaux du fleuve. Ce Garnaud-là sera bientôt Garnault et ses descendants feront souche par

⁹ Auteur de *Les Français en Amérique : Acadiens et Canadiens*, Paris, A. Jouby, 1859 (dans la série La France aux Colonies). Cet ouvrage, traitant d'une reconquête parut exactement un siècle après la bataille des Plaines d'Abraham.

¹⁰ Ainsi que nous en faisons l'observation dans *Quand Tocqueville et Siegfried nous observaient....* Sainte-Foy, Les Presses de l'Université du Québec, 1990, p. 96, note 46. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

del Qubec, du ct de Saint-Augustin. Pour faire court, nous arrivons tout de suite Jacques Garnault, le grand-pre paternel de notre historien, cultivateur de son tat, sa vie durant. Gustave Lanctt rapporte ce fait digne de rappel : « Quand la famille allait passer le dimanche Saint-Augustin, il arrivait au vieillard, n en 1753, de relater ses souvenirs <du temps des Franais>. Assis sur la galerie de sa maison blanche, d'o la vue s'tendait au loin sur le fleuve, il se plaisait surtout dcrire un combat naval dont il avait t le tmoin l'ge de sept ans » ¹¹. cet ge, un futur historien ne sait pas ce qu'il deviendra plus tard, mais le garonnet se trouvait absorber des avatars d'une histoire brise.

I

Son pre dont il avait hrit du double prnom et de la version maintenant dominante du patronyme, le premier Franois-Xavier Garneau, donc, naquit Saint-Augustin en 1781. En 1808, il pousait Gertrude Amiot-Villeneuve. « Les poux n'ont su signer », consignait au registre le cur de la paroisse Saint-Augustin. L'auteur de la monumentale *Histoire du Canada* aura eu des parents qui ne savaient ni lire ni crire. C'est tout de mme le pre de l'historien qui avait t le premier de la famille s'tablir « en ville ». Le Qubec de l'poque est une petite ville, ou un gros bourg, de 8000 habitants. Cet artisan exera divers mtiers : voiturier, sellier, charretier, puis capitaine de golette et enfin aubergiste dans le « Faubourg Saint-Jean ». Peut-tre considrait-il ce dernier tat comme une promotion sociale puisqu'il tenait enseigne deux pas de l'glise actuelle du quartier Saint-Jean-Baptiste - tandis que la famille habitait rue d'Aiguillon. Au-del, s'tendaient les champs, la campagne.

La date de naissance de notre hros est le 15 juin 1809 ; celle de sa future pouse, Marie-Esther Bilodeau, ne trois ans plus tard, est le 1er octobre 1812. La famille

¹¹ Gustave Lanctt, *F.-X. Garneau*, Toronto, Ryerson Press, 1926, p. 5. Garneau, dans sa maturit et devenu clbre, avait rappel cette scne dans les « pages prliminaires », prcdant le rcit de Voyage, (Wyczynski, p. 111). De son « vieil aeul » Garneau rapportait en 1854 qu'« il aimait raconter comment plusieurs de ses oncles avaient pri dans les luttes hroiques de cette poque, et nous rappeler le nom des lieux o s'taient livrs une partie des glorieux combats rests dans ses souvenirs ».

Garneau comprenait aussi deux autres garons (David, qui deviendra ngociant Qubec et Honor, enrl volontaire dans l'arme amricaine lors de la guerre avec le Mexique) ainsi qu'une fille (Marie-mlie, qui allait pouser Charles Routier, et dont le nom est retenir). Le systme de l'instruction de l'poque tait plutt rudimentaire ¹² et le jeune Franois-Xavier n'allait pas recevoir de traitement privilgi auquel ses aptitudes auraient pu lui permettre d'aspirer. En particulier, il n'eut pas l'avantage de poursuivre des tudes classiques au Sminaire de Qubec ni dans aucune institution.

II

Une fois qu'il eut puis le court cycle d'tudes primaires que son quartier offrait, c'est la greffe de Joseph-Franois Perrault puis l'tude notariale d'Archibald Campbell que l'adolescent stagiaire pourra se donner une formation de supplance. Le garonnet avait d'abord frquent la petite cole de la rue Saint-Ral, que dirigeait un original du quartier, connu sous le nom lgendaire de « bonhomme Parent ». Mais voil qu'une nouvelle cole se fondait opportunment dans ce Faubourg Saint-Jean, prcisment dans la rue des Glacis dont elle porte le nom, grce l'initiative d'un fervent promoteur de l'ducation. Il s'agit de ce Joseph-Franois Perrault, greffier de la paix et de la Cour du Banc du Roi. Il dirigeait lui-mme ¹³ cette cole-pilote appli-

¹² Paul Wyczynski rappelle que la priode scolaire de la vie de Garneau correspond « la pire poque de l'ducation du Qubec, c'est--dire les annes 1795-1830. Aprs la Cession, l'cole primaire franaise est presque rduite aux efforts disparates des ordres religieux. Au commencement du XIXe sicle, le nombre des illettrs atteint son plus haut niveau : peine une personne sur dix sait lire et crire. L'administration anglaise tient peu l'instruction des Canadiens franais »(Voyage, p. 14).

¹³ « Ce n'est qu' l't de 1821, que les Qubcois ragissent avec fermet grce la clairvoyance de Joseph-Franois Perrault, qu'on appelle « le pre de l'ducation Qubec ». l't de 1821, l'Association d'ducation pour le district est forme ; Perrault est lu prsident. On rige ainsi une cole primaire spacieuse, rue des Glacis, faubourg Saint-Jean. La lgislation ne put faire autrement en 1830, que d'accorder de l'aide cette institution qui compte 402 lves » (ibid., p. 14). En 1829 et en 1831, Perrault ouvrit respectivement une autre cole primaire pour les garons, et une cole pour les jeunes filles.

quant le systme dit « Lancaster ». Cette mthode reposait sur le principe hardi de l'enseignement mutuel, en mettant contribution les lves les plus avancs comme moniteurs des plus jeunes ou des moins dous. Le « moniteur » Garneau attira par son efficacit l'attention du directeur ; mais on sait dj qu'il ne put satisfaire son dsir d'entrer au Sminaire de Qubec. Comme ses parents manquaient de ressources et que, d'autre part, il ne se reconnaissait pas de vocation l'tat ecclsiastique - condition d'une aide institutionnelle - le jeune homme avait d renoncer aller « au sminaire ».

On peut donc prsumer son bonheur d'avoir pu accepter l'offre que lui faisait Perrault, d'un emploi dans son bureau de greffier de la Cour du Banc de Roi. Le vieil homme deviendra pendant deux annes sa providence personnelle. Ce fort sympathique bonhomme ne nourrissait pas qu'une ardeur de philanthrope pour la promotion de l'instruction publique, il y avait encore du matre et du pdagogue d'instinct en lui. L'adolescent Garneau tait trait presque comme une espce de fils adoptif, l'instar d'un de ses amis de classe que Perrault, nagure, avait adopt l'ge de deux ans. Le pdagogue habitait alors un domaine dont la maison au nom programme (« Asile-Champtre ») tait situe sur le monticule dit les « Buttes--Neveu » sur les Plaines d'Abraham ¹⁴. Plusieurs membres de la famille Perrault avaient occup des postes d'importance dans l'administration civile et militaire sous le rgime franais. Le chaleureux greffier ouvrait tout naturellement sa bibliothque un jeune clerc aussi studieux tout en le faisant profiter de ses leons d'anglais et de franais, de latin et d'histoire. Un pareil rgime d'tudes pendant deux annes, et sous la direction d'un « professeur » aussi chevronn, constituait des conditions idales pour faire l'quivalent d'un cours classique selon le mode oblig et intensif d'un rattrapage.

Sans chercher exagrer la porte que cette forme d'existence pourrait avoir sur la future grande carrire de Garneau, on ne peut s'empcher de retourner ici aux « histoires » du « temps des Franais », que racontait nagure l'aeul Jacques Garnault sur la galerie de la maison maternelle de Saint-Augustin un garonnet de sept ans... Gustave Lanctt ne se trouvait pas en faute de positivisme en dcrivant longtemps aprs le tableau suivant : « C'tait, sous la figure du vnrable M. Perrault, engonc dans sa

¹⁴ Le petit domaine s'tendait jusqu'aux rues Claire-Fontaine et Saint-Louis.

cravate blanche, la tabatire aux doigts, le pass survivant qui se racontait lui-mme une me fervente d'adolescent » ¹⁵.

III

La seconde bonne toile du jeune Franois-Xavier Garneau portera le nom cos-sais d'Archibald Campbell, notaire et mme notaire du roi ¹⁶, chez lequel il allait recevoir sa formation professionnelle en mme temps que se forger une culture fondement humaniste. Ce bonheur de vie allait durer de 1825 1830, entre la seizime et la vingt-deuxime anne du jeune homme. C'est un moment de ce long stage que se serait pass, peut-tre ou probablement, un incident entre lui et des stagiaires de l'autre culture, et dont il se serait sorti en proclamant avec une ardente conviction que, l'histoire de son peuple, il l'crirait un jour - qu'il se ferait donc historien pour dmontrer que ce peuple avait bien une « histoire »... ¹⁷.

L'tude de matre Campbell tait la plus importante et renomme de la rgion. En plus de sa charge de notaire du Roi, il s'occupait de toutes espces d'entreprises commerciales et bancaires, et non pas moins des oeuvres d'assistance publique ou de mcnat ¹⁸. Sa riche bibliothque, contenant des collections de classiques latins, anglais et franais tait la disposition des stagiaires studieux et le clerc Garneau n'allait pas s'en priver. Il devint familier des oeuvres d'Horace et de Shakespeare, de Milton et de Byron - et il saura mme se souvenir des deux derniers lors de son sjour en Angleterre. Plus tard il apprendra l'italien mme sans matre, tout en s'imposant une discipline de style par la copie la main de l'oeuvre de Boileau ! Et pour l'aider supporter le fardeau de cette vie laborieuse, Garneau touchait des appointements rgulirs « quand presque tous les clercs servaient gratuitement chez les autres notaires » ¹⁹.

¹⁵ Gustave Lanctt, op. cit., p. 7.

¹⁶ Un notaire du roi tait cet agent public devant lequel passaient tous les actes notaris concernant les affaires du gouvernement.

¹⁷ Nous retrouverons cette question un peu plus loin en ce chapitre.

¹⁸ Par exemple, Campbell, ses frais, avait envoy le peintre Antoine-Sbastien Falardeau tudier en Italie.

¹⁹ Nous assure Lanctt, op. cit., p. 8.

Le clerc Garneau trimait dur pendant la journée dans les traités de droit et recueils de jurisprudence, ce qui ne l'empêchait pas de réserver leur place à ses « compagnons du soir parmi les autres livres »²⁰. Il aura, avant d'exercer le notariat, à passer un examen de compétence professionnelle, lequel aura lieu, après cinq ans de cléricature, devant un jury composé du juge en chef Sewell et des notaires Louis Panet et Pierre Laforce. Pendant une autre année, le notaire Garneau sera encore au service de Maître Campbell. On verra bientôt qu'il n'aura guère de succès ni d'avenir dans la profession notariale. Mais le voilà tout de même notaire de plein droit à l'âge de 21 ans, sans avoir fait préalablement des études classiques conventionnelles.

Auparavant en août 1828, pendant la troisième année de cette vie pleine et doublement studieuse, on lui avait accordé une pause vacancière sous la forme d'un périple au Nouveau-Brunswick, aux États-Unis et au Haut-Canada. De passage au Canada, un ami anglais de Campbell cherchait un compagnon de voyage (dont les dépenses seraient payées) : c'était probablement sur la recommandation du patron que le clerc Garneau fut choisi, en tout cas avec certes son autorisation ! L'itinéraire était ainsi composé : de Québec, sur un bateau de commerce du type brick jusqu'à Saint-John (ou Saint-Jean) au Nouveau-Brunswick, puis à Portland (Maine) et à Boston ; de là par train jusqu'à New York pour un séjour de trois semaines, puis retour à Québec par Albany, Troy, Schenectady, Utica, Rochester, Buffalo, Niagara, Toronto et Kingston... Quelle aventure à l'époque, et surtout instructive pour un jeune homme qui n'était âgé que de dix-neuf ans ! Plus tard il l'évoquera sommairement en guise d'introduction à la relation de son beaucoup plus important séjour de deux ans en Angleterre et en France²¹. Deux jours avant ce nouveau départ, il avait quitté définitivement l'étude d'Archibald Campbell (le 18 juin, 20 juin 1831).

²⁰ Selon la fine expression de Lanctôt, *ibid.*, p. 9.

²¹ Voyage, Wyczynski, p. 112-114. Voici comment Garneau établit la transition entre ses deux grands voyages : « Après avoir parcouru ainsi quelques parcelles de l'Amérique, le désir de voir l'Europe à laquelle l'Amérique doit tout ce qu'elle est, augmentait chez moi à mesure que j'en voyais la réalisation plus probable. Enfin, cet heureux moment arriva ».

1831.... la dcennie des difficults, continment croissantes, entre les Canadiens et le pouvoir imprial sur place, entre le Parti patriote et l'oligarchie locale, qui allaient mener au double dsastre de 1837-1838. Pendant les premires annes, Papi-neau ralliait un fort nombre d'adhsions (dont celle d'tienne Parent la barre du Canadien et du jeune Franois-Xavier Garneau qui, en 1831, n'a que 22 ans). Tout juste avant de partir pour l'Europe, celui-ci soumettait au journal une pice potico-politique comme sa participation un concours qu'avait annonc, le 7 mai prcdent, la rdaction sur le thme du dpart pour Londres de Denis-Benjamin Viger en mission de l'Assemble dont il tait membre. Le texte de Garneau, qui sera finalement publi le 31 aot ²², portait l'impossible titre de *Dithyrambe sur la mission de Mr. Viger, envoy des Canadiens en Angleterre*.

Bien que ce procd tait courant l'poque ²³, le journal n'avait pas reu d'autre participation au concours, lanc le 7 mai prcdent. La rdaction prcisait en entrefilet que l'auteur est « un jeune homme, peine majeur, qui n'a pas eu l'avantage de faire un cours rgulier d'tudes classiques [...]. Notre jeune pote est M. Garneau, commissionn notaire l'anne dernire, et qui est parti ce printemps pour aller en Angleterre, d'o on l'attend sous peu » ²⁴. Il se fera attendre deux ans, n'tant de retour que le 30 juin 1833.

²² Alors que Garneau tait dj arriv Londres depuis le 20 juillet.

²³ On verra, en son temps, l'ode que Garneau prsentera pour saluer l'arrive de Lord Durham sur nos rives...

²⁴ Voici l'opinion de deux critiques, n'ayant pas de prjugs dfavorables envers Garneau, sur ce dithyrambe. De Lanctt qui le situe « dans la pire tradition classique des procds conventionnels » (op. cit., p. 12) ; de Wyczynski qui opine que « le germe du talent y est, certes, manifeste, mais la pice, dans son ensemble, voue au sort que subissent presque tous les pomes de circonstance, se ressent de tous les dfauts majeurs de la posie du XVIIIe sicle » (op. cit., p. 17).

IV

Avant de suivre Garneau en Europe, c'est le temps de traiter de ce que nous appellerons *l'incident chez Campbell* alors que le tout jeune clerc, provoqu, aurait claironn son intention de devenir l'historien de son peuple ! Lgende peut-tre, mais belle lgende qui vaut l'insertion dans le prsent contexte, moyennant contrle et mise en garde.

L'incident chez Campbell, dans des versions varies, a t servi comme une leon de fiert nationale ou de patriotisme quelques gnrations de jeunes Qubcois francophones. On propose d'abord deux textes typiques d'une telle intention : le premier de Mgr Camille Roy, le second de Gustave Lanctt :

C'est dans l'tude de son patron que lui fut un jour rvle sa vocation d'historien ; c'est l, du moins, qu'il conut un jour, sous l'influence d'un lgitime dpit, le projet d'crire notre histoire du Canada. De jeunes clercs anglais frquentaient l'tude de M. Campbell, et l'on y discutait souvent, cette poque o les rivalits de race taient si ardentes, des questions d'histoire du Canada. On y humiliait volontiers la fiert du jeune patriote. Il n'tait aprs tout qu'un fils de vaincu, et l'on reprochait aux Canadiens franais de n'avoir pas d'histoire. Un jour, pouss bout par une si cruelle injure, le jeune Garneau rpondit : « Eh bien ! notre histoire, je vais la raconter ! Et vous verrez comment nos anctres ont t des vaincus ; et si une pareille dfaite n'est pas aussi glorieuse qu'une victoire ! » ²⁵.

Plus labore et dramatique est la scne dcrite par Gustave Lanctt :

Ce jour-l de l'anne 1828, Qubec, au numro 14 de la rue Notre-Dame, l'tude de matre Archibald Campbell, notaire du roi, avait perdu son calme habituel. Autour des tables jonches de contrats avec les plumes d'oie fiches dans les encriers de plomb, les clercs anglais et canadiens-franais discutaient la situation politique sur tous les tons. Faibles chos de la lutte constitutionnelle qui opposait la Chambre franaise l'oligarchie anglaise, ils argumentaient avec la double ferveur de la jeunesse et de l'antagonisme national. Dans

²⁵ Mgr Camille Roy, *Manuel d'histoire de la littrature canadienne de langue franaise*, Montral, Beauchemin, 1939, p. 35.

le feu du dbat, oubliant pour une fois la camaraderie du travail, un jeune Anglais, en guise d'argument premptoire, conclut avec une certaine humeur : «   quoi bon toutes ces querelles, dans ce pays conquis par nos armes, et qui n'a mme pas d'histoire ». La phrase peine entendue, un jeune clerc tait debout, un flot de sang au visage. La tte dresse comme un dfi, il riposta d'une voix o tremblait une motion contenue : « Cette histoire que vous ne connaissez pas, je l'crirai. Vous verrez que nos anctres n'ont succomb que sous le nombre. Et puis, *what though the field be lost, all is not lost*. Oui, qu'importe la perte du champ de bataille, tout n'est pas perdu. Il y a des dfaites qui sont aussi glorieuses que des victoires ».

Ce clerc de dix-neuf ans qui revendiquait ainsi les droits du pass se nommait Franois-Xavier Garneau. Dix-sept ans plus tard, ralisant son rve de vrit, il devait crire l'histoire du Canada franais et mriter le titre d'historien national ²⁶.

Il est toutefois indispensable de verser une autre pice au dossier, celle d'Hector Garneau, petit-fils de l'historien et responsable des quatre dernires ditions des huit qu'a eues l'uvre clbre. En introduction la cinquime dition de 1913, il rappelle ainsi l'incident :

C'tait vers 1825 ou 1826. Dans l'tude du notaire Archibald Campbell, cossais lettr et sympathique aux ntres, s'occupait diligemment un jeune clerc canadien-franais, au caractre srieux et mditatif, mais d'un naturel plutt timide. Parfois, bien qu'il lui en cott, il se risquait discuter avec ses camarades.

De part et d'autre, on usait d'armes courtoises sans jamais aller au del. Un jour, pourtant, le dbat prit tout coup une tournure mauvaise. Nos imberbes anglo-saxons clatrent en sarcasmes contre leur confrre. Ils se mirent railler son origine, le traiter de fils de vaincus, et le reste. Srs enfin de lui fermer la bouche, ils lui jetrent, en ricanant, cet argument suprme : « Aprs tout, qu'tes-vous donc, vous, Canadiens franais, vous n'avez mme pas d'histoire ! »

Ces mots, provocateurs et cinglants, firent sur le jeune Garneau - car c'tait lui - l'effet d'un soufflet aux anctres. Ils s'incrustrent dans son cerveau. Ils y allumrent une flamme d'inspiration. « Quoi, rpliqua-t-il avec nergie, nous n'avons pas d'histoire ! Eh bien, pour vous confondre, je vais moi-mme la raconter ! »

²⁶ Gustave Lanctt, op. cit., p. 1 et 2.

Ainsi, à seize ou dix-sept ans, François Garneau avait trouvé sa voie. De ce moment, il se voue à l'histoire du Canada. Il en fait sa seule tâche et son seul dessein. Et pourtant, la vocation historique était véritablement en lui. Le choc d'une parole audacieuse avait suffi pour l'éveiller de bonne heure et la mettre en route avant qu'elle se manifestât dans sa plénitude. ²⁷

Il semble presque évident que ces diverses versions de l'incident se fondaient sur un premier texte de l'abbé H.-R. Casgrain dans son ouvrage consacré à *De Gaspé et Gameau* et dont la première édition date de 1912 et la deuxième de 1924.

De retour de cette excursion (aux États-Unis, en 1828), M. Garneau reprit son cours de droit, et il fut admis à la profession du notariat en 1830. Depuis quelque temps, il s'était mis à étudier l'histoire du Canada, alors très peu connue. L'historien anglais Smith faisait autorité, et l'on sait jusqu'à quel point il dénature l'histoire. D'après lui, nos pères, dans leurs guerres contre les Anglais, avaient presque toujours été battus ; et lorsque, d'aventure, ils avaient gagné la victoire, c'était grâce à la supériorité du nombre. Telle était alors l'intime conviction des Anglais : pour eux, les Canadiens n'étaient que des vaincus.

M. Garneau avait tous les jours des discussions avec les jeunes clercs anglais du bureau de M. Campbell ; parfois ces discussions étaient très vives. Ces questions-là avaient le privilège de faire sortir le futur historien de sa taciturnité.

Un jour, que les débats avaient été plus violents que d'ordinaire : « - Eh bien ! s'écria M. Garneau fortement ému j'écrirai peut-être un jour l'histoire du Canada ! mais la véridique, la véritable histoire ! Vous y verrez comment nos ancêtres sont tombés ! et si une chute pareille n'est pas plus glorieuse que la victoire !... Et puis, ajouta-t-il, *What though the field be lost ? all is not lost*. Qu'importe la perte d'un champ de bataille ? tout n'est pas perdu !.. Celui qui a vaincu par la force n'a vaincu qu'à moitié son ennemi. »

De ce moment, il entretint dans son âme cette résolution, et il ne manqua plus de prendre note de tous les renseignements historiques qui venaient à ses oreilles ou qui tombaient sous ses yeux. ²⁸

²⁷ Hector Garneau, *Introduction à la cinquième édition de l'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau*, Paris, Alcan, 1913, p. XXVIII.

²⁸ Henri-Raymond Casgrain, *De Gaspé et Garneau*, Montréal, Beauchemin, 1912, p. 78-79.

Nous ne cherchons pas prouver la ralit de l'incident ni tablir le degr d'authenticit de ces diverses relations. Un critique, le R.P. Thomas Charland, a fait ce propos de fort judicieuses remarques : savoir que Lanctt et Hector Garneau se soient « permis de modifier la scne dcrite et les paroles rapportes par Casgrain, qui me semble bien tre l'unique source o ils ont puis », d'autant que cette lgende, si bien entendu « lgende » il y eut, reste « psychologiquement vraie » ²⁹. Par ailleurs, un quart de sicle plus tt, Henri d'Arles, autre critique rput l'poque, laissait percer un scepticisme de bon aloi : « Cette scne m'a tout l'air d'avoir t invente aprs coup ; ce mot ressemble trop tous les mots < historiques > pour que j'y croie beaucoup. » Et, dans la rplique du jeune clerc, il reconnat une intuition extraordinaire, telle qu'on en voit dans la vie des enfants prodiges. « Cela est possible et je ne dsire pas contester. Mais comme il n'y a pas de preuve, le tour dramatique de l'incident me rend rveur » ³⁰. Un ami intime de Garneau et galement biographe de l'historien, vingt ans aprs l'ouvrage de Casgrain qu'il connaissait bien et citait volontiers, enfin Pierre-Joseph-Olivier Chauveau ne mentionne rien du genre de l'incident chez Campbell.

Quant nous, nous reconntrons que cette srie de tmoignages, avec variantes diverses et pas toutes mineures, ne se trouve pas malgr tout totalement infirme la fin du seul fait d'une certaine frange de mythologie enveloppant le prsum « incident ». L'incident ne pouvait tre pass sous silence ds lors qu'il devient un morceau intgrer, d'une faon ou de l'autre, dans la biographie relle, sinon en tout point exacte, de l'historien Garneau. Des cas semblables sont frquents dans la phase des « commencements » de grandes carrires intellectuelles. Mais il subsiste quelque chose de plus sr, soit les dpositions aprs coup de l'historien sur son grand projet de jeunesse. Elles sont plus sobres et directes que les textes-spcimen, quelque peu traverss de lyrisme, dont nous venons de faire tat.

Beaucoup plus tard, dans une lettre du 19 mai 1849, adresse Lord Elgin, gouverneur gnral du Canada, lui annonant qu'il serait heureux de lui faire don de son ouvrage, Garneau crit : « Si j'avais su plus tt que Votre Excellence daignait prendre quelque intrt l'ouvrage que j'ai commenc sur le Canada, je me serais empress de lui faire parvenir ce que j'en ai d'imprim ... » Et voici le passage cl : « J'ai entrepris

²⁹ R.P. Thomas Charland, « Garneau : prparation de l'historien », dans *Centenaire*, p. 119.

³⁰ Henri d'Arles, *Nos historiens*, Montral, 1921, p. 90-91.

ce travail dans le but de rétablir la vérité si souvent défigurée, et de repousser les attaques et les insultes dont mes compatriotes ont été et sont encore journellement l'objet de la part d'hommes qui voudraient les opprimer et les exploiter tout à la fois. J'ai pensé que le meilleur moyen d'y parvenir était d'exposer simplement leur histoire. Je n'ai pas besoin de dire que ma tâche me forçait d'être encore plus sévère dans l'esprit que dans l'exposé matériel des faits » ³¹. Difficile d'être plus clair, et sans manquer au protocole.

L'autre occasion - également d'ordre épistolaire - se présenta à la même époque. Dans une lettre à Louis-Hippolyte La Fontaine, datée du 17 septembre 1850, Garneau écrivait : « Il est probable à voir la tournure lente, mais inévitable peut-être que prennent les choses dans notre pays, que ce soit le dernier, comme c'est le premier ouvrage historique français écrit dans l'esprit et du point de vue prononcé qu'on y remarque ; car je pense que peu d'hommes seront tentés après moi de se sacrifier pour suivre mes traces [...]. Je veux, si mon livre se survit, qu'il soit l'expression patente des actes, des sentiments intimes d'un peuple dont la nationalité est livrée aux hasards d'une lutte qui ne promet aucun espoir pour bien des gens. Je veux empreindre cette nationalité d'un caractère qui la fasse respecter à l'avenir » ³². Difficile d'être plus déterminé, et sans manquer à l'amitié.

Selon nous, par ces deux témoignages, la cause de la fermeté de la vocation d'historien du jeune François-Xavier Garneau est entendue. Le protagoniste de cette singulière aventure intellectuelle, par sa simplicité expressive dans les deux occasions, demeure davantage crédible que ce qu'une aura de légende a peut-être, et sans nécessité, enjolivé. Il n'en reste pas moins que, s'il fallait quelqu'un pour écrire à ce moment-là l'histoire de ce peuple, ce fut lui, Garneau, qui l'écrivit et lui seul ; et c'est en pleine conscience volontariste qu'il le fit.

Il s'agissait pour le clerc de l'étude Campbell de bien autre chose que de faire un « geste réparateur » ³³ ou de relever « le gant de l'Anglais insolent » ³⁴. Le rapport

³¹ Cette lettre célèbre de Garneau à Elgin est reproduite au début du 1er tome de la huitième édition (Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944, p. 19 et 20).

³² Cité par Casgrain, op. cit., p. 115.

³³ Selon l'expression de Jean Bruchési, « La situation politique et nationale il y a un siècle » dans *Centenaire*, p. 71.

³⁴ Selon, cette fois, l'expression de l'abbé Georges Robitaille, *Études sur Garneau*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1929, p. 142.

Durham et l'insulte prsume sur « le peuple sans histoire » vinrent plus tard, encore qu'il conviendrait de prciser, en abandonnant cette question d'une importance relative, que ce que le lord anglais avait en tte en prononant le mot injurieux qu'on lui prte n'tait pas l'absence ou le vide d'une dynamique historique, mais bien le fait qu'au moment de sa mission au Canada, en 1838, aucune exposition crite de cette histoire-l n'avait t porte sa connaissance. La dtermination de Garneau d'crire un jour une Histoire du Canada date de ce moment. En partant pour l'Angleterre et la France au mois de mai 1831, ce jeune homme de 22 ans savait en gros ce qu'il allait y chercher... Un complment de culture et la confirmation d'une maturation intellectuelle dj en opration.

Première partie : La vie

Chapitre II

En Angleterre, pour deux mois qui seront deux ans

[Retour à la table des matières](#)

Selon l'image stéréotypée des romans exotiques, on imagine aisément un jeune homme ardent et silencieux, accoudé au bastingage d'un voilier de haute mer et gardant les yeux rivés vers l'est. Visiblement, il est tout plein du désir de prendre contact avec les deux prestigieux pays de son grand rêve intellectuel : l'Angleterre, la puissance dominante depuis 1763 et, par-delà l'étroite Manche, la glorieuse France des aïeux. Il connaîtra cette chance inespérée de passer vingt mois en Angleterre et environ un mois à Paris, se découpant en deux quinzaines à l'été 1831, puis à celui de 1832. Tout ce que François-Xavier Garneau, l'autodidacte récemment gradué « notaire », avait appris chez Perrault puis, plus professionnellement chez Campbell, va se personnaliser en quelque sorte en s'incorporant à sa culture propre. Ces années 1831, 1832, 1833 ³⁵, qui furent sans doute les plus épanouissantes de sa vie, marquent ainsi son entrée dans l'âge d'homme : avec beaucoup d'espoir.

Ces années de plénitude au loin donneront lieu à une oeuvre écrite, à une relation de voyage, mais fort longtemps post factum - de plus de vingt ans ! L'examen, mais

³⁵ Ce voyage, à une couple de semaines près, aura duré deux années, Garneau s'étant embarqué à Québec le 20 juin 1831 et y débarquant le 30 juin 1833.

critique, de ce long rcit pourrait aussi relever de la deuxime partie, portant sur l'oeuvre de Garneau. Nous reviendrons alors cet ouvrage comme l'autre pice littraire, ct de l'*Histoire du Canada* dont deux ditions avaient dj t publies lorsque paraissait, en 1855, ce *Voyage en Angleterre et en France dans les annes 1831, 1832 et 1833*. Mais nous utilisons ds maintenant ce document comme un dossier unique et indispensable, de la vie de Garneau pendant le seul sjour qu'il aura fait sur le vieux continent.

Ce renseignement devient d'une importance capitale d'autant qu'il ne s'agit pas vritablement d'un rcit ni d'une relation de voyage. Est retenir, tout au long de l'expos des chapitres II, III, IV, cette prcision de l'auteur d'une remarquable dition critique du Voyage : « Il y a des impressions de voyage o le vcu semble couler sans altration dans le monde du rcit ; mais il parat invitable qu'avec le recul des annes bien des impressions de l'auteur [...] ne se soient quelque peu modifies, en passant l'tat de souvenir », car, entre 1833 et 1854, se sont produits dans la vie de Garneau des vnements importants, prcise Paul Wyczynski, qui conclut donc : « L'homme de 1854, qui voque des souvenirs de jeunesse, a dsormais les exigences d'un esprit mr et cultiv : dans le rcit, l'rudition de l'historien s'amalgame aux impressions du voyageur d'autrefois » ³⁶. Nous sommes devant le texte d'un historien qui, ayant atteint la clbrit, raconte rtrospectivement une extraordinaire aventure de sa jeune vingtaine.

³⁶ Paul Wyczynski prcise que Garneau possdait un carnet, qui n'avait rien d'un journal, et « dont le jeune voyageur ne souponnait mme pas, en 1831, l'utilit future ». Ainsi, aprs le dlai aussi considrable d'une vingtaine d'annes, « la rdaction du rcit s'est-elle faite un peu librement au fil des souvenirs guids, tant bien que mal, par les notes parses ; Garneau a eu souvent recours son rudition d'historien pour toffer la matire de la relation » (*Voyage*, p. 65-66).

I

Bien que n'ayant pas nourri de projet sur une éventuelle publication de ce récit de voyage, Garneau nous a tout de même offert, à l'âge de 45 ans, le complément manquant avec la mise en ordre tardive de certains matériaux désordonnés d'une relation qu'il n'avait pas conçue comme telle. Mais ce faisant, il s'est trouvé à nous livrer des éléments fort significatifs sur les deux âges de sa vie, la jeune vingtaine et la mi-quarantaine. Nous devons ce document inestimable de Garneau sur lui-même à la réponse positive qu'il avait donnée, à une commande que lui avait passée Augustin Côté, le propriétaire du *Journal de Québec*, périodique qui n'existait que depuis 1842.

Ce périodique publiait, comme production culturelle, des feuilletons à contenu documentaire, dont l'un était paru sous la signature de l'autre historien d'importance à l'époque, l'abbé J. -B.-A. Ferland ³⁷. Acceptant cette offre du journal, Garneau s'attaqua aussitôt à la rédaction du feuilleton promis, exhumant préalablement des notes et le carnet des années 1831 à 1833 ³⁸. La direction du journal gratifia du *chapeau* suivant le premier feuilleton de son célèbre collaborateur : « Nous commençons aujourd'hui la publication du *Voyage* de M. Garneau en Europe, qui fera l'objet de 25 à 30 feuilletons. L'histoire de ces premières impressions à travers le vieux monde, recueillis par un homme d'un esprit si sérieux et si droit, a plus d'une sorte d'intérêt. Elle habitue à penser, ceux qui savent peu ou qui ne savent point, en même temps qu'elle fait souvenir ceux qui savent et qui ont un peu oublié » ³⁹.

Le succès de la série journalistique sous une signature aussi prestigieuse s'étant confirmé, il ne restait plus qu'à réunir ces articles en volume, ce que s'empressait de

³⁷ La série de Ferland était tout ce qu'il y a de plus paroissial, ainsi qu'en atteste le titre : « Notes sur les Registres de Notre-Dame de Québec ».

³⁸ À la fin de l'ouvrage, en prenant congé de son lecteur, Garneau lui confie : « Je n'avais jamais songé à publier mes impressions de voyages ; je n'avais pris que quelques notes fort brèves en courant sur la route pour me servir de mémoire ». Il avoue d'ailleurs avoir eu « quelque peine » à se résoudre à cette publication. « Il y avait déjà plus de vingt ans que j'étais revenu de l'Europe, et lorsque j'avais fait ce voyage j'étais bien jeune encore » (*Voyage*, p. 301, aussi à la p. 69).

³⁹ Ibid., p. 68.

faire la direction du journal en permettant l'utilisation du plomb qui avait servi la publication de la srie. La publication de l'ouvrage tait prte au moins d'aot 1855. Mais alors qu'il semblait promis un succs de librairie, voil que se produisit un presque inimaginable coup de thtre ! Sans doute de mauvais poil, l'auteur lui-mme « saisit l'ensemble de l'dition pour l'anantir aussitt presque en entier. peine une dizaine d'exemplaires ont chapp l'autodaf », rapporte Paul Wyczynski. Pourquoi ? Le spcialiste en fournit une explication certes plausible ⁴⁰. Avant mme de paratre, le *Voyage* tait devenu d'une grande raret, sinon une pice de collectionneur ⁴¹. L'auteur de *Voyage* subit mme l'affront de voir son texte rduit un format d'abrg, ne contenant qu'une enfilade d'extraits. L'explication ? « Garneau, dj fort malade l'poque, avait t incapable d'envisager une nouvelle dition refondue et corrige » ⁴². Et il tait probable que ce fut son propre mdecin qui ait prescrit la destruction du livre ⁴³ !

L'ouvrage dont nous prsentons un aperu est l'original, publi en 1855 par les presses vapeur d'Augustin Ct & Cie et qui tait ddi au docteur Jean Blanchet, ami intime et doyen de la facult de mdecine de l'Universit Laval, fonde trois ans plus tt, Garneau, dont on sait qu'il tait malade, rend d'abord hommage la mdecine et l'universit, ainsi qu' l'amiti. Cette ddicace se termine par cette note limi-

⁴⁰ « D'aprs l'entente survenue entre l'auteur et l'diteur, il avait t convenu que ce dernier corrigerait les nombreuses coquilles d'impression tandis que Garneau remanierait certains passages stylistiquement faibles [...]. Le fait est que le texte, une fois le livre broch, n'offre peu prs pas de diffrence avec celui de la publication en feuilleton [...]. Au lieu de s'exposer aux reproches de la critique - qui, du reste, ne lui fut pas clmente, - Garneau a prfr faire table rase de l'dition et prvenir ainsi toute controverse dsagrable » (ibid., p. 71).

⁴¹ Le prsentateur-annotateur de *Voyage* a mme retrac les propritaires (au nombre de sept) des exemplaires qui ont chapp « l'autodaf » ou au naufrage (ibid., p. 71-72).

⁴² « Ce texte abrg sera rimprim tel quel en un petit volume, par les soins de Casgrain, en 1878, puis en 1881, sous le titre fautif de *Voyages* (ibid., p. 73).

⁴³ C'est son mdecin, le docteur Jean Blanchet, que Garneau ddicaa son livre. Avec toute sa dlicatesse naturelle, le mdecin signala tout de mme l'auteur des dficiences du volume. Wyczynski avance que « c'est alors que Garneau dcida d'empcher la diffusion du volume » (ibid., p. 321).

naire quelque peu pompeuse : « C'était pour observer les résultats de la haute civilisation de l'Europe et les ouvrages de ses plus grands génies, que je passai les mers et visitai Paris et Londres, ces deux Athènes modernes. J'étais fier, en me promenant au milieu de ces grandes capitales, d'appartenir aux nobles races qui les avaient élevés, et tout en admirant ces chefs d'oeuvre, je faisais des vœux pour que l'étranger pût un jour rendre ce même témoignage à nos enfants sur les bords du majestueux Saint-Laurent ». Aucune surprise : le clerc canadien-français de l'étude Campbell, qui sera aussi beaucoup plus tard le signataire de lettres à Elgin et à La Fontaine (citées plus haut), pouvait-il s'exprimer avec une moindre conviction ?

En guise de préface, l'ouvrage s'ouvre sur le bizarre sous-titre de « pages préliminaires »⁴⁴, dérivant de la première phrase : « Mes premiers souvenirs se rattachent à des guerres ou à des voyages ». Le premier souvenir de l'enfant de quatre ou cinq ans : une certaine rentrée triste de son père qui « avait manqué de périr, avec sa goélette, par la faute d'un vieil ivrogne [...], qui s'était donné pour pilote ». L'autre souvenir était celui de ce « vieil aïeul », Jacques Garnault, racontant l'histoire du dernier combat naval de 1760 dans le Saint-Laurent à la hauteur de Saint-Augustin (évoqué au chapitre précédent).

Garneau rappelle ensuite le premier voyage d'importance, qu'il avait fait à l'âge de 19 ans comme compagnon d'un ami de Campbell : dans ce périple Nouveau-Brunswick - nord-est des États-Unis - Haut-Canada. De l'introduction à ce voyage dont nous avons également déjà fait mention, on se satisfera d'extraire que ces quelques lignes qui font saillie : de New York, où les voyageurs avaient séjourné trois semaines, il dit que sa population « est aujourd'hui de 600,000. Les États-Unis sont destinés à devenir une Chine redoutable ». Arrivé de l'autre côté de la frontière, c'est l'immensité territoriale qui le frappe : « Ces lacs, la chute de Niagara, le Saint-Laurent, son golfe sont taillés sur le gigantesque et conviennent parfaitement à la bordure colossale qui les encadre [...]. L'infini semble régner sur nos frontières ».

Le rappel de premier voyage nord-américain du mois d'août 1828 n'a d'autre utilité dans le contexte qu'à servir de prélude au séjour bien plus important qu'il entreprendra en Angleterre et en France trois ans plus tard. Dans ces « pages préliminaires », l'humilité du rédacteur est de rigueur : « Je ne puis prétendre enseigner rien de nouveau sur des peuples et des contrées dont les auteurs cent fois plus habiles et plus

⁴⁴ *Voyage*, Wyczynski, p. 111 - 115.

heureux que moi, ont fait des peintures qui ne périront pas ». Mais tout de même, trêve de modestie, car aussi « on pourra prendre quelque intérêt à suivre, dans ces frêles esquisses, les impressions d'un voyageur sorti d'une société où l'uniformité et la règle sont à peine troublées, où les traits de la civilisation ne se montrent encore que sous les formes de l'utilité, si je puis m'exprimer ainsi, et qui se trouve jeté tout à coup au milieu d'une civilisation très avancée, très artificielle et où l'uniformité et l'égalité n'existent pour ainsi dire nulle part ».

Dans ce dernier extrait des « pages préliminaires », c'est très évidemment l'homme de la maturité inquiète qui parle. Il aurait bien voulu faire davantage pour les lecteurs sur cette question essentielle : à propos de « [...] mes impressions sur une société où vainqueurs et vaincus sont confondus depuis des siècles, et ne forment plus qu'une masse homogène, [ainsi que sur] mes idées sur le sort que l'avenir réserve à notre race, en Canada [...] » ; ou encore sur « quelle conclusion j'avais tirée, au milieu des monuments du moyen-âge, de la fusion des races en France et en Angleterre [...] ». Après avoir « voulu satisfaire le lecteur à cet égard », l'auteur consent à un aveu qui n'a rien de déshonorant. Il nous apprend qu'il a dû se désister après une tentative qui a tourné court : Ayant « entamé ce travail, je me suis aperçu qu'il formerait une trop longue digression dans une relation de voyageur, et j'ai dû l'abandonner. J'en ferai peut-être une oeuvre spéciale quelque jour. » Cette demi-promesse ne sera pas tenue, par manque de temps, pour raison de santé déficiente ?

II

Les quelque 200 fortes pages constituant les six chapitres de *Voyage*⁴⁵ se répartissent, à part presque égale, sur des sujets portant sur l'Angleterre ou sur la France, bien qu'en tout et pour tout notre voyageur ait séjourné presque deux années dans le premier pays et à peine un mois dans le second. Cette disproportionnalité, qui n'est pas innocente ou purement aléatoire, s'explique. Ne serait-elle pas l'effet d'une préfé-

⁴⁵ Le texte de ces six chapitres dans *ibid.*, p. 117-303 ; des notes, p. 319-375 ; de la liste des corrections par le présentateur, p. 55-62 ; de la liste des variantes au texte, p. 307-318. Ajoutons que cet inestimable outil de travail est encore précédé d'une généalogie et chronologie de Garneau, p. 11-30, ainsi que d'une bibliographie très fournie et bien ordonnée sur le sujet, p. 31-53.

rence, consciente ou non, du coeur envers la mre patrie s'exprimant par un panchement plus naturel et prolix ? L'exgte de ce texte, la fois attachant et aussi quelque peu biscornu, opine qu'« il est vident que l'auteur a recours la stylisation pour ordonner dans une proportion quasi gale les donnes relatives la France et celles qui concernent l'Angleterre »⁴⁶. Le fait que Garneau ait travers st la Manche aprs son arrive Londres trahissait la pulsion d'un dsir intense qui n'attend pas ! Nous avons mme senti, la lecture du texte, ce qu'on pourrait appeler une espce de coefficient d'motion lyrique un peu plus lev ou encore, qui vient plus spontanment peut-tre au sujet des choses et images de France que de celles d'Albion. Encore que cet impressionnisme d'un lecteur, cachant mal une certaine connivence avec l'auteur, ne devrait pas tre exagr !

L'on rappellera seulement que la raison fondamentale ou officielle du voyage est bien une meilleure connaissance de la politique britannique et des multiples institutions impriales, avec lesquelles le peuple du Bas-Canada se trouve alors en difficult croissante. En particulier, il doit tablir contact avec Denis-Benjamin Viger, qui s'y trouve en mission spciale : il se fait un devoir de le rencontrer ds le lendemain de son arrive Londres. La raison de cette mission est de rclamer la destitution du procureur gnral James Andrew Stuart, prsum coupable de malversations. Mais il y a aussi la France et, surtout, l'unique Paris fort accessible et qui cesse de n'tre qu'une immense nostalgie ds lors qu'on y vit, qu'on y circule - ne ft-ce que de courtes dures de deux quinzaines une anne d'intervalle ! Le jeune mais grave jeune homme tout du touriste attentif et mme mthodique. C'est avec dvotion qu'il visitera les hauts lieux historiques et monumentaux de ce qu'il appelait les deux Athnes modernes, que sont Londres et Paris. Et le rcit qui nous sera livr, prcis et parfois jusqu' la surcharge, pourrait indiquer que le voyageur avait d pralablement se documenter lui-mme l'poque. La rdaction ultrieure permettra d'toffer aussi bien les souvenirs confus que les donnes go-historiques essentielles.

Nous n'allons certes pas tenter l'impossible tche de suivre la trace pendant deux ans cette pieuse vadrouille d'un touriste cultiv et infiniment rceptif, mais ne se dpartissant jamais de son instinct critique et valuatif. C'est peut-tre le plus grand charme de cette lecture que de sentir une immense bonne volont en opration constante d'apprendre. Mais il nous faudra resserrer l'angle de notre intrt de lecteur aux

⁴⁶ *Voyage*, Wyczynski, p. 73-74.

dveloppements et aperus contenu ou porte politiques. Certains seront assez longs et accuseront mme une intention didactique chez l'auteur, ce qui n'est pas dsagrable s'il n'y a pas d'abus ; mme l'intrieur de ce cadre rduit, il ne sera pas toujours possible de dpasser l'numration de certains lieux visits ou personnes rencontres. Comme le visiteur, nous suivrons l'ordre chronologique dans le dcoupage des chapitres. Cet itinraire comprim sera facilit par les sommaires nominatifs en tte de chacun d'eux et par l'« architecture du rcit » qu'en a fait le professeur Wyczynski ⁴⁷.

D'entre de jeu, avant mme de raconter la traverse turbulente, le jeune Canadien tablit ses coordonnes plantaires, moins que ce ne soit l'historien chevronn, vingt ans plus tard :

L'Europe conservera toujours de grands attraits pour l'homme du Nouveau-Monde. Elle est pour lui, ce que l'Orient fut jadis pour elle-mme, le berceau du gnie et de la civilisation. Aussi le plerinage que j'entreprenais au-del des mers avait-il, mes yeux quelque chose de celui qu'on entreprend en Orient, avec cette diffrence que l on va parcourir des contres d'o la civilisation s'est retire pour s'avancer vers l'Occident, et que j'allais visiter en France et en Angleterre, cet Orient de l'Amricain, des pays qui sont encore au plus haut point de leur puissance et de leur gloire [...]. Enfin j'allais voir dfiler sous les bronzes de Hyde-Park et de la Place Vendme, les fiers guerriers eux-mmes dont ces monuments ⁴⁸ retracent si solennellement l'histoire.

Ayant d'abord visit Whitehall, Westminster, le parlement, Garneau dcide d'aller prsenter sans plus tarder, ses hommages Denis-Benjamin Viger, envoy spcial de la chambre d'Assemble. Cette rencontre selon les formes ne laissait, toutefois, rien prsager de leur intime collaboration sous peu. « J'entrai chez M. Viger que je ne connaissais encore pour ainsi dire que de rputation. Il me reut avec cette affable politesse qui distingue les hommes de l'ancienne socit franaise, et qui s'efface tous les jours de nos meurs sous le frottement du rpublicanisme et de l'anglification ». Il fut probablement question de gnralits entre les deux hommes, comme il sied une premire rencontre demi-officielle. « Nous parlmes du Canada, de l'Angleterre et

⁴⁷ Ibid., p. 73-79.

⁴⁸ Remarque terminologique de l'annotateur : « Le pluriel des noms en - ent, - ant tait souvent caractris, au XVIII sicle, par la chute du t final. Au moment o Garneau crivait son Voyage (1854), cette pratique n'avait plus cours » (ibid., p. 117).

de mon voyage ; et je me retirai fort satisfait de ma rception sans que ni lui ni moi, sans doute, nous eussions le pressentiment que je lui servirais bientt de secrtaire, et que je travaillerais prs de deux ans tte tte avec lui ».

Et le visiteur reprend sa tourne londonienne en se dirigeant aussitt aprs vers l'glise Saint-Paul, « btie sur le plan de celle de Saint-Pierre de Rome », puis vers les vastes temples du veau d'or : la Bourse, la Banque d'Angleterre, les Postes et la Douane. Et, si peu loin, voil quelques ponts clbres enjambant la Tamise : « le nouveau » et surtout le clbre pont de Waterloo. Ainsi que, plus loin, le sige de la prestigieuse Socit royale, Sommerset House.

Pour aboutir finalement au Guildhall, sige de l'Htel de Ville, « ancien difice gothique dont la premire construction remonte au commencement du 15e sicle ». L'occasion se trouve tout indique en cette fin d'un premier chapitre d'y glisser en douce une petite leon de science politique, spcialit *local government*. En voici l'amorce :

L'organisation judiciaire et municipale de Londres est trs ancienne, et pour cela mme trs complique. C'est le systme du moyen-ge, dont, par une bizarrerie assez trange, le parlement du royaume a reconnu et respect l'existence indpendante jusqu' ce jour. Elle fut consacre par la grande charte. Tandis que tout ailleurs subissait la consquence du rgime parlementaire, et que les institutions et les lois prouvaient sans cesse des changements, la corporation de Londres restait seule immobile dans le travail des sicles jusqu' ce qu'elle soit devenue un vritable sujet de curiosit pour les trangers. Cette immobilit est d'autant plus extraordinaire que s'il est une organisation, une lgislation changeante, c'est bien celle de l'Angleterre.

Ce prologue tait bien amen qui se prolongeait, dtaill, pendant quatre autres pages d'une mme coule.

III

Le chapitre II de Voyage tait consacr la continuation de la visite du grand Londres : les rues dj la mode, Pall Mall, Picadilly, Oxford ; les clbres palais de Saint James et principalement celui de Buckingham ; le fameux et mme dj lgendaire Hyde Park ; divers monuments, comme celui de Wellington et la colonne du duc d'York ; et par-dessus tout, peut-tre, la Tour de Londres dont la tradition veut que Jules Csar ait le premier bti une citadelle sur son emplacement exact. Notre visiteur salue ensuite de faon systmatique les grandes institutions culturelles : le Muse de Londres, la Bibliothque nationale, la Galerie de Peintures, sans, bien sr, oublier l'Universit, ses cinq Collges « et une infinit de facults et d'coles suprieures ». Et comment ne pas rappeler, au passage, qu'en cet an de grce 1831 « Londres est la plus grande ville de l'Europe, et la premire mtropole de la libert et de l'industrie. C'est l o la libert est la mieux assise et o l'industrie est la plus vaste et la plus riche ».

Au dbut du chapitre, le voyageur avait opportunment insist sur les avantages de cette institution si typiquement anglaise des clubs :

Autrefois un club tait une runion de quelques amis, qui s'assemblaient le soir dans une auberge pour causer et tuer le temps [...]. Aujourd'hui ces clubs ont un peu chang de nature. Ce ne sont pas tant des runions pour s'amuser ou s'instruire que des tables d'hte membres choisis et prix fixe [...]. Ces clubs sont trs commodes pour ceux qui ne tiennent pas maison, ou qui, rsidant la campagne, sont trs souvent en ville. On y trouve toutes les commodits que procurent le luxe et la richesse avec cette aisance facile qu'on n'a que chez soi au milieu de sa famille ou de ses amis.

Et le chapitre ne s'achvera pas sans que le narrateur ne se mette analyser largement « l'organisation sociale de cette grande nation », dont c'tait l'honneur d'avoir invent bien d'autres institutions que ses classiques clubs ! D'aprs quels principes ? « Une chose me frappait sans cesse, c'tait l'alliance de la libert et du privilge, du rpublicanisme et de la royaut », ce qui peut s'appeler aller directement l'essentiel en moins de deux lignes. Le parallle avec le cas amricain s'impose et le retient, encore que « l'organisation coloniale est une chose exceptionnelle dont la dure est pour

ainsi dire fixe d'avance, et dont le terme marche avec le chiffre de la population ». Mais, « prenant les choses pour ce qu'elles taient dans le moment, je finis par me convaincre que les deux pays avaient fond leur constitution sur des faits rels et non sur des thories imaginaires, d'o provenait leur stabilit ».

Abandonnant ce ton allusif, l'analyste tablit ainsi le jeu des quations essentielles : « L'aristocratie tait puissante et considre, le peuple nombreux et soumis, le roi regard comme essentiel au maintien des boulevards qui servent de protection ces deux grandes et seules divisions de la nation ». partir de semblables affirmations, notre rle de lecteur-commentateur commence se compliquer : comment fournir un compte exact de l'laboration de la pense de Garneau, au long d'une dizaine de pages subtiles et bien frappes ? tout le moins, par le procd elliptique de quelques brves citations on peut donner une ide, pas tellement dforme, de certaines propositions initiales de l'auteur :

On oublie que c'est une petite classe d'hommes qui a le privilge de balancer la volont gnrale, et que c'est le peuple lui-mme qui entretient la sueur de son front la source des richesses colossales qui la rendent si fire et si brillante dans tous les domaines...

Le rempart du moyen-ge semble encore subsister dans toute sa force pour diviser les deux classes ; mais le sens calculateur du peuple anglais ferme les yeux sur cet faiblesse humaine...

Le contraste qui existe entre la socit en Europe et la socit en Amrique, et qui me frappait sans cesse, se trouve surtout dans cette classification des rangs... Une chose consquemment doit frapper beaucoup l'Amricain en Europe, c'est la diversit des rangs et la soumission constante [...] l'aristocratie et aux rois...

Ainsi rien de surprenant en Europe que l mme o existe la libert, elle admette l'aristocratie, et qu'en Angleterre, par exemple, la constitution porte partout l'empreinte des rangs qui composent la nation...

Suit un long dveloppement descriptif de la constitution anglaise (avec rfrence Delolme, Blackstone et Augustin Thierry) et l'argument se complte par la reconnaissance du fait de *la libert de la presse*, ce contre-pouvoir par excellence, dont l'influence qui est grande s'exerce « non sur les opinions de la nation, mais sur celles de toute la race anglaise dans les deux hmisphres ». Et pour quels rsultats ? « On

pourrait croire que cette libert laisse toutes les ides mme celles qui paraissent les plus dangereuses, met la socit sans cesse en danger, et pourtant c'est le contraire qui arrive », car « chaque opposition en rencontre une autre, et la multitude des conflits loigne les hommes de lutte du seul point o leurs coups pourraient nuire la socit. »

Au total, « le grand avantage de ce systme, c'est de combattre l'ambition par l'ambition, l'gosme par l'gosme, la vanit par la vanit, en un mot les passions par les passions ». Et que trouve-t-on au bilan du processus qui ne s'achve pas ? « Les passions puises, la raison, la vrit surnagent et reprennent leur empire ». Si ce n'tait pas le cas, « on ne saurait comment expliquer la stabilit d'une aristocratie et d'une royaut au sein de l'agitation des lments dmocratiques, et la tranquillit du milieu de la diversit et de la jalousie excessive des rangs ». Heureuse Angleterre, aurait pu conclure Franois-Xavier Garneau pour des raisons que son ami, tienne Parent, avait plusieurs fois mentionnes et en particulier au sujet de l'aristocratie anglaise ⁴⁹.

⁴⁹ Question que nous reprendrons en conclusion dans le contexte gnral de l'analyse des ides politiques et sociales de Garneau.

Première partie : La vie

Chapitre III

En France, juillet-août 1831

[Retour à la table des matières](#)

Du 27 juillet au 7 août 1831, François-Xavier Garneau est en visite en France. C'est l'accomplissement du désir le plus profond de cet intellectuel canadien dans sa jeune vingtaine. En tête du troisième chapitre de sa relation de Voyage, il confie son désappointement de ne pouvoir assister à toute la célébration de « l'anniversaire de la révolution de l'année précédente »⁵⁰, s'étant « mis trop tard en route »... La nécessité d'un passeport britannique pour voyager en France montre que, malgré la ferveur de culture ancestrale dont le jeune homme se nourrit, ce fait ne confère pas la citoyenneté française... Cette formalité administrative nous avait toutefois valu de connaître les caractéristiques d'un portrait stéréotypé⁵¹ de l'homme en partance pour outre-Manche. De Londres à Douvres (qui n'a « de remarquable que ses falaises qui ressemblent à celles sur lesquelles la citadelle de Québec est assise »), puis de Calais à Paris, il précise l'itinéraire suivi avec quelque minutie historique (au sujet de laquelle il est convenu que nous ne pouvons nous attarder).

⁵⁰ La Révolution de juillet 1830, dite aussi des « trois glorieuses » (27, 28, 29 juillet). Tout juste auparavant, le 25 juillet, par le coup de force des ordonnances de Saint-Cloud (suspension de la liberté de la presse et modification de la loi électorale), Charles X avait tenté de rétablir l'autorité de son régime. Déchu, le dernier des Bourbons allait être remplacé par le duc d'Orléans (Louis-Philippe) d'abord comme lieutenant général et régent avant de devenir roi des Français.

⁵¹ Au début de l'avant-propos.

N'enregistrons donc que son arrive Paris, ce 29 juillet « vers six heures du soir ». Sans qu'il ne fournisse d'explication sur ce qui n'tait peut-tre pas d au hasard, ni qu'il ne fasse la moindre allusion nominative, il confie : « Je descendis l'htel Voltaire, quai Voltaire, en face de la galerie du Louvre. La Seine seulement nous sparait ». D'un balcon de son htel, il put assister la fin de la grande fte commmorant l'anniversaire de la Rvolution de juillet de l'anne prcdente : son retard ne l'avait donc pas empch d'assister la dernire partie de cette jubilation populaire. Sous le ciel d'un « feu d'artifice qui se faisait au pont d'Arcole », il contemple « la foule [qui] tait immense sur les quais des deux cts de la Seine et dans le jardin des Tuileries. C'tait un vaste torrent qui circulait en savourant les dlices de son triomphe ». Quelle arrive dans la « ville Lumire » - si tant est que ce slogan avait alors cours. Notre Canadien exulte littralement et l'avoue d'une faon presque ingnue « au milieu de ces enchantements », car « jamais pareil spectacle n'avait encore frapp mes yeux. Le ciel tait enflamm » ⁵².

I

Au lendemain d'un pareil super-spectacle, « je m'veillai comme aprs un rve de choses merveilleuses. En ouvrant les yeux, j'aperus devant moi la galerie du Louvre, ma chambre tant au second en face de ce palais, et je dus commencer reconnaître la ralit du spectacle qui avait saisi mon imagination la veille [...]. Tout tait calme et tranquille dans la grande ville comme du temps du roi Louis XIV. Je voyais le peuple se promener dans le jardin des Tuileries pour saluer le nouveau monarque. Je descendis pour aller me mler avec lui et parcourir les environs. Je me dirigeai vers le Louvre, au-del duquel s'lve l'glise Saint-Germain l'Auxerrois, l'un des plus anciens difices gothiques de la capitale ». Et ainsi commenait la longue promenade partir du Louvre, cet ancien palais royal, vers les Tuileries (dont le palais existait encore), la Concorde, Chaillot, les Champs-lyses, l'toile, la Madeleine, le palais

⁵² Un peu plus loin, Garneau crit : « On envoya un bouquet tricolore dont la tige embrasait toute la longueur du pont sur lequel on s'tait plac, et dont la tte jaillissait en l'air tomba droite et gauche en s'ouvrant en ventail ». (Toutes les citations de ce chapitre sont tires des chapitres III et IV de *Voyage*, p. 177-201 et p. 203-237).

Bourbon, les Invalides, la place Vendme et sa colonne ; puis le Paris de la Cit, le Palais de Justice, la Sainte-Chapelle encastre et Notre Dame, laquelle Garneau prfre toutefois le classicisme de la Madeleine. La visite se termina la place Dauphine et par lvocation du supplice de Jacques de Molay, matre des Templiers, immols par « l'avarice » et la « tyrannie » de Philippe le Bel... Bref, Garneau collectionnait une premire srie de cartes postales imaginaires de ce Paris de 1830, qui, depuis quelque soixante-dix ans, avait cess d'tre la puissante et prestigieuse mtro-pole de la Nouvelle-France.

Comment, l'occasion d'une telle promenade, ne pas consentir quelques rappels d'histoire ? Mais, de lpoque des premiers Gaulois jusqu' Louis XIV, le procd est restreint la portion congrue d'une demi-page sans saveur ni intrt. C'est la toujours chaude actualit politique qui commande plutt de porter attention la rcente rvolution. Le visiteur pouvait voir « encore les traces de la lutte de l'anne prcdente sur les maisons, sur les monuments et surtout sur la faade de l'Institut toute marque par les boulets et les balles ». Il sait surtout que ce sursaut sanglant n'avait pas de quoi « satisfaire les rpublicains ni les bonapartistes ». C'est propos du rcit de sa visite la Chambre des dputs qu'il va introduire l'invitable leon de science politique. Elle commence par l'amnagement compar des chambres de dputs en France, disposs en hmicycle, et en Angleterre o ils se font face. Garneau dit sa prfrence pour « l'usage anglais » qui fait parler les membres des assembles de leur place et non de la tribune. Garneau n'eut toutefois pas la chance d'assister une sance du palais Bourbon, la chambre tant alors en vacances.

Tout absorb des soubresauts politiques que la France venait de vivre, Garneau va tenter de dmontrer en quoi « la rvolution de l'anne prcdente avait fait modifier la constitution » ; et il le fait selon un schmatisme comparatif qui n'est pas sans faire penser Tocqueville, lui-mme habit d'une angoisse qui lui avait suggr de prendre de la distance avec son pays, d'o dans le mme temps son sjour aux tats-Unis, entrecoup d'un crochet d'une couple de semaines au Canada ⁵³. C'tait bien tocque-

⁵³ Comment ne pas faire tat d'une presque coincidence, plutt bizarre : pendant que Garneau est Paris du 29 juillet au 7 aot 1831, Tocqueville et son ami Gustave de Beaumont visitent Montral et Qubec du 24 aot au 2 septembre de cette mme anne 1831. Voir notre *Quand Tocqueville et Siegfried nous observaient...* Les Presses de l'Universit du Qubec, 1990, p. 11-34, 59-82). On ajoutera qu' cette poque de 1831, le Canadien et les deux Franais ne se connaissaient d'aucune faon.

villien ce constat que, « malgr les rvolutions qui agitaient son sol priodiquement depuis un demi sicle », la France ne soit « pas compltement un pays constitutionnel comme celui que je viens de quitter », non plus qu'un « pays foncirement, essentiellement de libert comme les tats-Unis ». Son rgime actuel ne prsente qu'une « copie de la constitution anglaise adapte la France ». Ce qui manque ce pays, c'est « ce systme d'chechs et de contrepoids, fruit du temps et de concessions rciproques en Angleterre », tandis qu'en France cette aspiration « relve », selon son expression plutt froce, « d'un calcul des probabilits imaginaires », puisque la royaut et l'aristocratie, coups de bouleversements « ne tenaient plus au sol par aucune racine ».

Et mme, subsiste encore quelque chose de pire pour la sauvegarde de la libert en France : la force, la pesanteur de son arme. Alors qu'aux tats-Unis et en Angleterre « l'arme, somme toute est < nominale >, en France tout au contraire », il y a presque constamment debout un demi-million d'hommes arms, avec une foule de places de guerre formidables autant la libert qu'aux ennemis, et tout cela est aux ordres d'un seul chef. Garneau ne sent pas le besoin de le nommer ni d'en dire la fonction, se contentant de cette remarque aigre-douce : « [...] ce qui n'est pas trop rassurant pour le forum ». Bref, « de ce que je dis ici, il rsulte donc que si la royaut tait mal assise en France, la libert n'y tait pas mieux assure, et qu'elle a encore beaucoup de luttes soutenir avant que de s'y enraciner aussi fortement qu'elle l'est de ce ct-ci de la Manche et de l'Atlantique ». Mais il y a cependant un revers juridique, bien davantage valable : « Du reste, les lois sont excellentes, les lois civiles surtout. La France et la Prusse possdent peut-tre le code le mieux perfectionn de l'Europe. C'est un bonheur pour la France, car si elle n'avait pas quelque chose d'excellent dans son organisation, elle courrait le risque de succomber au milieu de ses nombreuses crises rvolutionnaires ». On aura peut-tre observ que Garneau n'a pas mentionn que la France, depuis 1789, tait le pays prcurseur des modernes Droits de l'Homme et du Citoyen.

Enfin, Garneau profita de son premier sjour Paris pour visiter un homme qui fut l'un des premiers Franais porter un intrt actif au Canada. Il s'agissait d'un certain Isidore Lebrun qui, tant lui-mme originaire de Normandie, considrait les Canadiens un peu comme ses compatriotes ! Cet rudite s'tait fait remarquer d'abord par des articles sur le Canada dans des publications, comme *Le Constitutionnel* et la *Revue encyclopdique*. Bien que n'ayant jamais mis les pieds au Canada, cette singularit n'allait pas l'empcher de publier Paris en 1833, un livre intitul Tableau sta-

tistique et politique des deux Canadas. En outre, ses sources ne dépassaient guère les journaux qu'il recevait de Montréal... Lebrun s'inspirait visiblement d'une mythologie naissante à l'époque : à savoir que l'Europe pouvait trouver une occasion de se régénérer au contact du Nouveau-Monde et, singulièrement en y exportant des immigrants. Bien qu'à un degré moindre que les États-Unis, le Canada possédait tout de même ce potentiel régénérateur. Cette idée, qui n'était pas complètement folle, ne fit guère d'adeptes en France, n'intéressa à vrai dire personne, alors qu'au Canada, elle devint largement répandue malgré, chez Lebrun, un anticléricalisme militant et assez corrosif qui avait l'heur de plaire à une certaine classe de libéraux ⁵⁴.

Après cette visite au domicile d'Isidore Lebrun, « qui résidait près du Louvre », Garneau faisait observer qu'étant donné les sources d'information dont cet auteur disposait à Paris, « les erreurs étaient inévitables ; mais, s'empressait-il d'ajouter, on doit savoir gré à l'auteur de ses motifs, et surtout reconnaître le patriotisme du premier écrivain français qui eut osé depuis longtemps rappeler à la France les malheureuses victimes du gouvernement de Louis XV ». L'absence d'une telle finale eût étonné de la part d'un jeune Canadien dans un Paris tout regorgeant de réminiscences historiques !

II

Au chapitre IV de son récit, Garneau continue sa propre visite guidée de Paris et sa loquacité admirative du Paris historique et monumental ne se dément pas. Sur le régime constitutionnel de la France, il ne reviendra plus d'une façon aussi substantielle qu'au chapitre précédent ; il le fera plutôt par des annotations de rappel, des allusions à des personnages comme celui de la légende napoléonienne par exemple. Au sujet de Londres, il avait dès le début pointé le rôle social des clubs ; cette fois-ci, il attirera l'attention sur l'importance du rôle socio-politique joué par les salons parisiens. Le séjour s'achèvera avec la visite de ce que la France a de plus brillant, Ver-

⁵⁴ « Quant aux libéraux, ils sont fiers d'avoir trouvé un tel défenseur. Qu'on soit pour ou contre, Lebrun restera un point de référence dans les débats à venir » (*La Vie littéraire au Québec*, tome II : 1806-1839 : *le projet national des Canadiens*, sous la direction de Maurice Lemire, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1992, p. 301).

sailles, et aussi de plus obscur, par l'emprunt d'un long texte portant sur les catacombes, ces entrailles millnaires de Lutce, ouvertes au public jusqu'en notre sicle. Enfin, il quittera Paris, le 7 aot 1831, pour Londres. Il ignorait encore qu' Qubec, ce mme jour, dcdait son pre, son exact homonyme. Cet homme, alors g de 50 ans, avait eu comme dernire occupation le mtier de charretier.

Sis sur la rive gauche un endroit avantageux, l'Institut de France avec ses cinq acadmies nous est prsent comme le produit institutionnel d'une prestigieuse histoire intellectuelle, faisant de la mtropole parisienne « la ville qui contient le plus grand nombre de socits savantes depuis longtemps dans les deux mondes ». Mme richesse du ct des maisons d'enseignement : « L'Acadmie Universelle o l'on trouve des coles de droit et de mdecine, et le Collge de France o les plus habiles professeurs font des cours ... » Puis, il mentionne les grandes coles : Polytechnique, Normale, Conservatoire royal des arts et mtiers, cole d'astronomie, etc. Elles « occupent le haut de l'chelle ». Ce passage est plutt court dans le rcit d'un jeune homme instruit quoique autodidacte. Ou, peut-tre bien, lui tarde-t-il de nous entretenir, avec davantage d'intrt visible, des bibliothques ? La Bibliothque Nationale tait dj « la plus considrable et la plus riche de toutes ». Et Garneau de nous inonder de statistiques diverses portant sur les fort nombreuses pices qu'elle contient.

Il enchane ensuite par une visite « l'un des plus fidles partisans de Charles X et de la Restauration, M. Paulin Gurin », qui prsente cet autre intrt personnel, davantage justifi, d'tre un « peintre minent de France, qui nous devons notre excellent artiste Plamondon » ⁵⁵. Ct artistique, il avait dit au chapitre prcdent son admiration pour la Madeleine, au sujet de laquelle il revient maintenant comme canon d'esthtique architecturale afin de vanter l'difice de la Bourse, « un des plus beaux monuments de Paris » du fait d'tre « dans le style de la Magdeleine » (ainsi qu'il l'crivait).

Avant de rendre visite l'Htel de Ville, notre visiteur tait all musarder du ct du jardin des Plantes, qu'il qualifie d'« un des plus beaux monuments scientifiques de France ». Il en parle avec une faon d'rudition ; c'est son humble contribution ceux

⁵⁵ « Ne pouvant pas vivre uniquement de la peinture en cette Amrique du milieu du XIX sicle o l'intrt pour les arts tait nul, il dlaissa son art sans toutefois l'oublier. Agriculteur, il consentit, l'occasion, dvelopper le got de la peinture chez les jeunes peintres. En 1880, il fut lu membre de l'Acadmie royale des arts » (ajout de Wyczynski, Voyage, p. 353).

qui ont conu et difi cette merveille. Il donne libre cours un moment d'enthousiasme propos d'un monticule, « ombrag par des sapins et un cdre du Liban » et couronn d'un kiosque, partir duquel « la vue dcouvre tout Paris ». Par del le pont d'Austerlitz, Garneau aboutit enfin l'Htel de Ville. Il rappelle l'origine lointaine de ce « thtre des grands vnements », dont le premier fut la rsistance contre le pouvoir absolu de la monarchie tandis « qu'un peu plus tard se donnait le signal des fameux massacres de la Terreur ». En face, Place de Grve, ce sont les clameurs de la Commune de Paris de 1793 qu'il entend d'abord. C'est galement sur cette place qu'hier encore, en 1830, Louis-Philippe d'Orlans avait reu son titre de lieutenant gnral du royaume, prludant ainsi l'installation d'une nouvelle dynastie remplaant celle des Bourbons.

 Londres, aprs sa visite du Guildhall, Garneau avait prsent son petit cours de *local government* ; Paris, il profite d'une occasion analogue pour faire l'historique du pouvoir municipal depuis l'poque gallo-romaine, d'autant plus que « la rvolution de 1830 venait de rendre aux municipalits des institutions lectives ». Il s'inspire d'un ouvrage faisant autorit, qu'il paraphrase en y rfrant ⁵⁶, donne un coup de chapeau en passant son matre en histoire Augustin Thierry ⁵⁷. De cette histoire longue et passablement complexe, Garneau fournit le schma suivant son lecteur :

L'affranchissement des communes, consomm vers la fin du douzime sicle, fit renatre un instant les municipalits avec des maires, des chevins et des jurs ou des syndics et des consuls ; mais dj la fin du treizime sicle l'indpendance communale menaait ruine, et elle tait compltement transforme en charges vnales lorsque la Rvolution clata. [C'est alors que le pays fut divis] en communes qui reurent une organisation municipale uniforme et slective ; mais la base de cette nouvelle organisation, l'lection, disparut sous l'Empire et la Restauration pour renatre aprs 1830, comme je l'ai dit.

Mais ce que Garneau ne dit pas, le laissant plutt entendre, c'tait que ce rtablissement du suffrage constituait un point positif verser au compte de la rvolution dont les Franais clbraient, en juillet 1831, le premier anniversaire.

⁵⁶ A. Bost, *Trait de l'Organisation des corps municipaux*.

⁵⁷ Dont il parle propos de « la formidable insurrection des Communes, si nergiquement retrace par Augustin Thierry dans ses lettres loquentes sur l'histoire de France » (Voyage, p. 211).

Un autre élément fort au point du vue politique, dans ce chapitre, portait sur une pièce de théâtre, à laquelle Garneau eut la bonne veine d'assister. Sur les boulevards, au théâtre de la Porte Saint-Martin, précisément, l'on donnait... *Napoléon*, « drame significatif qui remuait le peuple » ⁵⁸. Par la grâce du comédien qui avait, entre autres talents celui d'être un parfait sosie de l'empereur, la ferveur napoléonienne remplissait la salle. Le seul spectateur « canadien » de l'assistance évoquait ainsi l'ambiance surchauffée : « Ceux qui avaient connu Napoléon s'écriaient dans leur enthousiasme en battant des mains : c'est lui ! C'est bien lui ! et je vis couler une larme furtive sur la joue d'un homme à cheveux gris qui était près de moi ». Il y avait à peine une décennie que l'empereur était mort à Sainte-Hélène. Et déjà, les chansons de Béranger aidant, la légende battait son plein. La pièce présentée mettait en scène les principaux actes de l'empereur jusqu'à sa mort. Le spectateur Garneau, rapportant le discours du potentat déchu, décrivait ainsi la fin de la pièce : « Il parlait froidement et son langage avait cette clarté réfléchie, cette profondeur calme et tranquille qui annonce l'homme de grande expérience échappé aux orages et qui cause sur la fragilité des choses humaines ». La pensée dominante qui habitait le spectateur, et que consignera plus tard l'historien dans ce récit de Voyage, tient en trois lignes : « La sensation produite sur la foule par l'image du grand empereur avait certainement son langage, mais personne alors n'était capable de lever le voile qui cachait encore l'avenir » ⁵⁹.

III

⁵⁸ Alexandre Dumas (père) était l'auteur de la pièce *Napoléon Bonaparte ou Trente Ans de l'Histoire de France*, écrite et montée en cette même année 1831.

⁵⁹ « L'avenir ... » Pour nous y retrouver dans cette chronologie à double niveau (d'une part, le voyage en Europe en 1831, 1832, 1833 ; d'autre part, l'époque de l'écriture et de la publication de *Voyage* en 1854-1855), rappelons qu'au moment de la représentation de la pièce de Dumas, il y avait dix ans que l'empereur était mort à Sainte-Hélène, en 1821. D'autre part, quand Garneau écrivait son récit de *Voyage*, il savait que le neveu de l'empereur, Louis-Napoléon Bonaparte, après son coup d'État du 2 décembre 1851, allait se faire proclamer empereur l'année suivante sous le nom de Napoléon III. « L'avenir... », ce fut un peu lui ! (Nous n'aurons pas multiplié les notes de ce genre dans notre travail ; et le lecteur voudra bien recevoir celle-ci pour des fins illustratives...).

Sans autre transition, le narrateur passe ensuite au phénomène des salons parisiens où se rassemble « une foule de beaux esprits [...], discourant sur toutes les questions qui peuvent occuper l'attention des hommes ». Le jeune Canadien, qui n'y avait pas ses entrées, et auquel le temps manquait pour y pénétrer l'eût-il désiré, trouve plus prudent de citer copieusement une autorité participante des dits salons, Abel-François Villemain ⁶⁰. Quand il reprend le fil de son propre récit, c'est pour mentionner que « les salons les plus renommés jusqu'en 1830 étaient ceux de M. de Tallérand... », suivi de quatre autres noms parmi lesquels celui de « madame de Montcalm » ⁶¹. Parmi les habitués de ces réunions, Garneau livre, pêle-mêle, la liste, impressionnante suivante, où figurent d'importants penseurs politiques : « Thiers, Barante, Béranger, Nodier, Delavigne, Mignet, Tocqueville, Ampère, Gay-Lussac, Arago, Balzac, Ségur, Michaud, Bichat, Saint-Marc Girardin, Tastu, Say, etc. ».

Les orientations idéologiques de ces cénacles étaient fort variées : « Il y avait des salons pour tous les partis ; des salons congréganistes, ultra-loyalistes, monarchiques, doctrinaires, libéraux, démocratiques ». Ils avaient un point commun : « ils se ressemblaient tous plus ou moins par l'élégance et par l'esprit ». En quoi ils différaient : « ... les salons de l'extrême gauche et de l'extrême droite étaient plus déserts de grands esprits que les salons intermédiaires, car on sait que les extrêmes se touchent ». Garneau pousse le paradoxe encore plus loin : « En effet, les esprits les plus altiers se révoltent contre leurs propres systèmes. Ainsi M. de Bonald et M. de Maistre, ces ardents apôtres du pouvoir absolu, voulaient la liberté de la tribune et la liberté des journaux, libertés qui amènent, on le sait, bientôt toutes les autres à leur suite ».

Les salons n'étaient certes pas une invention du premier tiers de ce siècle ; mais on pourrait supposer qu'à cette époque la formule sociale du salon tenait davantage du lieu de passage que de la solidarité de la coterie : « On y voyait passer tour à tour les orateurs, les poètes, les écrivains, les généraux, les politiques dont les noms étaient populaires en France et en Europe. Leurs principes faisaient connaître les salons qu'ils

⁶⁰ Abel-François Villemain (1790-1870), auteur de *Souvenirs contemporains d'histoire et de Littérature*, Paris, Didier, 1854.

⁶¹ De cette dame, Garneau écrit : « Madame de Montcalm, soeur du ministre, le duc de Richelieu, et dont le nom doit réveiller plus d'un souvenir au Canada était douée de beaucoup d'esprit [...] et recevait chez elle, la diplomatie, les hommes de cour, des politiques, des littérateurs [...] dont le mérite était fort considérable et dont la parole avait un grand poids dans les discussions du jour » (Voyage, p. 217).

fréquentaient, et le point de vue sous lequel les questions discutées par les chambres et par le peuple, y étaient de nouveau débattues par les habitués, qui y ajoutaient, par surcroît, cette finesse et cette liberté de pensée que la tribune n'admet point ». Pour théoriques et apprises chez Villemain ou par d'autres auteurs-participants, ces vues d'un jeune Canadien, si fraîchement « débarqué à Paris », étaient d'une belle venue, quoiqu'elles furent rédigées longtemps après.

N'est pas parisien qui ne connaît pas, au centre géométrique de Paris, le célèbre Palais-Royal, lieu populaire d'une singulière importance au début de la grande Révolution. Garneau le présente ainsi : « Qui n'a entendu parler du Palais-Royal, ce château sans étiquette, ouvert à tout venu et où chacun peut se croire le Grand Turc sans qu'il en coûte rien à personne. Il y a des magasins, des restaurants, des bazars, des passages, des galeries, et un théâtre où l'on joue le vaudeville, et où Molière a donné quelques-unes de ses pièces ». Garneau rappelle que Richelieu avait pris l'initiative d'une telle construction et que « la magnificence de l'édifice et la somptuosité des fêtes qu'y donna le ministre, excitèrent la jalousie du roi » ; mais l'ensemble architectural « ne fut achevé complètement qu'au commencement de ce siècle », le XIX^e bien sûr. En notre siècle, son nom évoque tout aussi bien la Comédie française (salle Richelieu) que le siège de corps supérieurs de la République, le Conseil d'État, le Conseil constitutionnel, etc. Ou même encore Jean Cocteau, ou Colette, au milieu de ses chats, recevant ses invités...

Que fait de ses soirées à Paris, le voyageur qui ne s'y trouve que pour quelques jours ? Il va au théâtre. Ainsi faisait Garneau : « Pendant mon court séjour [...], je passais les soirées au spectacle ». Il en fait la confidence au lecteur après l'avoir entretenu de la maison officielle de la troupe de Molière. Il saisit l'occasion pour rappeler qu'à Londres il avait déjà revu « une ou deux fois » le grand Kean, qui s'était même déjà produit à Québec dans *Richard III*. Le pendant français pour une comparaison avec le monstre sacré britannique est une femme : « Mlle Mars et Kean étaient alors les deux plus grands acteurs de la France et de l'Angleterre ». C'est dans une pièce de Casimir Delavigne, *L'École des vieillards*, donnée au Théâtre Français, que Garneau a vu jouer la célèbre actrice.

On nous pardonnera cette légère dérogation au principe de n'insister que sur des aspects « politiques » du séjour de Garneau afin de donner une idée de l'admiration spontanée du jeune spectateur : « Lorsqu'on l'entendait on était fier de parler une langue qui avait tant de charmes. C'était une mélodie enchanteresse [...] L'expression de

son jeu tait parfaite. Elle ne se dbattait pas comme font bien des actrices [...]. C'tait bien bon droit que les journaux de Paris invitaient les comdiens et mme les orateurs aller tudier ce grand modle des passions parles et que Napolon admirait tant. Mlle Mars tait en son genre plus parfaite que Kean. Le tragdien ne faisait pas le mme effet dans tous les rles ». Et que voil, dlicatement russi, ce point de chute : « Elle tait dj ancienne sur la scne lorsque je la vis, et cependant elle paraissait encore avec autant de lgret, de jeunesse et de fracheur que si elle n'et eu que quinze ans, lorsque son rle l'exigeait. La voir et l'entendre payaient bien le voyage de Qubec Paris, car il n'est pas donn tous les temps de produire une aussi parfaite actrice ».

IV

La transition au prochain sujet est du narrateur invitant le lecteur « passer des acteurs qui jouent sur un thtre beaucoup plus srieux, quoiqu' la fin des temps, il ne restera pas plus des actions des unes que de celles de l'autre, je veux dire les lves de L'cole militaire, situe en face du Champ-de-Mars, au-del des Invalides ». De ce lieu il fait l'historique et raconte divers pisodes marquants (comme la fte de la Confdration le 14 juillet 1790, la crmonie litre Suprme, o « Robespierre parut en grand pontife »...). L'auteur se maintient au mme registre de la grandeur nationale avec la visite de l'glise Sainte-Genevive devenant le Panthon, dont le fronton arbore toujours en lettres d'or, la ddicace clbre : « *Aux grands hommes la patrie reconnaissante* ». Sont voques de grandes ombres : d'abord Mirabeau, « grand en tout jusque devant la mort », qui « fut admis le premier avec Descartes dans le Panthon » ; et, bien entendu, le couple discordant Voltaire et Rousseau. Tout prs, le Luxembourg, jardin et palais o sigeait la chambre des Pairs (et o sige encore le Snat d'aujourd'hui) mais qui avait servi de « maison d'arrt sous le rgne de la Terreur ».

C'est ensuite, par association d'ides, la visite de « la terre sacre du Pre-Lachaise, dcore de monuments levs tous les genres de gloire ». Celle que le visiteur choisit de rappeler avec quelque dtail, et mme ferveur, grce Lamartine, c'est la gloire, immortellement conjugue, d'Hlose et d'Ablard. « Ce royaume des

souvenirs », Garneau le visitera nouveau l'anne suivante, lors d'un nouveau sjour Paris, car il ne pouvait retenir cette conviction que « l'esprit s'agrandit au milieu de toutes ces hautes intelligences qui vivront aussi longtemps que la civilisation ».

Et, avant de rentrer Londres, Garneau s'offre la visite des visites, la splendeur Versailles, o l'y mne un cabriolet « pour quelques francs ». Il n'tait pas homme se contenter d'une visite conventionnelle, mme assaisonne de beaucoup d'histoire gnrale et architecturale. En guise de prologue la visite, il rgle le cas du commanditaire dmesur d'un tel chantier - ainsi qu'il sait au futur historien moraliste en lui : « Si Louis XIV et dpens seulement la moiti des sommes qu'il mit sur cet difice, pour coloniser la Nouvelle-France, la moiti de l'Amrique du Nord appartiendrait et serait assure jamais la race franaise. L'Angleterre en suivant un autre systme, voit dj plus de soixante millions d'hommes parler sa langue sur tous les points du globe ». Voil bien une ide politiquement forte, dbordant l'intrt touristique.

La visite du chteau termine, nous avons droit un cours d'conomie politique portant sur la France financire et militaire de 1830. C'est long, lourd et ennuyeux, ces pages qui se terminent sur une tonalit quelque peu emphatique : « Telles taient les penses qui m'occupaient quelquefois lorsque je comparais la situation de l'Europe celle de l'Amrique ». Mais voici que se glisse une autre ide politique, mais non forte ni opportune, plutt d'un genre incongru n'ayant mme pas le bnfice de la clart. Que le lecteur en juge, de ce retour brusque la politique locale : « Et que voit-on en Canada sous le voile mensonger de l'union? Les rebelles de 1837, qui voulaient faire prendre les armes au peuple au nom de la nationalit, lvent aujourd'hui de toutes parts leurs mains vnales pour accepter l'ordre vainqueur qui a condamn cette nationalit prir, et lorsqu'ils le possdent, tiennent leur bouche muette comme la tombe sur cette mme nationalit si sacre leurs yeux tant que l'Angleterre leur refusa sa pture ». Voil bien un hors-d'oeuvre sans la moindre apparence de quelque ncessit contextuelle ; mais cela mme peut prsenter quelque intrt interprtatif ⁶².

Il en tait de mme pour la reproduction mot mot de quatre longues pages sur les catacombes ⁶³ du double fait que le touriste intellectuel n'eut pas le temps d'une

⁶² En conclusion du chapitre suivant.

⁶³ D'un auteur succs, Frdric Gaillardet (1808-1882) en l'occurrence dans le Muse des familles (1835). Il tait « ds 1831, un des littrateurs clbres ». Il allait aussi fonder en 1843 un journal franais aux tats-Unis, le *Courrier des tats-Unis* et, trois ans plus tard, la *Semaine littraire du Courrier des tats-Unis*.

courte visite cette fois-ci et que, l'anne suivante, le droit de visiter sera retir. C'est sur la citation abusive qui prcde, dont le contenu ne manquait toutefois pas d'intrt, que s'achve le rcit du premier sjour, fort rempli, de Franois-Xavier Garneau Paris. L'infatigable jeune homme quitte donc la grande ville de ses rves d'adolescence le samedi 7 aot 1831. Deux jours plus tard, il est Londres et s'y rinstalle pour une plus longue dure.

« Fortement impressionn par le fait franais en Louisiane et au Canada, Gaillardet veut de tout son cur travailler son panouissement » (*Voyage*, Wyczynski, p. 360-361).

Première partie : La vie

Chapitre IV

De nouveau à Londres, et à Paris, puis le retour (mai 1833)

[Retour à la table des matières](#)

De retour dans la capitale anglaise, « cette grande ville [...] me paraissait encore plus sombre après mon voyage en France, écrit Garneau. Un ciel souvent voilé, des rues de briques rouges formaient un contraste étrange avec le ciel pur et les maisons blanches des villes d'outre-Manche. L'air sérieux et affairé de la population ajoutait encore à la gravité du tableau » ⁶⁴. Selon un mode plus austère, tout l'invite à une connaissance plus complète de la métropole, à commencer par les quais et les bassins de cette ville commerciale et maritime par excellence. Plutôt, devrait-on dire « fluviale », du fait de la Tamise qui la divise en deux. Ces deux secteurs vont désormais pouvoir communiquer par le lien d'une gigantesque construction souterraine, le *Tunnel*. « La moitié de l'ouvrage était faite lorsque j'arrivai à Londres. Mais l'irruption du fleuve dont le lit avait cédé sous son poids, avait obligé de suspendre les travaux ».

⁶⁴ À un ami, Pierre Winter, étudiant en droit à Québec, Garneau emploie une langue plus directe pour évoquer un moral assez bas : « Je me suis horriblement ennuyé les premiers jours de ma résidence à Londres ; mais je commence à m'y faire. Londres est sombre ; tout le monde y paraît accablé sous les affaires et la misère. Mais cependant Londres est la plus riche et la plus commerçante des villes d'Europe » (cité par le responsable de l'édition critique de *Voyage*, Paul Wyczynski, p. 362). Toutes les citations de ce chapitre sont tirées des chapitres V et VI de *Voyage*, p. 239-266 et p. 267-303.

Cette grande pice de gnie « consiste en deux voies, dont chacune a la forme d'un fer cheval, communiquant ensemble par des arcades » - ce qui ne s' imagine pas facilement...

Mais on peut aller y voir de prs puisque « le Tunnel est ouvert au public depuis plusieurs annes ». Le programme de visites que Garneau se propose de faire lui indique aussi l'intrt du palais de Lambeth, qui sert de rsidence pontificale l'archevque de Cantorbry, ainsi que des villes de Chelsea et Greenwich. Il qualifie celles-ci des deux « htels des Invalides de l'arme et de la marine anglaise o l'on voit, en les comparant, que la grande arme de l'Angleterre est la marine ». Nous apprenons aussi au passage que l'auteur des *Voyages de Gulliver*, Jonathan Swift, fut un rsident clbre de Chelsea.

Ce cinquime chapitre de *Voyage* couvre la priode, strictement londonienne, du retour de Paris (9 aot 1831) la date du dpart d'un nouveau sjour en France (15 septembre 1832). L'intention premire de Garneau tait de retourner Qubec la premire occasion. Mais ds le lendemain de sa rentre de Paris, le 10 aot 1832, il accepte l'offre de Denis-Benjamin Viger de devenir son secrtaire particulier, ce qui va lui permettre de sjourner en Angleterre presque une anne de plus. Ces conditions nouvelles vont amener le jeune Garneau consacrer moins de temps au tourisme intellectuel et davantage des activits qu'on peut qualifier de « politiques » au sens large : soit, principalement, le travail de secrtaire auprs de Denis-Benjamin Viger, mandat par le gouvernement du Bas-Canada pour porter des plaintes contre un haut fonctionnaire de l'oligarchie britannique sur place ; ainsi que des rencontres avec des hommes politiques clbres ou alors influents : le fameux leader irlandais O'Connell, Hume, Brougham, Roebuck, Mac Gregor ; enfin, « dans l'international », l'tablissement de rapports de solidarit et d'amiti avec des personnalits polonaises en exil alors que « la cause polonaise » ne reoit plus la mme aide de l'Europe que celle qu'on lui accordait hier encore. Cette priode du sjour est aussi celle o Garneau va rencontrer de nombreux compatriotes constituant comme une espce de petit « rseau » de Canadiens Londres...

I

Garneau avait fait une première visite de courtoisie à Denis-Benjamin Viger dès les premiers jours de son arrivée en Angleterre (le 21 juillet 1831). Il avait alors signalé ce fait dans son récit de *Voyage* selon un mode impersonnel et discret. Le visiteur avait peu révélé de ce premier contact, pouvant laisser prévoir l'éventualité d'un engagement à titre de secrétaire personnel, mais ce qui, toutefois, sera chose faite le 10 août 1831. De cette deuxième rencontre, Garneau écrit : « Le lendemain j'allai voir M. Viger que la mission commençait à occuper sérieusement ». Le dossier en cause était celui de « M. Stuart, que l'assemblée législative avait accusé de malversations dans l'accomplissement de ses fonctions de procureur général, [et qui] était passé à Londres pour se défendre... » Viger et Garneau, se mirent bientôt d'accord que « je resterais en qualité de secrétaire auprès de l'agent diplomatique du Canada, ce que j'accueillis comme une bonne nouvelle, et je commençai sans perdre de temps à en remplir les fonctions ». C'est ainsi que Garneau grâce à un travail intéressant, pourra disposer de suffisamment de ressources pour prolonger considérablement son séjour en Europe, jusqu'à la date du 10 mai 1833.

En réponse à ses lettres aux proches et aux amis de Québec (« pour leur apprendre la cause inattendue qui me retenait en Angleterre »), le jeune homme apprend la funeste nouvelle au sujet de son père, qu'une pleurésie avait emporté un mois après son départ du Canada. Quatre lignes dans *Voyage* vont suffire pour exprimer la signification pour lui de cette existence : « Malheureux dans toutes ses entreprises, il n'avait réussi en rien. Il emporta seulement avec lui dans la tombe la réputation d'un citoyen honnête, religieux comme l'avaient été ses pères ». Mais, respectueux, le fils trouvera consolation, « dans l'état où était mon esprit », avec « les Méditations de Lamartine et la Mort de Socrate ». Il entreprend aussi de visiter quelques temples religieux : une chapelle catholique, « où l'on entendait de la belle musique vocale » ; une synagogue, « où il y avait plusieurs vieillards à longue barbe, mais je n'y vis aucune femme » ; une église de quakers, dont « les quelques bizarreries n'empêchent point qu'ils ne soient partout respectés... » La note finale de ce propos est tout naturellement oecuménique : « Heureusement que personne n'ose proclamer bien haut que les fidèles de

l'une [religion] soient plus vertueux et plus purs que ceux de l'autre. En gnral, il n'y a pas de grande diffrence cet gard ».

Garneau ne s'tendra gure sur la nature de son travail avec Viger, ni sur la personnalit de son suprieur : « Je suivais M. Viger dans sa rdaction ». Ce qui ne devait pas tre une sincure, car « M. Viger s'interrompait chaque *malle amricaine*, pour crire M. Papineau et quelquefois M. Neilson et d'autres amis, ce qui se passait dans la mtropole au sujet de notre mission et de notre pays ». Vaut surtout d'tre signal l'« appui indirect dans l'arrive de l'agent du Haut-Canada, M. Mackenzie ⁶⁵, qui se mit attaquer, de son ct, avec une vigueur toute nouvelle, le systme surann qu'on persistait vouloir maintenir dans les colonies ». Les journes de travail taient longues. « Nous travaillions du matin au soir sans relche : aprs la rfutation de la dfense de M. Stuart dans un premier mmoire, il fallut rpliquer une seconde dfense de l'accus tout surpris de l'attention porte par le gouvernement aux remontrances de la province ».

Garneau s'abstient de traiter de la forte personnalit de Viger, se restreignant quelques lignes sur le *modus operandi* de leur association provisoire. Tout en sachant probablement garder son quant soi, le jeune homme n'ignorait pas le statut de vedette politique de cet homme d'une autre gnration que lui ⁶⁶. D'autre part, Viger peut tre considr comme le seul matre en *travaux pratiques* de science politique qu'ait jamais eu le futur historien national. Leurs rapports devaient tre d'une mutuelle confiance et semblent avoir t d'une grande cordialit. Voici comment Garneau se souviendra plus tard « dans ce travail que je faisais presque tte tte avec lui [...], M. Viger, qui ne cessa point d'tre pour moi plein d'gard et de politesse [...]. Souvent nous sortions ensemble [...]. Nous dnions quelquefois en route chez un restau-

⁶⁵ D'origine cossaise, William Lyon Mackenzie (1795-1861) avait migr au Canada en 1820. Cet homme politique, qui avait fond le journal *Colonial Advocate* en 1824, s'opposait la domination coloniale britannique dans le Haut-Canada. Il fut le leader du mouvement insurrectionnel de cette province en 1837. De son exil aux tats-Unis, il russit diriger la rsistance. De retour dans son pays, il continua lutter efficacement pour la conqute du gouvernement responsable en 1848. Il sera de nouveau question de lui la fin de ce chapitre.

⁶⁶ Denis-Benjamin, Viger (1774-1861) tait fils d'artisan, fit ses tudes au Sminaire de Montral et exera la profession d'avocat. Il s'tait fait un nom dans le journalisme et la littrature potique. En politique il fut dput et ministre. Sa mission Londres fut un fait saillant de sa carrire. Il approchait alors l'ge de 60 ans, alors que Garneau dpassait peine la vingtaine.

rateur ; d'autre fois, lorsqu'il ne sortait pas, M. Viger me retenait dner avec lui [...]. Le Caf de Londres tait l'un des premiers htels bourgeois de la capitale. Les vins, les mets, le service y taient excellents ».

Traitant de tant et tant de sujets disparates et contigus, l'auteur de *Voyage* dveloppa, comme on l'a remarqu, un art singulier de la transition. Ainsi, le prsent contexte mne le lecteur l'observation qu'il faisait de la faune masculine des htels et restaurants « chics » de Londres. D'un paragraphe de vingt lignes fort bien enleves, relevons cette courte conclusion donne en coup de griffe : « Combien d'hommes Londres et Paris usent ainsi leur existence dans cette espce de rverie vaporeuse qui est comme l'immobilit des ombres dans les vagues rgions du nant ». Le spleen n'tait pas qu'une spcialit britannique, non plus qu'une exclusivit des potes de ce sicle qu'on a dit « romantique ».

Comme londonien de circonstance, Franois-Xavier Garneau se trouvait au cur de l'action lorsque fut adopt le fameux Reform Bill de 1832 contre les abus manifestes des collges lectoraux (« parmi lesquels il y en avait qui comptaient peine une demi-douzaine d'lecteurs »). De cette tape cruciale de la conqute du suffrage gal et universel, Garneau fit la faon d'un grand reporter un rapport saisissant qu'il vaudrait de citer en entier. Voici tout de mme la conclusion de l'vnement - dont on discute encore aujourd'hui - et qui fit faire l'Angleterre l'conomie d'une rvolution : « Plusieurs milliers d'hommes de police arms de sabres et forms en peloton, circulaient au milieu de cette plbe errante [...]. Londres fut plusieurs jours menace d'une insurrection. Mais la paix ne fut pas trouble. Les chefs du peuple, les journaux assuraient la multitude que la mesure serait reprise, et que la chambre des lords serait force par l'opinion publique d'y donner son consentement ».

Selon notre observateur, qui devait penser l'oligarchie arme de son pays d'origine, « cette dmonstration avait t faite probablement l'instigation des meneurs politiques. Je parcourus moi-mme, poursuivait-il, une grande partie de la ville inonde de cette populace ; je ne fus tmoin d'aucun tumulte, ni d'aucune voie de fait. La foule tait silencieuse, comme je l'ai dit, au point que ce silence mme avait quelque chose d'effrayant ». Le rsultat d'une telle alerte bilatrale fut que « la promesse faite au peuple ne fut point viole. La mesure, ramene devant le parlement, fut passe par les lords, qui voulaient seulement, par un rejet, faire sentir aux communes qu'ils taient encore l ». C'est ainsi qu'on fait l'conomie d'une rvolution.

Le jeune Garneau, qui n'allait pas tarder à taquiner la muse, commet tout à coup cette belle phrase n'ayant que deux lignes fort évocatrices : « Je me suis amusé souvent à voir ainsi la lumière et l'obscurité se disputer l'empire de l'air ». À quel propos, pensez-vous ? À celui du climat anglais, et, en particulier à celui de sa pluie « sans cesse l'automne et je puis ajouter l'hiver aussi ». De sa nature, la pluie est productrice à la fois de lumière et d'obscurité : « J'ai souvent vu allumer les lampes des rues dans le milieu du jour ». Mais trêve de météo, quoique ses surprises soient splendidement décrites ⁶⁷, pour renouer avec notre fil « politique »...

Garneau a trouvé intéressante la formule anglaise des « groupes de discussion », fort nombreux en ce pays. Il va jusqu'à dire que c'est à cause de leur rareté au Canada, ainsi qu'à leur faible animation, qu'« on trouve si peu de valeur réelle dans leurs écrits et dans les discours de la plupart de nos notabilités politiques lorsque le moment de l'excitation est passé ». Puisqu'on y est, pourquoi ne pas étendre la remarque jusqu'à l'ensemble de la production littéraire ? « Nous ne parlons pas de littérature parce qu'à proprement parler il n'y en a pas encore sur les rives du Saint-Laurent, où la ruine et l'oubli ne tardent pas à accueillir ceux qui osent s'y livrer ». Celui qui vient de prononcer un jugement aussi catégorique sera plus tard proclamé comme le premier écrivain du Canada français.

Vers le milieu de ce chapitre, Garneau se met à parler des relations qu'il a nouées avec d'importants personnages d'origines britannique ou étrangères, dont quelques-uns rencontrés chez Viger. Chacun d'eux est d'abord bien campé physiquement. Mais bien plus intéressant est un long passage sur les trois classes sociales traditionnelles en Angleterre.

D'abord, « l'aristocratie vit dans le luxe qui a d'autant plus d'éclat qu'elle paraît élevée. Dans ces villes, le cérémonial et l'étiquette l'assujettissent à un rôle de représentation qui la refroidit et la met presque en réclusion ». Par ailleurs, « la bourgeoisie

⁶⁷ Comme preuve d'un paragraphe dont la longueur prohibe une citation complète : « Vous êtes plongé dans une noirceur qui vous permet à peine de voir deux pas devant vous, et tout-à-coup la lumière se fait à votre droite puis à votre gauche ; le nuage vous quitte ; vous en suivez la forme extérieure ; les maisons, les poteaux de lampes, les cabriolets, les omnibus, la foule sortent successivement et comme par enchantement de la masse blanchâtre et compacte qui fuit devant vos yeux, et un instant après d'une nuit profonde vous vous trouvez en plein midi » (Voyage, p. 248). Ce texte fait très cinéma anglais lorsqu'il filme une pluie londonienne d'automne au milieu du jour...

n'a pas besoin d'excitation artificielle. Dans les moyennes classes, en effet, chaque famille vit sans bruit ». Mais, surtout, « la bourgeoisie est l'âme, la pensée, la force de l'empire » et « j'ai trouvé les moeurs de cette classe aussi simples qu'agréables ». Quant au peuple, qui terminait l'énumération ternaire donnée au début, il oublie d'y revenir !

Voici un autre trait social, qui est peut-être propre à l'Angleterre : « La politique toutefois n'est pas favorable à cette sociabilité qui a rendu les moeurs si agréables à Paris. Les débats, les causeries politiques chassent les dames des salons, et avec elles les grâces, la politesse et ce sel attique qui nourrit le feu de la conversation. En général la conversation est très sérieuse à Londres, et les hommes se tiennent plutôt ensemble qu'avec les dames ». Il y a les clubs pour sauvegarder l'intimité solidaire des mâles entre eux : tout au moins, ainsi le dit un cliché persistant.

II

Garneau et la Pologne.... un tel rapport ne pouvait se deviner, hormis une certaine correspondance de dates : « Mes loisirs étaient alors remplis par les affaires de la Pologne, dont la situation avait quelque analogie avec la nôtre. La Pologne luttait pour sa nationalité comme nous : mais les circonstances étaient aussi différentes dans les deux pays que l'organisation de la société l'est dans les deux hémisphères ». L'historique de la « liberté » en ce pays, les amitiés polonaises de Garneau à Londres, auxquelles il consacre sept pages pleines ne se laissent pas résumer. La question du plus vif intérêt serait bien plutôt le parallèle de destin que dresse Garneau entre la Pologne et le Canada, qu'il fait suivre d'aperçus d'équilibre global entre les grandes puissances :

Il y a des destinées fatales. Tout fait croire que le sort des Polonais est fixé pour jamais, comme celui des Canadiens français. Tout est contre ceux que la fortune veut perdre. Les peuples par une espèce d'aveuglement inexplicable travaillent souvent eux-mêmes contre leur propre intérêt.

Où l'on voit que Garneau se fait « tocquevillien... » sans peut-être trop s'en rendre compte :

Personne aujourd'hui ne doute des hautes destinées des États-Unis ; personne n'ignore que ces États suivent une marche progressive parallèle à celle de la Russie ; qu'ils suivent en même temps la même carrière que l'Angleterre, le commerce et la navigation, et que dans un avenir plus ou moins éloigné un choix inévitable doit avoir lieu entre ces deux puissances rivales pour la suprématie des mers.

Et retour final à l'avenir canadien dans le continent américain :

Cependant, un peuple placé à l'extrémité septentrionale de ce continent, formant le seul obstacle sérieux, par sa nationalité étrangère, à l'extension des États-Unis sur toute l'Amérique du Nord, est condamné par l'Angleterre elle-même à périr, et à se fondre dans la nationalité anglo-américaine, quoique sa disparition doive faire disparaître à son tour, le seul obstacle qui existe au débordement de la grande république sur tout le continent.

Enfin, le spectateur, ému quelques mois plus tôt par la pièce de Dumas (père) sur le personnage de Napoléon, conclut les lignes précédentes par ce grandiose parallèle historique (il n'y manque que les accents de l'Ouverture 1812 de Tchaïkovski...) :

Un pareil aveuglement poussait Napoléon vers l'abîme que la campagne de Russie devait ouvrir sur ses pas en 1812.

Le cinquième chapitre de *Voyage* s'achève par les portraits d'un homme politique de chacun des deux Canadas : Isidore Bédard du Bas-Canada, W.L. Mackenzie du Haut-Canada. Le premier était « le fils de ce patriote inébranlable des temps de Craig, dont j'ai retracé l'énergie et la prudence dans un autre ouvrage »⁶⁸. Mais le fils,

⁶⁸ Ce portrait du « patriote inébranlable » était Pierre Bédard. L'autre ouvrage auquel fait allusion Garneau est son *Histoire du Canada* (huitième édition, entièrement revue et augmentée par son petit-fils Hector Garneau, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1945, p. 308-309). Voir aussi sur « Pierre Bédard et ses deux fils » (Elzéar et Isidore) un important article d'Étienne Parent, publié en février 1859, à la « pressante sollicitation » de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, dans le *Journal de l'Instruction publique*. Cet article est reproduit dans l'ouvrage de Jean-Charles Falardeau, constitué de textes d'Étienne Parent. 1802-1874 - à l'occasion du centenaire de sa mort (Montréal, *La Presse*, 1975, p. 35-53 ; sur Isidore Bédard en particulier, voir les pages 42-43).

« doué de grands talents naturels », possédait aussi un « caractère nonchalant qu'il tenait un peu de son père ». Ce jeune député, voyant son collègue Viger partir pour l'Angleterre, « il lui prit fantaisie d'en faire autant ». On pouvait croire qu'il allait rejoindre Viger et l'assister dans sa mission. Il allait plutôt mener une existence de touriste en France et en Italie. Retournant en Angleterre, il prit contact avec Garneau ; les deux hommes devenant suffisamment intimes, « il vint loger chez moi » précise-t-il, qui décrit son compatriote comme un « esprit gai, qui sous sa surface mathématique ⁶⁹ et raisonneuse, cachait beaucoup d'imagination et des passions ardentes. Sa société ne m'en était que plus agréable ».

Toutefois, ce qu'Étienne Parent ne révélera pas à propos du troisième Bédard, c'est qu'il était habité d'une « passion funeste, celle du jeu ». Il croyait que la roulette pouvait « faire la fortune d'un habile calculateur ». Garneau tenta vainement de le dissuader de « ses illusions ». Pendant son séjour à Londres, et peut-être sous l'influence de Garneau, Bédard se tint loin des salles de jeu ; « mais l'ennui le rappela bientôt en France, où une maladie mortelle s'empara de lui et le conduisit au tombeau ». N'ayant pu le convaincre de retourner au Canada, Garneau conclut sur cette note sombre : « Je me séparerai de lui avec regret et le triste pressentiment d'une fin qui ne se réalisa que trop tôt ». Sous peu, Garneau apprendra la mort de Bédard le jeune, qui n'était âgé que de 27 ans.

Ces notes s'achèvent sur une dernière évocation de la forte personnalité de W.L. Mackenzie ⁷⁰, dont on sait, depuis le début du chapitre que cet agent du Haut-Canada se trouvait en accord fondamental avec Viger, son homologue du Bas-Canada, et qu'il lui prêtait même son « appui indirect ». Du reste, la mission de Mackenzie, qui « venait se plaindre à la Métropole des imperfections du gouvernement de cette province » du Haut-Canada, était fort similaire à la mission de Viger. D'une façon assez raide, Garneau exprimait ainsi la crise du « système administratif des colonies [qui] était comme le vaisseau qui fait eau de toute part [...] ». De partout l'Angleterre recevait des plaintes amères contre ses agents et contre l'organisation qu'elle persistait à maintenir dans ses possessions d'outremer ». C'était peut-être moins comme membre de la législature que comme « rédacteur d'un journal fort incommode pour le pouvoir » que Mackenzie tirait sa force politique. De fait, « il ramasse tout ce qui peut

⁶⁹ On comprendra l'expression « surface mathématique » quelques lignes plus bas.

⁷⁰ Voir la note 2 du présent chapitre sur les données biographiques générales relatives à Mackenzie.

faire mal ses adversaires sans rien oublier », tant dou d'une mmoire d'lphant rancunier.

Ce qui indiquerait, notait Garneau, que notre homme « est plus fait pour l'attaque que pour la dfense, et que le sang celtique bouillonne avec trop de force dans ses veines, pour lui permettre de remplir un rle plus mditatif et plus tranquille ». Mais, et c'est un trait de similitude qu'il possdait avec Louis-Joseph Papineau, malgr « son imprudente ardeur et l'exagration de ses ides », Garneau lui reconnat « toutefois les deux qualits de « consistance et d'indpendance ». Il aurait certes pu « comme tant d'autres, retirer de sa popularit et du systme responsable, ces avantages personnels qui ont tant contribu faire accueillir partout l'Union des deux Canadas ». Au total, pas plus Mackenzie que Viger n'aura russi « faire sortir en apparence la Mtropole de la route o elle se fourvoyait de plus en plus ». L'historien Garneau, qui tient alors la plume, aurait pu dire beaucoup plus sur la suite des annes 1830 ; mais ce n'tait pas le propos contextuel du jour, consistant simplement dcrire « les hommes et les choses qui occupaient une partie de mon attention et de mon temps Londres ».

III

Le sixime et dernier chapitre de *Voyage* n'est pas moins htroclite que les prcdents, soumis qu'il est comme les autres au seul ordre chronologique (pour cette tranche-ci, entre la mi-septembre 1832 et la fin juin 1833, retour Qubec). Mais il se prsente selon une quilibrtion particulire : le sjour en France de quelques semaines occupe les deux tiers de la totalit du rcit. L'intention du narrateur est manifeste de privilgier l'intrt qu'a pour lui le pays des aeux. Le dernier tiers de l'espace est consacr aux quelques Canadiens de Londres, aux prparatifs du voyage de retour, ce voyage et l'adieu aux lecteurs du *Journal de Qubec* dans ce qui avait d'abord t la dernire chronique de la srie journalistique. L'ouvrage s'achve sur une note qu'on ne peut qualifier autrement que d'un dcouragement profond propos de la situation politique canadienne au milieu de la dcennie 1850. Cette finale pose divers problmes d'interprtation, qu'on retrouvera en fin de ce chapitre.

Accapars par « les travaux de la mission [qui] nous tenaient l'ouvrage du matin au soir », Viger et Garneau avaient besoin de changer d'air et « la fatigue nous fit

songer prendre quelques jours pour nous dlasser ». Une connaissance, M. Mac Gregor, qui rvit, lui aussi, de Paris, sera du voyage. Le trio empruntera la route Portsmouth - Le Havre, ce qui nous vaut des arrts avec commentaires divers points du sud de l'Angleterre et du nord de la France. Ce priple tenait parfois du plerinage religieux (Rouen et Jeanne d'Arc) ou laique (Montmorency et Jean-Jacques Rousseau), ou l'un et l'autre (Chapelle de Louis XVI, Vincennes et le duc d'Enghien). Paris, la galerie du Louvre restait la dernire pice de rsistance du programme des visites. Et, tout autour de la capitale, s'offrait un rseau de curiosits urbaines, comme Saint-Maur, Charenton, Chantilly ou Saint-Denis, ainsi que quelques villes d'importance, et dotes de prestigieux monuments, comme Beauvais ou Amiens.

L'aspect contenu ou porte « politiques », qui demeure notre critre de slection, se drobe plus ou moins dans toutes ces pages, auxquelles nous venons de faire illusion, si elles ne manquent toutefois pas d'autres intrts pour autant. Des rencontres d'amis canadiens, ou franais comme Isidore Lebrun, constituent les rares faits politiques relever dans l'emploi du temps de Garneau. Rencontr son domicile parisien, lors d'un sjour prcdent, Lebrun lui servira un temps de cicrone tout en restant fidle son affection ancestrale envers la ligne des Garneau. « Je revis aussi M. Lebrun qui persistait toujours voir en moi un compatriote originaire de sa chre Normandie... ; mais je n'avais pas d'objection passer pour Normand puisqu'il est bon de l'tre quelquefois » - surtout devant un vrai Normand !

De retour Londres, Garneau voit arriver « plusieurs de nos compatriotes » dont la plupart taient des marchands passs en Europe pour leurs affaires ». Suivent sept noms d'hommes d'affaires plus celui de Samuel Neilson ⁷¹, rdacteur de la *Gazette de Qubec*. L'occasion sera propice une bouffe de sentiments patriotiques. « Il suffisait que M. Viger ft au Caf de Londres pour les engager venir y planter leurs ten-

⁷¹ Fils de John Neilson, longtemps dput, propritaire de *La Gazette de Qubec*, cet cossais d'origine eut longtemps l'appui de la population de langue franaise. C'est Samuel qui, ayant succd son pre la direction du journal, tablit une dition franaise de *La Gazette* (les deux journaux publiant par alternance trois fois par semaine). John Neilson comme l'ami tienne Parent, et tant d'autres politiques rompirent avec Papineau, bien avant l'irruption des troubles de 1837 1838. Il existe une volumineuse correspondance entre John Neilson et Denis-Benjamin Viger (avec Garneau comme rdacteur des lettres de celui-ci). ce sujet, voir d'Andr Beaulieu et Jean Hamelin, *Les journaux du Qubec de 1764 1964*, Qubec, Les Presses de l'Universit Laval, 1965, p. 211-213).

tes. Nous nous trouvâmes là, pendant quelque temps, huit à dix Canadiens à la fois, outre le représentant du Haut-Canada, M. MacKensie. En nous comptant nous croyions compter les progrès que faisait notre pays. Nous étions fiers d'être en aussi grand nombre dans un seul hôtel anglais, et nous partions de là pour faire des calculs sur l'avenir que la fortune réserve au Canada ». Et après cette envolée sans doute consciente, Garneau de se paraphraser lui-même à propos d'une pensée solennelle qui lui était venue après la visite du cimetière du Père-Lachaise (voir plus haut au chapitre III). « On a beau dire les grandes images agrandissent l'esprit de l'homme, et en agrandissant son esprit elles agrandissent sa destinée ».

D'un ami canadien à Paris, Garneau apprend maintenant par lettre les tristes circonstances des derniers jours d'Isidore Bédard, dont il nous avait déjà entretenu à la fin du chapitre précédent. Nous savions déjà que le fils de Pierre Bédard avait fini « par succomber à une maladie de poitrine sans avoir la consolation, de revoir sa patrie ». De nouveau visiblement remué, Garneau écrit ces lignes, mettant en perspective de destin national la pathétique fin d'un jeune homme très doué et porteur d'un patronyme politique prestigieux :

M. Bédard, dont la vie était tranchée si soudainement avait le plus bel avenir devant lui. Comme je l'ai dit, la réputation du père était pour le fils une recommandation toute spéciale auprès de ses compatriotes ⁷². Des talents, ajoutés à cela, pouvaient le mener loin s'il montrait le caractère et la consistance qui conviennent à un homme appelé à jouer un rôle dans la politique de son pays. Il joignait à ces avantages une élocution facile et une voix mâle et agréable qui le faisaient déjà rechercher dans les assemblées publiques.

Tout cela s'enfouit pour jamais dans la tombe sur une terre étrangère. Les délices et les tentations de l'Europe avaient ouvert sous les pas du jeune Canadien un abîme qu'il n'avait pu éviter, et dans lequel il s'était précipité avec toute l'ardeur d'un tempérament fougueux qui s'abandonne à ses passions.

Le voyage qui devait former le plus bel épisode de sa vie, était ainsi devenu la cause de sa perte.

⁷² Étienne Parent entrevoyait aussi pour Isidore un avenir également radieux : « À son départ du pays, il n'avait guère pu que faire concevoir les plus belles espérances. On allait se disant que les principales qualités du père allaient revivre dans le fils, et cela seul faisait le plus bel éloge qu'un jeune homme pût mériter » (dans le recueil de Jean-Charles Falardeau, mentionné à la note 5, p. 43).

Aprs deux annes qui lui ont permis de bien connatre les grandes capitales des deux mres patries, le jeune Garneau n'a probablement pas le mal du pays, mais quelque chose s'y assimilant, qu'on pourrait appeler le mal de la famille. Il avait appris la mort de son pre avec retard en rentrant Londres de son premier sjour Paris. Cette fois-ci, la nouvelle de la mort rcente d'Isidore Bdard lui tait parvenu « pendant, crivait-il, que je faisais mes prparatifs pour aller m'embarquer Liverpool, et me raffermir encore dans mon dessein en me rappelant plus vivement la situation prcaire de ma pauvre mre, qui ne devait pas survivre longtemps mon retour » ⁷³. En attendant d'avoir Liverpool un « vaisseau allant en droite ligne Qubec », il visite ces grandes villes de la rvolution industrielle : d'abord Birmingham (« Une population sale et dguenille jetait une teinte lugubre sur les rues, qui m'en aurait fait abhorrer le sjour ») et Manchester qui ne cre pas une meilleure impression (« Prs de 200,000 mes dont les trois quarts n'ont rien, que leur malpropret et leurs haillons... »). Et pourtant, ne s'agit-il pas de « deux des villes les plus opulentes du royaume ? » Heureusement que Liverpool et Chester lui laissent des souvenirs moins misrables, ou qui sont d'histoire, justement : « [...] en disant un dernier adieu ces dbris du pass qui jonchent partout le sol de la vieille Europe jusque dans ses extrmits les plus dtournes et les plus sauvages [...] »

La traverse (du 10 mai au 30 juin) ne fut pas que dsesprment longue, mais aussi prouvante dans la mme proportion. Toutefois, le pote qui, en lui somnolait, savait aussi garder les yeux grands ouverts pour ne pas rater « le spectacle [qui] tait grandiose. Les glaces qui hrissaient l'Ocan, semblaient tantt une cte fleur d'eau, tantt une haute montagne ; elles paraissaient ici comme des pointes de rocher, l comme des murailles crneaux. Quelquefois, une glace isole s'levait dans les airs comme une tour, etc. » Donc, une traverse, potique par instant, mais d'une dure de 50 jours ! Commentaire dfinitif comme celui d'un vieux loup de mer : « Mais rien ne s'oublie si vite que les dsagrments de la mer ».

Et finalement, en deux pages qui ferment cette chronique, d'abord destine au public du *Journal de Qubec*, ne l'oublions pas, le voyageur de nagure prend cong de

⁷³ Elle devait mourir deux ans plus tard, le 20 juillet 1835, l'ge de 56 ans. Son fils, l'historien, mourra au mme ge en 1866.

son lecteur en le remerciant « pour l'attention qu'il a prte ce qui n'est [...] qu'un rsum fort succinct, et partant aride, des principales choses que j'ai vues dans les deux ans que j'ai passs en Angleterre et en France ». ce point, nous rfrons aux prcisions que nous avons dj fournies en tte de notre deuxime chapitre, comme une introduction notre prsentation du rcit portant le titre complet de *Voyage en Angleterre et en France dans les annes 1831, 1832 et 1833*. Rdig vingt ans aprs les vnements pour les fins d'une feuilleton de journal (entre le 18 novembre 1854 et le 22 mai 1855), ce rcit avait aussi paru en format volume chez Augustin Ct de Qubec, l'automne 1855.

IV

Voyage a donc deux ges : celui du voyage lui-mme et des sjours en Angleterre et en France et celui de la rdaction, suivie de deux types de publication, aprs un dlai aussi considrable de plus de vingt ans. Comme cl d'intelligibilit de la lecture propose, les lecteurs taient pris de ne pas oublier en cours de lecture cet cart considrable dans le temps et, moins que jamais, en lisant les cinq derniers paragraphes de *Voyage*. Par ailleurs, cette finale qui avait t rdige et publie en forme d'article et de volume en 1854 et 1855, tait donc postrieure de plusieurs annes la conclusion du troisime et dernier tome de la premire dition de *l'Histoire du Canada* qui avait t lance en mars 1849 (bien que portant la date de 1848). Cette insistance, d'ordre chronologique est simplement dans l'intention de prparer l'attention de notre lecteur sur le fait que cette page et demie, que nous citons maintenant, pourrait tre considre par hypothse, comme une espce de *post-scriptum*, peut-tre au moins partiellement rvisionniste de la conclusion, moins pessimiste, qui termine *l'Histoire du Canada depuis sa dcouverte jusqu' nos jours* ⁷⁴.

⁷⁴ L'analyse de cet ouvrage, avec ses diverses variantes d'une dition l'autre, constituera videmment l'ossature essentielle de notre deuxime partie sur l'uvre de Franois-Xavier Garneau. La conclusion d'une oeuvre s'analyse logiquement aprs la prsentation de cette oeuvre. Mais ce que nous ne voulons qu'indiquer ds maintenant, c'est le contraste entre une *Histoire* tragique se terminant sur une conclusion relativement optimiste et un *Voyage* dont le rcit est dans l'ensemble

Au reste, c'est avec un plaisir ml de tristesse que je suis revenu sur des jours dj loin de moi, et qui apportaient tant de jouissances mon esprit avide de nouveauts, lorsque je touchais de mes mains les anciens monuments de la vieille Europe, ces monuments qui marquent sur son sol les progrs de cette haute civilisation laquelle l'Amrique doit tout ce qu'elle est, et qui a fait d'un vaste continent couvert de forts et d'animaux sauvages, dans trois sicles peine, l'une des plus belles et des plus riches contres de l'univers.

Le Canada cependant m'offrit bien vite une grande ombre dans ce brillant tableau du Nouveau Monde. Je venais de passer deux ans au milieu de deux nations puissantes et indpendantes, dont les habitants ont oubli depuis longtemps les dsignations si amres de vainqueurs et de vaincus. Mme en Irlande, depuis que le parlement vnal de cette contre a cess d'exister dans le dernier sicle, ces dsignations sont tombes en dsutude. En Canada, au contraire, je trouvais deux peuples distincts encore debout, face face, en guerre ouverte et en proie des passions qui paraissaient bien nobles chez certaines gens, mais que l'avenir devait dpouiller de ce prestige si funeste la foule ignorante qui s'abandonnait follement leurs dclamations intresses et mensongres.

Oui, lorsque je pensais ces grandes nationalits indpendantes, franaise et anglaise, dont j'avais admir l'clat Londres et Paris, la situation du Canada franais m'attristait profondment.

Ah ! si j'avais t la cause par mes discours, comme tant d'agitateurs, de l'union du Canada anglais au Canada franais, union proclame pour faire disparatre la race vaincue sous les flots d'une majorit crasante, je serais rest indomptable comme celui qui prononait ces fires paroles, le satan de Milton : « Si tu es celui qu'une mutuelle ligue, qu'une seule pense, qu'un mme conseil, qu'une semblable esprance, qu'un pril gal dans une entreprise glorieuse, unirent jadis avec moi et qu'un malheur gal unit prsent dans une gale ruine, tu vois de quelle hauteur, dans quel abme, nous sommes tombs... Toutefois, je ne me repens point, je ne change point ; rien (quoique chang dans mon clat extrieur) ne changera cet esprit fixe, ce haut ddain...

« Qu'importe la perte du champ de bataille : tout n'est pas perdu. Une volont insurmontable, l'tude de la vengeance, une haine immortelle, un courage qui ne cdera, ni ne se soumettra jamais, qu'est-ce autre chose que n'tre pas subjugu ? Cette gloire, jamais sa colre ou sa puissance ne me l'extorquera. Je ne me courberai point. Je ne demanderai point grce d'un genou sup-

optimiste mais qui s'achve par une conclusion tragique. Voyons donc d'abord ce caractre de tragique, emprunt au gnie de Milton dans *Le Paradis perdu*.

pliant ; je ne dfierai point son pouvoir qui par la terreur de ce bras a si rcemment dout de son empire. Cela serait bas en effet ! cela serait une honte et une ignominie au-dessous mme de notre chute ! »

Ds les « pages prliminaires » au Voyage, Garneau avait averti son lecteur de ne pas compter sur « mes impressions sur une socit o vainqueurs et vaincus sont confondus depuis des sicles [...] [ni sur] mes ides sur le sort que l'avenir destine notre race [...] », car ce travail « formerait une trop longue digression dans une relation de voyageur [...] », quitte la reprendre en une autre occasion. Toutefois, ici et l au cours du rcit, le voyageur laissait voir, selon une manire allusive, qu'il n'tait pas coup de l'actualit canadienne ; et, mme d'autres moments, il clatait littralement, d'abord dans un court texte d'un style lapidaire, lanc comme tout hasard sans la moindre justification contextuelle, puis, de nouveau, propos de W.L. Mackenzie, le leader rebelle du Haut-Canada ⁷⁵. Enfin, la grande finale de Garneau, surtout gonfle par le souffle pique d'un grand pote anglais, se trouvait aussi apporter la preuve supplmentaire que la situation volutive « en Canada » proccupait toujours, et au plus haut point, celui qui n'avait t nagure qu'un jeune pote en voyage de formation en Europe...

Il reste qu' cet exact moment de sa vie, toujours prouv par une maladie rcurrente, notre historien national n'avait pas l'me la confiance sreine : lui, qui voquait « des jours dj loin de moi... avec un plaisir ml de tristesse » et qui considrait « deux peuples distincts encore debout, face face, en guerre ouverte et en proie des passions qui paraissaient bien nobles chez certaines gens, etc. » Employant encore le style de Durham, c'est alors qu'il aurait endoss la livre du satan de Milton si, selon son expression forte, il y avait t pour quelque chose dans cette « union proclame pour faire disparatre la race vaincue sous les flots d'une majorit crasante... » Il y a, tout de mme, dans un tel procd, quelque chose d'un peu trop *littraire*, qui n'enlve pas l'adhsion admirative.

⁷⁵ Que nous avons cit intgralement au chapitre III et commenant par la rhtorique de l'interrogation : « Et que voit-on en Canada sous le voile mensonger l'Union ? etc. » Le texte propos de Mackenzie est un peu plus loin, qui « aurait pu comme tant d'autres retirer de sa popularit et du systme responsable, ces avantages personnels qui ont tant contribu faire accueillir partout l'Union des deux Canadas, etc. »

Après quelque hésitation nous avons considéré Voyage davantage comme l'épisode marquant de la vie intellectuelle de François-Xavier Garneau que comme un morceau de son oeuvre (ainsi que le sont ses poèmes, quelques articles et surtout la monumentale Histoire qui fit sa gloire). Il s'agit même du document le plus fondamental que Garneau nous ait laissé de lui et sur lui-même, à part évidemment sa correspondance, fort incomplètement connue et c'est bien dommage ! Ce document nous renseigne le plus copieusement, risquerions-nous de dire, sur son passage à l'âge adulte : au départ de Québec en juin 1831, il vient d'avoir 22 ans, et deux de plus au retour en juin 1833. Un tel voyage pour pouvoir en rêver efficacement, il fallait l'avoir bien préparé et, en particulier, disposer de certaines ressources pour pouvoir partir ! On peut aussi le considérer comme la phase terminale de sa formation intellectuelle ; on n'oserait dire « scolaire » puisqu'on sait qu'il n'eut pas le privilège d'être admis inconditionnellement à l'école supérieure de son temps, le Séminaire de Québec.

Nous avons cédé à l'usage courant de parler d'« autodidacte » à son propos. Ce n'est qu'à moitié vrai pour l'époque du moins. L'enfant a tout de même profité de chances notables : au degré primaire d'abord (à l'école des Glacis, la méthode Lancaster) ; puis les espèces de tutorats officieux et non moins bénéfiques du greffier Joseph-François Perrault et de Maître Archibald Campbell, notaire, l'un et l'autre étant, à leur époque, des hommes de grande culture et de prestige. Puis, il y avait eu ce long périple nord-américain que Garneau fit en 1828 comme accompagnateur d'une connaissance d'Archibald Campbell : au Nouveau-Brunswick, en Nouvelle-Angleterre, à New York (séjour de trois semaines) jusqu'à Buffalo, Niagara et retour par Toronto et Kingston. N'étant alors âgé que de 19 ans, sans doute que déjà le jeune homme rêvait de communier à la vie culturelle des pays de haute civilisation, ces « vieux pays » de France et d'Angleterre, les deux mères patries des deux « races » du Canada. Est-il de cas comparable au sien dans sa génération : celui d'une telle « chance », voulue il est vrai, poursuivie et menée à terme ?

Nous avons vu que les deux aspects de Voyage, comme expérience vécue par le jeune homme puis comme publication d'un récit ultérieur, posaient problème. Ayant donné préséance au premier aspect, nous en aurons traité à cette phase particulière de sa vie, mais gardant l'intention d'en réserver des aperçus critiques à notre troisième

partie, portant justement sur la critique, tandis que *Voyage* aurait été moins à sa place dans la deuxième partie traitant de l'œuvre, surtout en comparaison du monument de *l'Histoire du Canada* ! Mais on pourrait encore dire que dans *Voyage*, la vie et l'œuvre de Garneau s'accompagnaient en chevauchant, quoique selon une inégale mesure ⁷⁶.

Il sera donc encore question du document de *Voyage*, mais ce sera pour la signification qu'il prenait du fait de l'identité de son rédacteur, homme mûr et de grande notoriété. L'historien consacré aurait senti alors le besoin, ou pressenti l'avantage, de se faire mieux connaître de son public qui, à l'échelle de l'époque, était déjà relativement nombreux. En effet, avons-nous dit, le dernier extrait de *Voyage* que nous venons de citer va plus loin, et est d'une autre tonalité d'état d'âme que les pages finales de *l'Histoire du Canada*, parue quelques années auparavant. Enfin, à l'autre extrémité du destin personnel de François-Xavier Garneau, ce n'est pas manquer de prudence que d'avancer qu'un tel séjour aux sources européennes ne pouvait que confirmer la détermination du jeune homme d'écrire un jour l'histoire de son pays - quelque importance relative qu'on attache à la véracité du légendaire « incident chez Campbell ... »

Enfin dans la sélection de cette « lecture accompagnée », nous avons priorisé nettement les passages « politiques », aux sens de contenu, de signification ou de portée, pour une raison plus décisive que celle de notre discipline professionnelle ; et c'est pour la raison, en soi suffisante, que *l'Histoire* de Garneau est une oeuvre à nette dominante politique dans tous les sens, ainsi que nous le verrons dans la deuxième partie. Tout en nous efforçant de donner une idée générale et la plus exacte possible de l'ensemble de cette relation de voyage, ce sont les passages relatifs au publiciste ou au politologue - comme on dit plus couramment aujourd'hui - chez Garneau qui valaient d'être naturellement épinglés afin que le lecteur les trouve devant ses yeux comme référence immédiate et la mieux fournie. D'autant, avons-nous eu l'occasion de dire,

⁷⁶ Lionel Groulx s'est servi d'une jolie expression pour évoquer cette espèce d'im-mixtion : « La Relation de voyage nous apprend à connaître le Garneau de 1854 beaucoup plus que celui de 1830 [...]. L'un recouvre l'autre comme dans un palimpseste. Sous la seconde couche le jeune Garneau apparaît néanmoins curieux de tout, en quête d'enrichissements de toute sorte, et déjà l'un des esprits les plus cultivés de son temps » (*François-Xavier Garneau - Aspects littéraires de son oeuvre*. Ouvrage préparé à l'occasion du centenaire de la mort de Garneau sous la direction de Paul Wyczynski, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1966, dans *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 20, n° 1, juin 1966, p. 136).

qu'il ne reste qu'un fort petit nombre d'exemplaires ⁷⁷ du *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833* du fait de l'autodafé décrétée par son auteur dans des circonstances plutôt bizarres, mais qui restent les plus plausibles...

⁷⁷ Au nombre desquels on peut évidemment compter l'édition critique de Paul Wyczynski, parue en 1968, et sans laquelle, probablement, nous n'aurions pu procéder à l'élaboration des trois derniers chapitres avec le sentiment d'une certaine assurance dans la démarche employée.

Première partie : La vie

Chapitre V

Le syndrome du « retour d'Europe »..., ou comment s'y retrouver ?

[Retour à la table des matières](#)

À la rubrique du carnet mondain, La Minerve du 18 juillet 1833 salue le retour de François-Xavier Garneau - indice de quelque notoriété - et offre ses vœux de succès à ce « jeune homme plein de promesses »⁷⁸. À nous qui savons la suite de l'histoire (sur l'arrière-plan, estompé de mythe, de « l'incident chez Campbell »...), nous pourrions être enclin à l'imaginer comme subissant très tôt l'attraction invincible d'une vocation d'historien. Ce qui allait effectivement avoir lieu se produisit, mais plus tard après des difficultés d'orientation de carrière, de gagne-pain et de famille à établir, de statut professionnel à conquérir afin de pouvoir mener une vie d'intellectuel actif et reconnu. Dans son cas, rien de tout cela ne fut simple, ni rapide si la dynamique de l'ensemble de sa vie semble avoir été l'effet d'une volonté hautement autodéterminée.

Après l'expérience européenne que Garneau avait vécue si intensément les deux dernières années, la rentrée peu conventionnelle au bercail en 1833 comportait de quoi éveiller ce qu'on appellera plus tard le syndrome du « retour d'Europe ». Ses composantes en sont bien connues : un désir profond et parfois confus d'y rester en

⁷⁸ Cité par l'abbé Armand Yon, « François-Xavier Garneau : l'homme » dans *Centenaire de l'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau* (Montréal, Société historique de Montréal, 1945, p. 100).

l'incapacit totale de le satisfaire et, au fond, l'acceptation, finalement plus rassurante, non pas de rentrer prosaquement au pays, mais de devoir de toute faon le rintgrer ! Que Garneau ait fait quelques travaux d'histoire en Angleterre (telle, la demande de Viger, cette transcription du journal du sige de Qubec, rdig par un officier franais) ne permet pas de conclure quelque virus historisant et s'avrant finalement invincible. Il lui faudra bien quatre annes d'incubation aprs son retour, ce qui mne 1837 pour qu'on puisse « dceler » sa vocation d'historien ⁷⁹ ; certains chercheurs fixent mme le moment dcisif vers 1840 et 1841 ; il reste que cette priode, intermdiaire, de sa vie reste trs peu connue. On peut supposer qu'elle a t particulirement intensive.

I

Le littraire en lui s'exprimait plus volontiers par la voix potique, mme sur des sujets politiques, comme par exemple pour clbrer des amitis polonaises vcues Londres tout rcemment ⁸⁰. propos du retour d'Europe, l'historien Yon notait que « les sept ou huit annes qui suivirent accusrent chez lui un certain manque d'orientation, comme jadis chez son pre. Il rvit de faire quelque chose de grand ; mais il ne savait pas encore quoi... » ⁸¹. Du journalisme peut-tre ? Il s'y essaya. Ds dcem-

⁷⁹ « C'est partir de 1837 qu'on peut dceler la vocation de l'historien Garneau. Dans *Le Canadien* du 15 fvrier, il publie un extrait historique sur les combats et batailles « livrs en Canada ou ailleurs auxquels les Canadiens ont pris part ». C'est son premier crit du genre, et il procde de la mme inspiration que ses pomes » (article, Garneau, Franois-Xavier, par Pierre Savard et Paul Wyczynski, *Dictionnaire biographique du Canada*, p. 330).

⁸⁰ Franois-Xavier Garneau, *Voyage en Angleterre et en France dans les annes 1831, 1832 et 1833*, texte tabli, annot et prsent par Paul Wyczynski, Ottawa, ditions de l'Universit d'Ottawa, 1968. Les deux pomes en question sont *La libert prophtisant sur l'avenir de la Pologne*, « pome de circonstance, plein d'allusions l'histoire de la Pologne, et plus prcisment aux vnements des annes 1830-1831 » ; et « Souvenirs d'un Polonais que le pote considre comme un hommage amical au docteur Krystyn Lach-Szyrma » (p. 18-19, 19). Il s'agissait d'un ancien professeur de philosophie l'Universit de Varsovie, qui tait, lors du sjour Londres de Garneau, une personnalit marquante de la Socit littraire des Amis de la Pologne.

⁸¹ Yon, op. cit., p. 100.

bre 1833, Garneau fonde un hebdomadaire, *L'Abeille canadienne* afin « de favoriser la diffusion des connaissances et le goût de la lecture ». Après deux mois de faiblarde « diffusion », le périodique doit fermer ses portes. Plusieurs années plus tard, en mars 1842, Garneau, en association avec David Roy, avocat qui deviendra juge, lance un autre périodique, d'un plus haut niveau sous la triple étiquette de « scientifique, industriel et littéraire ». Ce journal, qui arbore le double titre à la fois austère et familier de *l'Institut* ou *Journal des Étudiants*, ne survécut pas à sa douzième livraison ⁸².

Le numéro du lancement contenait le poème « Les Exilés », qui était évidemment un acte politique en faveur des déportés et exilés des insurrections de 1837-1838. Une dizaine de jours plus tôt, Garneau avait aussi soumis une diatribe au *Canadien* dont le titre révèle bien l'objet revendicateur : « L'Abolition de la langue française par l'acte de réunion des deux Canadas ». Ces incursions journalistiques montraient que notre homme se *politise* graduellement tout en ne boudant pas la fréquentation d'associations culturelles comme la Société littéraire et historique de Québec dont il est élu membre au début mars 1841.

Précisons encore qu'il n'avait pas mené d'action politique personnelle pendant les années troubles de 1837-1838 qui furent probablement celles de sa détermination secrète mais ferme de devenir un jour historien ! Il ne se tenait pas non plus hors des turbulences politiques qui ont rempli toute la décennie ; et son amitié à l'endroit d'Étienne Parent leur fournissait parfois l'occasion d'interventions publiques communes. Dès mars 1834, Garneau avait été nommé membre du Comité constitutionnel de Québec, ce qui lui attira de sévères critiques de la *Gazette de Québec*. Quelques années plus tard, en janvier 1840, Garneau se retrouve avec Parent à la tête d'un groupe de 40 notables, patronnant une pétition contre l'union des Canadas. Les organisateurs allaient recueillir une quarantaine de mille signatures ! En d'autres occasions, il participait à des assemblées de protestation contre l'Union dans un lieu qu'il avait connu et fréquenté, dès son enfance à Québec, l'école de la rue des *Glacis*...

⁸² « Son expérience dans le journalisme était insuffisante et, surtout, les fonds dont il disposait étaient limités. Disons plutôt que ces événements s'inscrivent dans la période de tâtonnements où Garneau chercha avec obstination et patience sa véritable vocation d'historien » (François Gallays, « F.-X. Garneau et le journalisme » dans *François-Xavier Garneau : Aspects littéraires de son oeuvre* (ouvrage préparé sous la direction de Paul Wyczynski à l'occasion du centenaire de la mort de F.-X. Garneau), Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1966, p. 63).

Pendant ces annes o Garneau se cherche un exaltant projet de vie, il prend le temps de se marier et de commencer lever une famille. En mme temps, et pour toutes les diverses charges affrentes, il doit bien faire comme tout le monde : gagner sa crote et assurer la subsistance de la famille. Ce « retour d'Europe », qui doit sa petite notorit ses pomes, ne rpugne pas l'activit d'un homme de profession : s'il exerce celle de notaire, les tches de tabellion n'ont rien pour le faire exulter, sans compter que, dans les conditions de concurrence et d'encombrement de la carrire, elle ne fait pas facilement vivre son homme.

L'anne de son retour d'Angleterre, la nouvelle attristante de la mort de son pre ne lui tait parvenue que sur le tard. Des lettres de Qubec, lui apprenaient aussi l'tat de sant mdiocre de sa mre ; il y avait vu une raison de confirmer sa dcision de rentrer sans retard. Nous savons que sa mre devait vivre deux autres annes aprs le retour du fils Franois-Xavier. Un mois aprs ce nouveau deuil (le 20 juillet 1835), il convole en justes noces le 25 aot 1835, avec Marie-Esther Bilodeau en l'glise Saint-Roch de Qubec. Deux jours auparavant, les futurs poux avaient sign leur contrat de mariage devant le notaire Louis-Thodore Besserer, l'tude duquel le jeune notaire Garneau tait maintenant associ. Les tmoins de l'acte notarial proviennent de parents des familles du couple, sauf un, qui est le directeur du Canadien, tienne Parent, se joignant la parent au titre d'ami personnel du mari.

De la famille Garneau, natront une dizaine d'enfants, la plupart dcdant en bas ge ; seulement trois enfants survivront dont le fils an, Alfred qui, comme son pre, « taquinera la muse » mais d'une faon qu'on pourrait dire parcimonieuse ; il se fera un nom comme pote, mais surtout aprs sa mort (1836-1904) lorsque son seul recueil *Posies* sera finalement publi en 1906. Aprs la disparition de l'historien, ce fils lettr sera le responsable de la premire dition posthume de *l'Histoire du Canada*. Alfred Garneau allait finir sa carrire comme chef des traducteurs franais au Snat. C'est dans sa demeure de la capitale fdrale, que la mre Marie-Esther et pouse de « l'historien national » mourra, le 26 fvrier 1893, l'ge de 80 ans.

Dans un essai qui ne prtend pas tre une biographie, l'auteur peut se satisfaire de ce type de donnes trs gnrales sur l'historien Garneau et ses proches. Mais aussi, serait-il propos, en passant, de faire part au lecteur, de deux observations ? D'abord, celle-ci : on ne s'tonnera pas que le couple Garneau ait eu une nombreuse progniture dont les deux tiers disparurent en bas ge. Les faits dmographiques en ce sicle montraient en action l'interfrence de ces deux facteurs dmographiques, dits aujourd-

d'hui de « tendance lourde » : forte natalit, mais aussi forte mortalit infantile. La famille Garneau n'tait pas non plus riche : ainsi qu'on le verra, le pre aura des difficults trouver des occupations assurant une certaine stabilit pour ne pas dire le dbut d'une honnte aisance.

L'autre observation, qui n'est peut-tre pas sans quelque rapport avec la premire, est l'espce d'instabilit domiciliaire de la famille. En une trentaine d'annes (1835-1866), Garneau et les siens occuprent neuf domiciles distincts dans la mme ville de Qubec : soit une plutt faible moyenne d'occupation pour chacun de moins de trois annes et demie. Grce au travail d'un chercheur mthodique ⁸³, qui nous a dj permis de mettre allgrement les pas dans ceux du « voyageur » d'Angleterre et de France, nous trouvons digne d'intrt de dsigner les diverses demeures habittes successivement par la famille de l'historien national dans le Vieux Qubec.

Nous apprenons d'abord que, quelques mois avant son mariage, le 1er mai 1835, le jeune homme de 26 ans avait lou un appartement au troisime tage d'une maison de pierre du faubourg Saint-Roch. C'est l'glise paroissiale du mme faubourg, que les poux Garneau et Bilodeau se marirent peu de temps aprs, le 25 aot 1835. L'anne d'aprs, en mai 1836, le jeune couple dcide d'aller prendre l'air de la campagne et du fleuve du ct de la Canardire ⁸⁴. Pendant huit ans, les Garneau y habitent

⁸³ Nous faisons videmment allusion l'dition critique de *Voyage* par Paul Wyczynski qui, en outre d'tre indispensable pour le sjour europen de Garneau, contient aussi, en guise d'introduction gnrale, une « gnalogie et chronologie » de F.-X. Garneau (p. 11-30). Bien que l'auteur prvienn, ds la premire page, son lecteur que cette pice « ne comprend que l'essentiel de la biographie » et qu'il se propose de « la publier un jour sous la forme d'un volume spar » (p. 11), nous disons que, dans son tat actuel, cette chronologie est d'une utilit galement irremplaable pour l'ensemble de la vie de Garneau. En particulier, ce que nous avons nomm *l'itinrance* domiciliaire de la famille a pu tre retrace dans ce qui n'est « que l'essentiel de la biographie ». Autre exemple, gnalogique cette fois, sont fournis dans cet ouvrage les noms et dates de la naissance et du dcs de chaque membre de la famille Garneau.

⁸⁴ Ce joli nom est celui d'une cte fluviale l'est de Qubec et qui tait particulirement giboyeuse (de canards !) au sicle dernier. Avec le temps, elle est devenue un boulevard assez conventionnel pour accder l'historique cte de Beaupr, et qu'a doubl rcemment une autoroute ayant encore davantage les pieds dans l'eau... Voici d'abord sur quel mode romantique Gustave Lanctt raconte les premiers pisodes heureux du jeune couple : « Dans une maison sous la verdure, s'accoude la fentre une jeune fille brune, aux yeux clairs, dont le rire perl sonne si joliment qu'il lui fait oublier la musique de ses strophes ». Puis, « les jeunes

dans une « petite maison blanche », autour de laquelle ils semblent particulièrement se plaire dans de petits travaux agricoles. En 1844, Garneau obtient enfin son emploi de greffier de la ville de Québec (sur lequel nous reviendrons), ce qui justifie, pour rapprocher du lieu de travail, la location d'un petit appartement, au numéro 5 de la rue Sainte-Angèle, dans un immeuble, propriété de l'artiste Joseph Légaré.

Quant à se rapprocher du centre-ville, pourquoi ne pas s'installer au coeur de l'action politique dans la Maison du Parlement, rue Port-Dauphin ? Ce déplacement a lieu en 1845, année faste pour l'historien puisqu'à partir du mois d'août, le premier tome de *l'Histoire du Canada* est exposé dans la vitrine de chez Aubin, cette « révélation » dont parlera, le premier, l'abbé H.-R. Casgrain. Après trois années, la famille déménage de nouveau pour s'installer au 18, rue Sainte-Famille, à deux pas du vieux Séminaire que Garneau n'aura pas eu l'avantage de fréquenter lorsqu'il était adolescent. Il s'agit déjà d'un cinquième port d'attache, mais pas pour longtemps : deux mois plus tard, le couple emménage un peu plus bas, dans la rue, en perpendiculaire, Saint-Georges (qui est aujourd'hui la rue Hébert) ; mais, cette fois-ci, c'est pour une durée de quatre années. À l'été 1854, voici que la famille itinérante a peut-être trouvé la demeure idéale dans une belle grande maison, sise au 21 de l'avenue Sainte-Geneviève du côté de la Citadelle. On loue d'abord, puis deux ans plus tard on achète. (C'est peu de temps après que les nouveaux locataires se soient installés, que le *Journal de Québec* commence à publier en feuilleton le *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833.*)

Ce nouveau bonheur domiciliaire dure presque dix ans, jusqu'en 1864. Mais voici que la maladie de Garneau s'est aggravée ; il a même dû quitter son emploi de greffier de la ville de Québec (dont il devenait le premier pensionné). La pension modeste de 200 louis par an et les épreuves de la maladie l'obligent maintenant à quitter la grande demeure de l'avenue Sainte-Geneviève pour devoir se contenter de moins en allant habiter dans la maison d'un nommé Abraham Hamel au 4, rue Saint-Flavien ⁸⁵. Il n'y

époux vont loger leur bonheur là où naquit leur amour à la Canardière, dans la campagne fleurie, au bord du grand fleuve qui flambe au soleil pourpre des crépuscules » (*F-X. Garneau*, Toronto, The Ryerson Press, 1926, p. 23-24).

⁸⁵ Cette maison porte actuellement le numéro 14 et est spécialement bien conservée. Depuis quelques générations, elle a été habitée par des résidents respectueux de la mémoire de l'historien national, à commencer par l'écrivain polygraphe, Napoléon Legendre (1841-1907). Son actuel propriétaire, M. Claude Doiron, l'a convertie en maison-musée, ouverte sur rendez-vous à de petits groupes de visiteurs.

vivra pas ses tout derniers jours qui vont plutôt s'écouler chez le fils de son oncle, un nommé Charles Fournier au 2 de la rue Sainte-Famille, au coin de celle Des Remparts. (Nous dirons à la fin du chapitre les circonstances dramatiques de sa mort dont peu d'historiens ont traité.) Peu après sa mort, sa veuve, Marie-Esther Bilodeau s'est installée à quelques portes de la même rue Sainte-Famille (au numéro 9) dans une maison appartenant à Benoît Lévesque.

II

Cette *itinérance* québécoise de la famille Garneau valait d'être rappelée pour d'autres motifs que l'inconditionnelle ferveur des amoureux du Vieux Québec - qu'ils soient de cette ville ou d'ailleurs... Pour justifier l'insertion au développement de ces renseignements domiciliaires, on pourrait se satisfaire d'évoquer l'intérêt que présentent toujours un retour au concret ou, mieux encore, le rapport au matériel quotidien dans la vie d'un homme célèbre. Sans tomber dans la vénération fétichiste ou commémorative, il peut ne pas sembler banal au flâneur du vieux quartier d'imaginer, derrière telle façade de 1830 ou 1850, même nombre de fois ravalée depuis, un François-Xavier Garneau, consacrant ses soirées et même des veilles entières à l'édification de sa grande oeuvre...

Mais il y a une raison davantage décisive d'incorporer ces données au présent contexte : elles introduisent bien au sujet des circonstances très prosaïques de l'activité intellectuelle de celui qui fut probablement le cerveau le plus doué de notre XIXe siècle. Bref, comme tout un chacun, l'homme d'un destin personnel hors du commun devait, avant tout, assurer son *primo vivere*, à commencer par son feu et lieu. Le moment est venu de se demander comment, en butte à de sévères contraintes ne dépendant guère de lui, il s'y prit.

Unique, le poste de greffier de la ville de Québec offrait des avantages de statut et de stabilité professionnelle évidents à ce jeune notaire sans la vocation. L'histoire commençait par un échec en 1833, qui ne sera réparé que onze ans plus tard en juillet 1844. Pour la démarche initiale, le répondant était Maître Archibald Campbell, que l'on connaît bien ; pour le succès, il s'agissait de son autre ami, Edouard Glackmeyer, qui mériterait d'être connu.

La ville de Qubec avait obtenu, en 1831, sa charte municipale. En avril 1833, les journaux publient une annonce demandant des candidatures pour l'obtention du poste de greffier de la ville. Ce mme jour du 10 mai 1833, alors que Garneau s'embarquait Liverpool, son vieil ami, l'influent Archibald Campbell, crit une lettre recommandant, d'une faon trs chaleureuse, son ancien clerc ce poste. Garneau n'est alors g que de 24 ans, n'a gure d'exprience comme notaire et pas du tout comme « greffier », ni dans quelque secteur de l'administration municipale : en outre, il n'est pas sur place, quoiqu'il soit en route quelque part sur l'Atlantique... De telles circonstances ne sont gures favorables et, quoique nous n'en sachions rien, *elles auraient pu tre avances et discutes* au Conseil de ville, qui nomma finalement un autre candidat du nom de Jean Langevin. son arrive Qubec, la place convoite tant prise, il ne reste plus Matre Franois-Xavier Garneau, notaire, qu' tenter d'exercer sa profession de... notaire.

 l't, un chance lui est offerte de pouvoir tre associ l'tude de Me Louis-Thodore Besserer. Mais il la consolidera cette occasion selon un tempo plutt lent, n'ayant sign, en 1833, que trois documents juridiques. Un travail quelque peu fourni de notaire ne commencera qu' partir de fvrier 1834. A la fin de 1833, se glisse le court pisode, racont plus haut, de l'*Abeille canadienne*, cet organe de presse culturelle qui n'aura pas fait long feu... Ainsi, redevient-il plus compltement « libre » de rintgrer l'tude de Besserer en fvrier 1834. Cette rassociation, pourrait-on dire, allait durer un peu plus de deux ans, jusqu'en mai 1836, alors que Garneau dcide de quitter cette tude pour ouvrir la sienne propre dans un bureau de l'Imprimerie Canadienne, situe dans la Cte de la Montagne. Le client se faisant rare, les chances d'une indpendance financire s'estompent aussi dans la mme proportion. D'ailleurs, ce sont les lectures historiques qui l'intressent bien plus que les dossiers notariaux ; et l'actualit politique, de plus en plus intense, le sollicitant, il deviendra, ainsi qu'il fut signal plus haut, membre du Comit constitutionnel de la ville de Qubec... Il n'exerce plus gure sa profession qu' temps partiel ; et partir de 1837, on le retrouve aussi caissier la Banque de l'Amrique britannique du Nord dans la rue Saint-Pierre de la ville basse.

On suppose aisment avec quelle intensit il a d vivre les automnes sanglants de 1837 et 1838. Ou, encore, avec quel dchirement, tiraill qu'il tait entre les « senti-

ments de Papineau » ⁸⁶ et les raisons de l'ami Étienne Parent qui, dans *Le Canadien*, dénonçait la « folie » du recours à l'insurrection. La métropole impériale ayant décidé subséquemment de la mission de Lord Durham, lorsqu'en 1838, le navire de celui-ci mouillera devant Québec, le poète de circonstance lui avait fait l'hommage plutôt pompeux d'une ode de bienvenue qui était dans les coutumes de l'époque. Cette pièce ne présentait pas plus de sagacité politique que de qualité poétique, ainsi qu'on en peut juger par les vers qui l'ouvrent et la terminent.

Le début : Salut à toi, Durham, au caractère fort
 Et sois le bienvenu parmi les fils du Nord,
 Toi qui marches toujours droit, grand dans la carrière ;
 Qui n'a jamais fléchi, ni regardé derrière !

La fin : L'Union est pour vous un théâtre trop grand.
 Notre langue, nos lois, pour nous c'est l'Angleterre ;
 Nous perdons langue et lois en perdant cette mère.
 Elle a souvent juré de nous les conserver ;
 L'honneur et l'intérêt la feront s'adhérer
 À ce serment sacré, resté loi de l'empire,
 Et que rien ici-bas ne peut rompre ou détruire ⁸⁷.

Le calme ayant commencé à se rétablir, le notaire va garder son déguisement de caissier encore un certain temps, et ce sera pour une autre raison sociale, mais dans la même rue : il travaille maintenant, en 1839, à la Banque de Québec ayant quitté la Banque de l'Amérique britannique du Nord. Au cours de toutes ces années, des enfants vont continuer à naître aux parents Garneau dont on sait que la plupart ne survivront pas tandis que se poursuivra jusqu'à la fin la ronde des déménagements et des emménagements...

⁸⁶ C'est l'expression de Wyczynski dans *Voyage*, p. 21.

⁸⁷ « À Lord Durham », *Le Canadien*, 8 juin 1838.

III

Au tournant des années 1840 avec l'adoption de l'Acte d'Union, Garneau combat le principe de l'assimilation comme l'atteste l'important article au Canadien du 22 février 1841, qui fut signalé plus haut. L'année d'après (mars 1842), c'est la seconde parenthèse de la courte aventure journalistique de *l'Institut*. Il n'y aura pas une troisième parenthèse du genre, de même qu'en mai 1842, il va jeter définitivement le froc (de notaire) aux orties !

De quoi vivra-t-il ? À ce point, la providence s'appelle d'abord Étienne Parent, son ami et probable confident politique depuis longtemps. Celui-ci, pour faire vivre son journalisme politique et aider au financement de son journal, qu'il quitte cette année-là, avait eu une longue habitude de ces occupations partielles dans la bibliothéconomie et la fonction publique. À ce moment précis de septembre 1841, Parent est député de la circonscription du Saguenay depuis le 6 avril précédent. Il est en bonne position pour donner un bon coup de pouce à Garneau. Aussi, use-t-il de son influence pour le faire nommer traducteur français adjoint à l'Assemblée législative (poste qu'il avait lui-même occupé dans sa jeunesse, à la fin des années 1820). On peut supposer que cette source de revenu devait être bienvenue dans le ménage Garneau.

Début du printemps 1843, un bonheur et un malheur s'entremêlent. Garneau publie un premier opuscule sur l'histoire du Canada : *Une page d'histoire au Canada*, portant sur les voyages de Jacques Cartier - faisant ainsi la preuve indirecte que son grand projet d'une histoire du Canada est en marche et qu'il commence à l'exécuter en partant du début. Le malheur fut cette première attaque d'épilepsie, dite plus haut, et qui sera suivie de quelques récidives jusqu'à la dernière, fatale.

Enfin, en plein été 1844, âgé de 35 ans et ayant recouvré provisoirement une meilleure santé, François-Xavier Garneau est nommé greffier de la ville de Québec grâce à l'intercession d'Edouard Glackmeyer, un ami personnel ⁸⁸. Il l'attendait cette posi-

⁸⁸ Cet Edouard Glackmeyer n'était pas que l'ami de Garneau, mais encore d'Étienne Parent et de John Neilson, ces deux penseurs politiques de la ville de Québec. En quelques lignes, Mason Wade a bien résumé les rapports liant les hommes de ce qu'on pourrait appeler à cette époque le grand quatuor politique de Québec : Gar-

tion stable, relativement bien rmunre ⁸⁹, en dehors - et pour lui, au-dessus - des chamailleries partisans et lgislatives. L'poque est celle o presque tous les mis en cause par le rgime de l'Union sont en train de tenter d'en tirer le moins mauvais parti possible. Pour le systme politique, depuis surtout une dizaine d'annes, c'est sans doute un peu tard. Mais ce ne le sera pas tout fait pour l'auteur du projet d'une grande oeuvre sur l'histoire du Canada. la phase finale de prparation, le premier tome va tre publi chez l'diteur Nicolas Aubin en aot 1845. L'oeuvre intgrale comportera trois tomes : le deuxime parat dans moins d'un an, en avril 1846 ; et le dernier, bien que dat « 1848 », se fait attendre jusqu' mars 1849, du fait d'une nouvelle rechute de la maladie de l'auteur ⁹⁰.

Note au lecteur :

Le reste de l'essentiel de la vie de Garneau va relever dsormais de l'oeuvre que nous prsenterons en deuxime partie. Nous proposons, toutefois, de terminer cette premire partie que par ce qui relve de la personne physique et civique de Franois-Xavier Garneau. Ainsi, la saga des ditions successives, avec multiples variantes et par divers oprateurs, constituera la trame mme de l'oeuvre, absorbant, pour ainsi dire, ce qui reste de la vie publique de l'historien. Quant aux jugements ports sur l'oeuvre, historique en particulier, ou aux lments relatifs la renomme de son auteur, ainsi qu' son retentissement durable, nous les considrerons comme autant de faces diverses de la critique, qui seront rserves la troisime partie.

 partir de 1845, les trompettes de la renomme ne vont donc pas empcher Franois-Xavier Garneau de mener sa vie courante mais jamais banale. Tout d'abord, son travail la greffe municipale, assez exigeant et qui « ne l'enchant gure » ⁹¹, est autant d'enlev en temps utile d'une journe du chercheur-crivain. Les preuves familiales rptes de morts d'enfant requirent beaucoup d'nergie pour tre supportes

neau « published the best French-Canadian verse of the period in *Le Canadian*, and then in 1840, with tienne Parent and under the leadership of John Neilson and Edouard Glackmeyer, he threw himself into agitation against the Act of Union » (*The French Canadians 1760-1967*, revised edition in two volumes, volume One : 1760-1911, Toronto, Macmillan of Canada, 1983, p. 287).

⁸⁹ Montant de 300 livres par an, qui, selon Lanctt, quivalait une somme de 1200 dollars (op. cit., p. 32).

⁹⁰ Selon Gustave Lanctt (op. cit., p. 35).

⁹¹ Pierre Savard et Paul Wyczynski, op. cit., p. 331.

courageusement. Enfin, ct physique, Garneau reste menac de rechutes d'pilepsie qui vont d'ailleurs se rpter. Il trouve toutefois le moyen de participer activement des activits civiques ⁹² et culturelles qui rassemblent l'lite intellectuelle de la ville.

On l'lit prsident de l'Institut canadien pour l'anne 1851-1852 et il en sera le prsident d'honneur quelques annes plus tard ⁹³. Pour lui permettre de continuer son oeuvre d'historien, la Chambre lgislative lui accorde l'aide d'une subvention de 250 livres ou d'environ 1000 dollars, sans doute fort bienvenue. La gestion de son succs hors pair, travers des critiques mesquines, mme parfois basses comme celle de Maximilien Bibaud et, de faon imprative, la prparation de deux ditions successives de son vivant constituaient des tches fort accaparantes et mme motivement prouvantes.

IV

On n'difie pas une pareille oeuvre dans ces conditions sans surmenage chronique qui est probablement la cause, diffuse mais trs prsente, du mal terrible dont il souffre. Assez curieusement, beaucoup d'auteurs vont passer le fait sous silence, alors que les premiers biographes, Casgrain et Chauveau, ne trouvaient pas indlicat de nommer l'pilepsie. Du reste, le « grand mal » faisait l'objet d'un tabou persistant dans nos socits jusqu' une date toute rcente. Lors de la commmoration du centenaire de sa mort en 1966, un auteur a tent un dbut d'explication de cette preuve physique par l'effet cumulatif d'un tat de surmenage prolong ⁹⁴. L'inscurit, qui s'empare des

⁹² En 1849, le gouverneur avait nomm le nouvel historien membre de l'important Conseil de l'Instruction publique.

⁹³ Comme *couleur locale* de ce type d'activit de Garneau, suivons le guide Gustave Lanctt l'Institut canadien qui a ses salles de runion au coin des rues Buade et du Fort. « Il y vient rgulirement prsider les runions. L il rencontre son ami, le docteur Blanchet, qui il cause de sa petite famille, et le pote Crmazie qui il fournit des dtails d'histoire. Il y discute politique avec Aubin et Chauveau, littrature avec Fiset, et tenure seigneuriale avec J.-C. Tch, mais il se contente d'couter quand il rencontre de Gasp, qui porte dans sa tte l'histoire anecdotique de trois quarts de sicle » (op. cit., p. 39).

⁹⁴ Il s'agit d'Armand Yon voquant « l'tat pathologique trs spcial dans lequel il vcut, au moins pendant ses vingt-trois dernires annes [...]. Il tait en proie un

personnes qui en sont atteintes ou de leurs proches ⁹⁵, n'est pas la moindre des épreuves à surmonter dans le concret quotidien, tant que des rechutes menacent et se répètent.

Après la première crise de juin 1843, Garneau, quatre ans plus tard, en affronte une autre, bien plus sévère par suite d'une attaque simultanée de typhus et d'érysipèle. Devant s'absenter de son bureau de l'hôtel de ville, le greffier s'était fait remplacer temporairement par Félix Glackmeyer. Il n'en faut pas plus pour que le Conseil de ville établisse un comité spécial pour l'examen du « cas Garneau », désormais devenu une affaire publique. Les journaux locaux s'en emparent. À la date du 11 août 1847, *Le Canadien* écrit que « Garneau est beaucoup mieux et le médecin le considère hors de danger » ; et le lendemain, le journal de Québec se fait plus explicite : « Cette dernière maladie, qui, dit-on, est un érysipèle, joint à une fièvre typhoïde, va opérer un heureux changement dans sa constitution et saura tempérer ou faire disparaître le mal presque chronique qui lui défendait depuis plusieurs mois l'usage de ses facultés » ⁹⁶.

Poursuivant sa convalescence au petit domaine de la Canardière, Garneau trouve opportun de s'expliquer, par écrit au comité spécial d'enquête, sur son état physique et la précarité de sa situation financière. Il joint à la lettre un certificat de son médecin traitant, le docteur Jean Blanchet, se portant garant que, sous peu, son patient recouvrera suffisamment de santé pour reprendre sa tâche à la greffe municipale.

mal terrible qui tue rarement, mais suffit à gâcher une existence, à compromettre une carrière [...]. Dans son cas, la vérité est d'autant moins pénible à dire qu'une telle affliction, jointe à ses autres handicaps, fera mieux ressortir l'énergie et la ténacité de cet homme [...]. Ce serait donc un mal qu'il aurait contracté lui-même par un défaut d'exercices physiques, joint à des excès de travail [...]. Encore si, plus tard, la nature de ses fonctions quotidiennes l'eût distrait de ses chères études ! Mais non ! Quand, sa journée finie, il rentrait tout heureux de retrouver ses livres et ses manuscrits, il venait de grossoyer neuf ou dix heures durant à son bureau de l'hôtel de ville ! Chaque fois qu'il devait rencontrer quelque échéance fixe : article, chapitre ou épreuves à livrer pour le lendemain, il travaillait d'arrache-pied fort avant dans la nuit. Et ce régime se poursuivait pendant près d'un quart de siècle ! » (op. cit., p. 102-103).

⁹⁵ « Les crises allaient se multipliant, et Mme Garneau tremblait de laisser son mari sortir seul. Au bureau, quand on le voyait arriver nerveux et surexcité, on craignait toujours un accident. Prévenu, le maire Langelier [...] appelait aussitôt une voiture et faisait reconduire le malheureux secrétaire à son domicile, en lui conseillant de se reposer » (ibid., p. 103).

⁹⁶ Cité par Wyczynski, op. cit., p. 24-25.

Ce qui se produira, mais, apparemment, d'une faon mdiocre. Plus de deux ans plus tard, dans une lettre, date du 17 novembre 1849, au docteur Edmund O'Callaghan, l'historien voquait avec rserve sa dtermination poursuivre ses recherches : « [...] malgr ma faible sant, je continue le 4e volume de *l'Histoire du Canada* ». Il semble bien que Garneau, encore jeune, ne se sera jamais remis compltement des attaques subies rptition ; et qu'il faille conserver l'image d'un homme se faisant violence afin de n'en rien laisser paratre et de pouvoir excuter ce qu'il dciderait de faire parmi toutes les responsabilits qui s'imposaient lui.

Quoiqu'il en fut, la cinquantaine dpasse, il devint de plus en plus malade. Jusqu'au moment o, au dbut de 1864, le Conseil de ville accepta la dmission de son greffier, qui sera effective la date du premier mai suivant. Son employeur public va tout de mme lui octroyer une pension de 200 louis par anne. Il y aurait peut-tre eu l'appoint de droits d'auteurs non ngligeables, si seulement le systme en et t efficace et les perceptions bien organises. Nous avons vu plus haut, au sujet de l'itinrance de la famille divers points rsidentiels du Quartier latin, qu' partir de la retraite du greffier, les Garneau vont devoir quitter la confortable demeure de l'avenue Sainte-Genevive pour aller rsider la plus petite maison du 4, rue Saint-Flavien.

tant donn ce qui vient d'tre dit de la dtrioration graduelle de la condition physique de Franois-Xavier Garneau, on ne s'tonnera gure des circonstances de sa mort. De ce point de vue, elles apparaissent naturelles, mais combien dramatiques. Cet auteur qui a tent de pntrer la personnalit de l'homme, l'abb Armand Yon, dcrit cette mort trs sobrement, presque selon un mode stnographique, auquel nous nous refusons d'ajouter quoi que ce soit : « Et c'est l'pilepsie, en somme, qui, indirectement, amena la fin de l'historien. Par un jour de froid intense, en janvier 1866, il demeura assez longtemps vanoui en pleine rue, sans qu'aucun passant ft le secourir. Une pleursie s'ensuivit, qui allait l'emporter en deux semaines » ⁹⁷.

⁹⁷ Yon, op. cit., p. 104.

N Qubec le 15 juin 1809, Franois-Xavier Garneau y mourait dans la nuit du 2 au 3 fvrier 1866, l'ge de 56 ans et sept mois.

Deuxime partie

L'OEUVRE

[Retour la table des matires](#)

Deuxième partie : L'oeuvre

Chapitre VI

D'un poète romantique, une histoire monumentale

[Retour à la table des matières](#)

Sans être véritablement polygraphe, François-Xavier Garneau fut l'auteur d'une oeuvre écrite relativement variée ; mais c'est son *Histoire du Canada* qui est devenue et, de beaucoup, la contribution la plus imposante à tous égards. On admettra d'emblée que c'est à cause de l'importance incomparable de l'oeuvre historique qu'on soit encore enclin à se souvenir de l'oeuvre poétique. Par ailleurs, les quelques irrptions de Garneau dans le journalisme d'idées ou de combat, tout comme ses deux minuscules et fort éphémères entreprises de presse culturelle, valaient d'être signalées en passant, mais guère plus que comme de rares épisodes de vie d'une importance relative. Était d'une plus grande portée le récit élaboré du *Voyage* en Angleterre et en France du fait de la formation qu'ont permise à Garneau ces années fructueuses, vécues aux sources mêmes des deux civilisations dont le jeune homme, autodidacte mais avec un aplomb de bon aloi, se réclamait. Aussi, à propos de cette dernière relation, écrite à l'âge de la maturité sur le sujet d'une aussi stimulante aventure de jeunesse, il y aurait lieu d'ajouter, en troisième partie, quelques considérations de *critique* de fond ou proprement de style.

L'ensemble de la production poétique a, pour ainsi dire, servi de prologue à la monumentale *Histoire* : d'où ces quelques paragraphes introductifs. Par contraste à

ses confrères « courtisant les muses », le poète Garneau en aura changé assez tôt - pour l'adoption résolue de la seule muse Clio.

On entend dans beaucoup de poèmes de notre jeune auteur un verbe politiquement engagé. Une fois mué en historien, Garneau n'allait certes pas s'en dépouiller ! L'oeuvre, plutôt moyenne, du poète préparait, tout de même, le dégagement graduel du futur grand historien. Ce sont des raisons analytiques que nous suggèrent cette coupe assez tranchée entre la vie de l'homme et l'édification de l'œuvre : une critique globale devrait pouvoir trouver ainsi une meilleure base en étape finale.

I

Pendant la décennie 1830, Garneau était l'un des poètes relativement connus, à l'instar des Joseph-Guillaume Barthe, Napoléon Aubin, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, etc. Une critique nous le présente aujourd'hui « comme le meilleur et sans doute le seul poète de son époque ; vingt ans avant Crémazie, il tente de créer une poésie authentiquement canadienne-française » ⁹⁸. Cet homme avait quelque inclination à s'affirmer chef d'école, ou encore pionnier tout au moins - et ayant la conscience de l'être. Son premier poème publié fut probablement une chanson militaire, qui parut dans *Le Canadien* du 8 juin 1831, sous le titre *Le voltigeur*, 1812. Il en publiera au moins une trentaine d'autres ⁹⁹. Cette production, qui n'a rien de colossal, suffit tout

⁹⁸ Odette Condemine, « F-X. Garneau-poète », dans *François-Xavier Garneau : Aspects littéraires de son oeuvre* (Ouvrage préparé sous la direction de Paul Wyczynski à l'occasion du centenaire de la mort de F.-X. Garneau), Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1966, p. 21-22). Cette opinion est contestée par Jean-Paul Tremblay qui écrit : « Rappelons qu'avec Garneau Aubin fait office de pionnier en littérature canadienne, mais ce dernier fait preuve d'un plus grand talent. Les fades périphrases [...] se retrouvent trop souvent sous la plume de Garneau, alors qu'Aubin fait rarement appel à ces images et à ce vocabulaire rebattus » (*À la recherche de Napoléon Aubin*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1957, p. 57).

⁹⁹ Madame Condemine a fait le compte de 27 poésies dont les titres sont cités ainsi que données les références (ibid., note 53, p. 22-23). Pour des poèmes inédits jusqu'à une date récente, voir de Marc Lebel, « Trois poèmes inédits de François-Xavier Garneau », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, n° 7, 1984, p. 49-55).

de mme filer une certaine continuit, au moins pour la dure d'une dcennie (1831-1841) et au terme de laquelle, il se sera engag plus fond dans sa carrire d'historien.

La thmatique de cette posie se prsente comme plutt conventionnelle, encore que les proportions entre les thmes ne soient pas tellement courantes. Ainsi, le thme inpuisable de la nature, qui ne semblait pas tellement sduire le pote, ne lui a gure inspir que quelques clbrations de la saison froide, Les oiseaux blancs ou, tout propos, l'Hiver simplement. Aucun pome d'inspiration pastorale ni animalre. Et si le titre Le papillon est propos, c'est pour en faire « un exercice rythmique simple et charmant, plutt qu'un pome de la nature » ¹⁰⁰. La premire strophe, qui est aussi la dernire, donne l'ide de l'assonance voulue et russie :

Papillon
 Que l'aurore
 Fit clore
 Au gazon,
 Je cours, voltige
 Dans mon manoir,
 De tige en tige
 Jusques au soir ;
 Dans la rose
 Doux sjour !
 Je repose
 Jusqu'au jour.

Garneau ne mdite gure sur le thme de ce qu'on appellera plus tard la condition humaine : sa vie intrieure le reste justement et ne donne pas souvent lieu aux envols de l'impudence lyrique. Mais le rapport potique aux siens reste un thme prsent, sans tre abondant. Garneau compose, par exemple, une *lgie* la mort de son pre. Autre cas d'une posie intime, mais, cette fois-ci, dborde par l'angoisse collective

¹⁰⁰ Odette Condemine, op. cit., p. 28 ; pour l'extrait du pome qui suit, p. 40.

du milieu social, est bien ce poignant poème *À mon fils* ¹⁰¹. Une autre de ses belles pièces, *Le tombeau d'Émilie*, est aussi souvent citée à cause de son caractère déchirant, mettant en scène l'effondrement du poète amoureux devant la mort de la femme aimée. Garneau aurait aussi voué, toute sa vie, une affection profonde à sa soeur, qu'il allait perdre alors qu'elle n'était âgée que de 47 ans. C'est par amitié pour elle qu'il avait intitulé l'une de ses plus belles pièces, *Louise*, constituant la version poétique la mieux soignée d'une « légende canadienne ». Louise et Émilie sont d'ailleurs les seules figures de femmes de la rare poésie amoureuse de Garneau.

Le thème majeur, ou le plus enveloppant, de cette poésie découle finalement du fait que, toujours, notre poète « juge les situations par référence au sort de la nation » ¹⁰². Comme illustration limite, on pourrait rappeler des vers, déjà cités, de rimailleur officiel, comme dans le *Dithyrambe, sur la mission de Mr. Viger, envoyé des Canadiens en Angleterre* ¹⁰³ ou « À Lord Durham » ¹⁰⁴, cette longue apostrophe versifiée offrant une confiance presque insensée au nouvel arrivant, qui suscitait tant d'espoirs, mais qui seront finalement déçus. Comme autre exemple, les épîtres d'amitié solidaire à des fils du peuple frère de la Pologne, *La liberté prophétisant sur l'avenir de la Pologne*, en rapport à la première insurrection de 1830-1831, ou encore *Souvenirs d'un Polonais*, comme rappel amical (dans *Le Canadien* du 19 juillet 1833) à un résistant polonais que le poète avait bien connu à Londres. Tantôt c'est une chanson qui devient un acte politique afin de venger l'insulte, transcrite par l'auteur en italique :

Peuple conquis ! voilà, dit-on, la clause

Qui désormais empire votre sort... ¹⁰⁵

¹⁰¹ Dont le titre complet laisse peut-être percevoir une intention de discrétion : « Inédit. À mon fils ».

¹⁰² Jean d'Arc Lortie, *La poésie nationaliste au Canada français (1606-1867)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1975, p. 256.

¹⁰³ Dont il a déjà été question plus haut et dont la référence est *Le Canadien*, 31 août 1838.

¹⁰⁴ Dont il a également été question plus haut et dont la référence est *Le Canadien*, 8 juin, 1838.

¹⁰⁵ D'une chanson intitulée *Chant du vieillard sur l'étranger* et publiée dans *Le Canadien* du 16 juillet 1831. Elle se chantait sur l'air de *Dis-moi, soldat dis-moi*,

Tantôt, c'est un poème qui éclate de compassion pour ceux qui ont dû partir, après l'insurrection de 1837, *Les exilés*. Le plus souvent, les poèmes sont politiques selon des tonalités d'intensité diverse, ce qui ne signifie pas bellicieux ni encore moins revanchards : en profondeur, ils en appellent plutôt à l'histoire ou au substrat culturel du peuple canadien. De rares critiques littéraires qui se sont penchés sur cette littérature de notre « historien national » accordent sans trop lésiner de l'intérêt, comme facture poétique et inspiration, à des pièces comme Louise et Le tombeau d'Émilie ; ou, à un autre registre, à des morceaux d'une grande mélancolie comme Le dernier Huron ¹⁰⁶, et Le vieux chêne ¹⁰⁷ dont le poète dit :

Lui seul pouvait encore évoquer sous son ombre
L'image du passé, les fantômes sans nombre
Des peuples qui n'étaient plus.
.....
Hélas ! il a vu naître et mourir nos pères
Et l'ombre qui tombait de ses bras séculaires
C'était l'ombre du passé.

Ces mêmes critiques ne s'attardent guère à pointer les défauts d'une poésie dont les moyens étaient généralement en deçà des intentions du poète : penchant pour l'abstraction terminologique ; tonalité déclamatoire et tendance à l'emphase ; périphrases et inversions sans nécessité, etc. C'est sans doute d'une faible atténuation que de reconnaître que le poète Garneau reste, malgré tout, le meilleur d'un univers de médiocres, ou qu'il doit être évalué au seul rapport à ce que son milieu peu développé permettait ou pouvait comprendre. Lui-même, à la fin de son récit *Voyage*, l'avait déjà écrit, en des termes cinglants (et cités plus haut), au sujet d'une littérature qui n'existe

t'en souviens-tu ? (Maurice Carrier et Monique Vachon, *Chansons politiques du Québec : 1765-1833*, tome I, Montréal, Leméac, 1977, p. 263-264).

¹⁰⁶ Garneau a dévoilé l'origine de son inspiration dans un tableau suggestif d'Antoine Plamondon, que la Société littéraire de Québec avait couronné en 1838.

¹⁰⁷ Ce poème en entier avait été mis en valeur dans la brève anthologie poétique, que l'historien Gustave Lanctôt reproduisait dans son livre *F.-X. Garneau*, Toronto, Ryerson Press, 1926, p. 55-59.

pas parce qu' proprement parler il n'y en a pas encore sur les rives du Saint-Laurent, o la ruine et l'oubli ne tardent pas d'accueillir ceux qui osent s'y livrer . Cette donne ngative qui n'explique pas tout, ne peut cependant pas tre occulte.

Aussi, serions-nous enclin adopter, d'une tude srieuse, ce jugement mesur propos d'une oeuvre en vers comme ayant t, dans l'ensemble, une ralisation positive . En effet, dans le vide culturel ambiant, qu'un jeune homme ait pu, par soi-mme, acqurir certaines notions de l'art tient dj du miracle. L'esprit de Garneau tmoigne d'un esprit et d'un caractre exceptionnels . Il osa sans doute trop, mais l'audace tait belle, ajouterions-nous pour notre part. Car il lui a fallu composer son oeuvre avec patience et dans la solitude. Pour son poque, il tait trs moderne, on pourrait mme dire < l'avant-garde>. Libral dans ses ides, novateur en littrature, il est romantique sa faon. Ses modles sont les potes du moment [...]. Au Canada, vers 1835, un esprit audacieux pouvait gagner une certaine notorit dans la politique ; un pote n'intressait personne ¹⁰⁸. Mais plus d'un lecteur s'intressera passionnment Garneau lorsque, rsolument, il se sera fait historien une dizaine d'annes plus tard.

II

Il nous importe assez peu de savoir ds maintenant quel moment prcis, dans quelle(s) condition(s) spcifique(s), Franois-Xavier Garneau aurait pu mettre en chantier la grande histoire de son pays natal, ds lors qu'on constate que l'ensemble de sa vie conduisait ce trentenaire devoir s'y absorber un jour ou l'autre de grande ncessit. Il s'agissait de la dure conqute d'une maturation en devenir pour tre en tat de pouvoir s'attaquer enfin l'oeuvre faire. Ces exercices de posie vibrante de romantisme (dont les thmes les plus rcurrents taient *politiques* au moins au sens large d'un destin collectif dont il fallait retrouver le sens actif) ont pu agir, tout au long, comme une espce de facteur activant d'un certain manque de dtermination ferme. Et peut-tre mme que Garneau n'eut jamais prendre de dcision formelle d'crire l'histoire en question ! Mais il apparat certain que c'est entre 1837 et 1841, que le projet

¹⁰⁸ Odette Condemine, op. cit., p. 42-43.

aurait commenc se concrtiser coups de circonstances peu favorables, ou mme adverses, mais enfin surmontes.

Nous sommes maintenant arrivs l'examen de l'ouvrage qui, en quatre tranches, naissait entre 1845 1852. Aprs presque un sicle et demi, *l'Histoire du Canada* de Garneau, n'a jamais subi l'oubli, est reste vivante : de cette vivacit qui fait que certains ouvrages « classiques », ou ncessaires, ne sortent jamais compltement de « l'actualit » - bien que s'en loignant dans le temps. Cette extraordinaire continuit n'a t techniquement possible que par une facult d'auto-reproduction par ditions successives : sans qu'on ne sache les chiffres du cumul des tirages, il y eut huit ditions en tout, alors que la neuvime, dj annonce et devant tre « critique », commence se faire attendre ¹⁰⁹. Le cas est unique dans notre historiographie.

On observera encore une espce de « marque de famille » Garneau dans cette ptuation. Bien que mort jeune, l'historien a pu surveiller de prs les deux ditions subsquentes l'originale, tandis que son fils Alfred pourvoira la prparation de la quatrime. Ces quatre premires ditions sont les seules comporter le titre allong : *Histoire du Canada depuis sa dcouverte jusqu' nos jours*, tandis que les quatre dernires ditions (de la cinquime la huitime et dernire) sont intitules plus brivement, *Histoire du Canada*. Celles-ci ont toutes cet autre trait commun d'avoir t publies sous la responsabilit et le contrle du petit-fils Hector Garneau. C'est ainsi que deux membres de la famille ont pu grer la reproduction gnrationnelle de ce « bien national » ¹¹⁰.

Une traduction anglaise paraissait ds 1860, et une seconde, trois ans plus tard ¹¹¹. L'ouvrage a travers l'Atlantique pour les cinquime, sixime et septime

¹⁰⁹ Les auteurs de l'article GARNEAU, dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, Pierre Savard et Paul Wyczynski, informent le lecteur que « la publication d'une dition critique des uvres compltes de Franois-Xavier Garneau, en 12 volumes, est en prparation par les auteurs de cette biographie » (p. 336).

¹¹⁰ Selon l'expression du chanoine Georges Robitaille qui l'appliquait la personne mme de celui qui, par ailleurs, avait dj t qualifi d'« historien national » (« L'uvre de Garneau et la critique de son temps » dans *Centenaire*, p. 129).

¹¹¹ D'Andrew Bell, *History of Canada from the time of its discovery till the Union Year (1840-1841)*, Montral, John Lovell, 1860 en trois tomes. Une seconde dition, mais en deux tomes, est parue, chez le mme diteur, en 1863. Selon l'exgte Wyczynski, « Garneau fut trs mcontent de cette traduction. Andrew Bell a, en effet, opt pour une traduction peu fidle, interpol le texte original et charg l'ensemble de notes hostiles » (*Voyage*, Wyczynski, p. 37).

éditions publiées chez l'éditeur parisien Alcan ¹¹². Au siècle dernier, quatre *abrégés* (on dirait aujourd'hui manuels), ont aussi été publiés pour des fins didactiques ¹¹³. Le gros ouvrage de Garneau n'a jamais été publié entre deux couvertures. Firent l'objet de deux tomes : les quatrième, cinquième, sixième et septième éditions ; de trois tomes : les deuxième et troisième éditions ; de quatre tomes : la première édition ; enfin, de neuf tomes, la huitième et dernière édition.

La date et l'ordre chronologique des parutions de chaque édition sont l'élément essentiel de tout classement. C'est d'autant plus important en ce cas qu'il y eut, à propos des premières éditions, des discussions fort vives amenant l'auteur à de substantielles modifications de son vivant ; et qu'en outre les pièces supplémentaires d'une édition à l'autre, variaient considérablement, tandis que le texte même de l'auteur devait parfois subir des soustractions, ajouts et annexes. Ce ne sont pas là que des détails techniques sans importance ; mais, pour ce qu'ils ont d'important, ils relèvent d'une discussion de fond, déjà réservée à la troisième partie : La critique. Dans le contexte du présent chapitre, il importe plutôt de dire sans tarder au lecteur quelle édition nous avons choisie comme source d'extraits pour la constitution d'un spicilège à travers la fresque historique de notre auteur et qui feront le gros de la substance des deux prochains chapitres.

Il nous est apparu d'abord que s'impose une première règle : n'opérer un choix d'extraits qu'à l'intérieur d'une seule édition pour des raisons d'uniformité de présentation et de forme, ainsi que d'une certaine unicité des commentaires relatifs au texte ou

¹¹² Ces éditions, préparées par le petit-fils de l'auteur, Hector Garneau, contiennent en outre une introduction et des appendices, ainsi qu'une préface de Gabriel Hanotaux (1853-1944), homme politique et historien français de grand renom.

¹¹³ Un *Abrégé de l'Histoire du Canada, depuis sa découverte jusqu'à 1840*, à l'usage des maisons d'éducation (chez l'éditeur A. Côté de Québec, 1856), préparée par l'auteur et qui eut un vif succès.

Une deuxième édition, portant le même titre, et qui était revue et corrigée par l'auteur, a été publiée à Montréal à la Librairie canadienne de Fabre et Gravel en 1858.

Une troisième édition a été publiée à Montréal, chez Beauchemin et Valois en 1875.

Enfin une quatrième édition fut publiée à Montréal chez le même éditeur en 1881. La relation des événements jusqu'à cette dernière date fut l'oeuvre conjointe d'Alfred Garneau et Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, respectivement fils et grand ami de l'auteur.

 l'introduction l'uvre. On fera une seule exception cette rgle, et qui est relative au premier extrait : celui du fameux « Discours prliminaire » de l'auteur qui se trouve au dbut de la premire dition, mais que le responsable de la huitime dition - celle que nous choisissons - n'avait pas cru bon d'incorporer.

Quatre ditions sont, de points de vue diffrents, gnralement privilgies : la premire, la troisime, la quatrime et la huitime. En voici les raisons.

L'dition originale fut dj un vnement ds la parution de son premier tome l't 1845 ; l'anne suivante le deuxime tome tait publi (l'un et l'autre volume chez Aubin Qubec) ; le troisime tome sortit des presses de l'diteur Frchette, aprs s'tre fait attendre jusqu'en mars 1849, bien que portant la date de 1848. Mais la priode historique couverte depuis les origines ne s'tendait pas alors au-del de l'Acte constitutionnel de 1791 et du premier parlement de 1792. La suite jusqu' l'Union fera l'objet d'un quatrime tome, paraissant chez Lovell Montral en 1852.

Le grand intrt de cette dition tait de constituer l'originale justement, celle dont ce caractre gnral de priorit avait mis l'auteur l'abri de toute influence ou critique extrieure. Encore que des querelles d'ides, assez violentes ¹¹⁴, n'allaient mettre en cause que les deux premiers tomes, et en particulier le premier. Les lments sulfureux, que cette dition contenait prsumment, lui valaient d'tre condamne ou loue, selon le ct de la barricade idologique o le lecteur ou le critique se retranchaient. Cette dition comportait l'intrt - et l'inconvnient - de toute pice polmique, qui renseignait peut-tre davantage sur l'poque que sur les sujets historiques traits...

La troisime dition de 1859, parue chez Lamoureux Qubec, l'auteur sous la surveillance d'un « ecclsiastique », inconnu pour ne pas dire mythique, a revu l'ensemble de son uvre, l'a corrige forme et fond dans le sens de l'attnuation des passages qui avaient soulev une telle animosit une quinzaine d'annes plus tt. Puis, assez tt « le combat cessa faute de combattants ». Cette dition, qui portait la marque et l'accord de l'auteur sur les modifications, fut la dernire qu'il put lui-mme et seul contrler avant sa mort, survenant six ans plus tard. Pour l'ensemble de ces raisons, cette dition fut recommande par les enseignants et reue par le plus grand nombre de lecteurs sensibles aux querelles religieuses du XIX sicle.

¹¹⁴ En particulier, au sujet de la personnalit et du rle de Mgr de Laval, le premier vque ; de l'influence des jsuites ; du traitement fait aux huguenots, etc.

La quatrième édition parut chez Beauchemin et Valois à Montréal longtemps après la mort de l'auteur, en 1882-1883 ; mais, antérieurement, celui-ci avait pu participer à la préparation du texte en compagnie de son fils, le poète Alfred Garneau, qui n'y ajouta rien de sa plume. Par ailleurs, cette édition présentait un intérêt très vif avec une série de suppléments qui étaient annexés : une *Notice biographique par M. Chauveau*, une *Table analytique par M. Benjamin Sulte*, précédées d'un poème de Louis Fréchette : *Notre histoire*. S'y trouvait aussi reproduit le *Discours prononcé sur la tombe de F.-X. Garneau* par Pierre-Joseph-Olivier Chauveau le 15 septembre 1867. Bref, en outre du texte de l'histoire, l'édition comprenait les éléments d'un premier dossier d'importance pour les études à venir sur la vie et l'œuvre de l'historien national.

Suivront les trois éditions, parues à Paris chez Alcan et dont le petit-fils de l'auteur, Hector, aura eu la maîtrise d'œuvre : ce qui mène à la dernière édition à laquelle nous accordons notre préférence en vue de l'utilisation que nous nous proposons d'en faire. Cette édition, dite du centenaire de l'œuvre de Garneau (1845-1945), parut aux Éditions de l'Arbre à Montréal entre les années 1944 et 1946. La page couverture mentionnait avec quelque fierté qu'elle était « entièrement revue et augmentée par son petit-fils Hector Garneau ». Cette édition, qui distribuait la matière sur neuf tomes d'un format moyen, contenait la mise à jour d'une bibliographie générale, une table de matières détaillée en même temps qu'un inestimable index alphabétique des noms et des sujets. Si elle comportait l'inconvénient de ne pas reproduire la préface de Gabriel Hanotaux, qui avait été introduite pour la première fois dans la cinquième édition de 1913 chez Alcan, ni surtout le célèbre « Discours préliminaire » des premières éditions, elle offrait tout de même, en guise de compensation, deux autres pièces substantielles : une « Nouvelle Introduction » du petit-fils de l'auteur, et surtout la fameuse lettre que celui-ci avait adressée à Lord Elgin (le 19 mai 1849) en offrant de lui faire hommage de son livre.

Après quelque hésitation à la suite d'une lecture comparative entre éditions, nous avons finalement conclu à la nature décisive des arguments suivants du présentateur-annotateur, Hector Garneau : « L'édition présente est conforme à la quatrième édition de 1882 retouchée par mon père, Alfred Garneau, d'après celle de 1859 que l'historien lui-même avait corrigée et augmentée ». Et après avoir fait allusion aux « additions complémentaires [qui] ont été insérées entre crochets et font suite au texte », Hector Garneau concluait avec fierté : « De sorte que si l'édition qui paraît aujourd'hui est

plus détaillée et plus au courant, elle n'en contient pas moins tout l'essentiel et le durable, croyons-nous, dans l'oeuvre de F.-X. Garneau avec ses traits distinctifs : les vues synthétiques lumineuses, la largeur d'horizon, le ton modéré, et aussi le calme [...] une si précieuse garantie d'équité » ¹¹⁵.

III

Avant de parcourir cette huitième et dernière édition de l'oeuvre historique de Garneau, et afin d'en tirer des extraits sélectionnés pour leur caractère typique ou leur qualité exemplaire, nous proposons de présenter ici, en guise de liaison, une courte pièce possédant ce double caractère, mais aussi la particularité de n'être pas un extrait du grand texte historique de l'auteur. Il s'agit plutôt d'une lettre que le citoyen François-Xavier Garneau adressait à Lord Elgin, gouverneur du Canada, à la date du 19 mai 1849. Chacun des éléments est important : l'épistolier et le destinataire de cette missive, leur statut social à chacun d'eux, surtout le moment très précis d'une telle initiative de la part du nouvel historien.

À propos de l'historien, il vient tout juste de compléter le premier cycle des trois tomes de son histoire menant à l'année 1792. Garneau s'applique sans doute à la préparation de la suite jusqu'aux événements de 1840. Déjà, quatre ans plus tôt en août 1845, la parution du seul premier tome de cette première édition avait d'emblée établi sa notoriété d'historien et de grand écrivain. En ce printemps 1849, Garneau est plus qu'un poète à la mode du jour et un peu monté en graine ; ce personnage est autre qu'un occasionnel correspondant au *Canadien* ou qu'un citoyen évoluant dans l'orbite d'Étienne Parent.

Il émerge comme une espèce de conscience publique, qui trouve dans l'histoire, enfin connue grâce à lui, le fondement éthique à la résistance de son groupe culturel, ou de sa « nationalité ». Sans complexe, il endosse la livrée d'un super-interlocuteur apte à s'adresser, de personne à personne à la plus haute autorité politique en place. Et d'autant plus naturellement que celle-ci est maintenant digne de cette confiance qu'avait si cruellement déçue, quelques années plus tôt, Lord Durham !

¹¹⁵ *Histoire du Canada*, neuvième édition, tome I, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944, p. 7-8, 8.

Lord Elgin, qui par une paradoxale coïncidence était le gendre de Lord Durham, avait été nommé gouverneur en 1846. Lui aussi, libéral d'instinct, mais par contraste à son beau-père, généreux par tempérament, Elgin avait en outre reçu, de la métropole, des instructions pour une politique conciliatrice. Pour sa part, le gouverneur croyait que le bien de l'Empire pouvait s'accommoder de l'octroi du gouvernement responsable dans les colonies. Les Réformistes, par suite des élections de décembre 1847, jouissaient d'une forte majorité en chambre, Elgin n'hésita pas à faire appel au duo La Fontaine-Baldwin, ni à prononcer à l'ouverture de la session le discours officiel dans les deux langues.

D'avantage encore, il n'hésita pas, un peu plus tard, à donner son approbation à l'amnistie de tous les rebelles de 1837-1838 et même au vote d'un *bill* d'indemnité pour les pertes subies lors des engagements militaires, d'abord en faveur des habitants du Haut-Canada, puis s'étendant même - *horribile dictu* - à ceux du Bas-Canada ! Il ne fallut pas plus que cette « prime à la révolte » pour que la populace des *Montrealers* s'enflamme littéralement en incendiant le parlement et sa très riche bibliothèque, tout en se livrant à des « outrages séditieux » ¹¹⁶ sur la personne même du représentant de la Souveraine et de Westminster. Ces faits déplorables allaient tout de même constituer un tournant décisif dans la longue conquête du principe du gouvernement responsable...

C'est donc moins d'un mois après ces outrances populacières et des actes de violence à Montréal (le 25 avril 1849), alors siège du Parlement de l'Union, qu'à Québec, à quelques rues de distance du Palais du Gouverneur, Garneau écrit (le 19 mai 1849) à Elgin. Le texte qui va suivre, rappelons-le, n'est pas extrait de la partie publiée ou à publier de l'*Histoire du Canada*, mais c'est à propos du dernier état d'avancement de l'oeuvre que son auteur trouve l'occasion d'écrire à la plus haute autorité publique du pays.

Nous laissons au lecteur le soin d'apprécier la dialectique d'argumentation de l'épistolier, d'ailleurs mâtinée d'une certaine astuce... Considérons plutôt l'homme Garneau, dans la plénitude de ses quarante ans, nouvellement consacre grand intellectuel, et qui n'écrit pas que pour lui en libérant un moment d'humeur. S'il ne se considère pas comme un chef politique, ni n'aspire à quelque forme de leadership, il a tout de même la claire conscience d'être en cette opération le porte-parole individuel et

¹¹⁶ Selon les mots même de Garneau dans sa lettre du 19 mai, 1849 (ibid., p. 20).

officieux de tout un peuple. Le *lieu* d'où il parle se situe en dehors des formations partisans et des organes d'opinion : c'est proprement celui de l'histoire à partir de laquelle il sera désormais loisible de s'adresser aux détenteurs des grands pouvoirs du jour.

Milord,

Si j'avais su plus tôt que Votre Excellence daignait prendre quelque intérêt à l'ouvrage que j'ai commencé sur le Canada, je me serais empressé de lui faire parvenir ce que j'en ai d'imprimé, persuadé qu'elle aurait trouvé dans les événements dont je retrace le tableau, de quoi se former une juste idée des vœux et des sentiments d'une partie nombreuse des peuples qu'elle a été appelée à gouverner. Aujourd'hui qu'elle a bien voulu s'exprimer avec bienveillance à cet égard, je la prie de vouloir bien me faire l'honneur d'accepter l'exemplaire de *l'Histoire du Canada* que M. Fabre lui fera remettre aussitôt qu'il sera relié.

J'ai entrepris ce travail dans le but de rétablir la vérité si souvent défigurée, et de repousser les attaques et les insultes dont mes compatriotes ont été et sont encore journellement l'objet de la part d'hommes qui voudraient les opprimer et les exploiter tout à la fois. J'ai pensé que le meilleur moyen d'y parvenir était d'exposer tout simplement leur histoire. Je n'ai pas besoin de dire que ma tâche me forçait d'être encore plus sévère dans l'esprit que dans l'exposé matériel des faits. La situation des Canadiens français, tant par rapport à leur nombre que par rapport à leurs lois et à leur religion, m'imposait l'obligation rigoureuse d'être juste ; car le faible doit avoir deux fois raison avant de réclamer un droit en politique. Si les Canadiens n'avaient eu qu'à s'adresser à des hommes dont l'antique illustration, comme celle de la race de Votre Excellence, fût un gage de leur honneur et de leur justice, cette nécessité n'aurait certes pas existé ; mais, soit que l'on doive en attribuer la cause aux préjugés, à l'ignorance ou à toute autre chose, il est arrivé souvent dans ce pays que cette double preuve a été encore insuffisante.

Les outrages séditieux que l'on vient de commettre à l'égard de Votre Excellence, dont la personne devrait être sacrée comme celle de la Reine qu'elle représente, démontrent suffisamment l'audace de ceux qui s'en sont rendus coupables ; audace qu'ils n'ont manifestée que parce qu'on les a accoutumés, depuis longtemps, à obtenir tout ce qu'ils demandaient, juste ou injuste. En quel autre pays du monde aurait-on vu une poignée d'hommes oser insulter la personne du souverain dans son représentant et le peuple tout entier dans celle de ses députés élus par un suffrage presque universel ? Or, si ces gens ont pu se porter à de pareils attentats aujourd'hui, de quelle manière ne devaient-ils

pas agir envers les Canadiens franais, qu'ils traitaient d'trangers et de vaincus, lorsqu'ils avaient le pouvoir de les dominer ? En jugeant ainsi par comparaison, Votre Excellence peut facilement se rendre compte de la cause des dissensions qui ont dchir ce pays pendant si longtemps et du dsespoir qui a pouss une partie des Canadiens du district de Montral prendre les armes en 1837.

Si les Canadiens ont endur patiemment un pareil tat de choses, il ne faut pas croire, malgr leurs meurs paisibles et agrestes, que ce soit la timidit ou la crainte qui les ait empchs de songer secouer le joug. Ils sortent de trop bonne race pour ne pas faire leur devoir lorsqu'ils y sont appels. Leur conduite dans la terrible guerre de 1755, pendant le sige de Qubec en 1775-76, et au cours de la guerre de 1812 et mme, malgr leur petit nombre, dans les combats de Saint-Denis, de Saint-Charles et de Saint-Eustache, en 1837, attestent assez leur courage pour qu'on les traite avec respect. Leur immobilit apparente tient leurs habitudes monarchiques et leur situation spciale comme race distincte dans l'Amrique du Nord, ayant des intrts particuliers qui redoutent le contact d'une nationalit trangre. Ce sont ces deux puissants mobiles qui les ont fait revenir sur leurs pas en 1776, aprs avoir pour la plupart embrass un instant la cause amricaine ; qui les ont fait courir aux armes en 1812, et qui les ont retenus en 1837.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que si les tats-Unis taient franais ou le Canada tout anglais, celui-ci en formerait partie depuis longtemps ; car, dans le Nouveau Monde, la socit tant essentiellement compose d'lments dmocratiques, la tendance naturelle des populations est de revtir la forme rpublicaine. Vous m'accuserez peut-tre, Milord, de baser ici mes raisonnements sur l'intrt seul ; j'avoue que ce mobile n'est pas le plus lev ; mais il est fort puissant surtout aux yeux des adversaires des Canadiens ; et quant aux raisons qui tiennent de plus nobles inspirations, je n'ai pas besoin de les faire valoir, Votre Excellence les trouve dj dans son propre cur.

J'en ai peut-tre dit assez pour faire voir que ceux qui voudraient rduire les Canadiens franais l'ilotisme - car leur transformation nationale, si elle doit avoir lieu, ne peut-tre que l'uvre du temps - ne le font point dans l'intrt du grand empire dont nous faisons partie ; que, bien au contraire, ce sont les intrts canadiens-franais qui ont empch jusqu' prsent le Canada de tomber dans l'orbite de la Rpublique amricaine ; que l'cosse, avec des lois et une religion diffrentes de celles de l'Angleterre, n'est pas moins fidle que cette dernire au drapeau britannique, et que sur les champs de bataille le montagnard caldonien ne cde point sa place au grenadier anglais malgr son dialecte gallois. De tout cela il rsulte, mes yeux, qu'il est de l'intrt de la

Grande-Bretagne de protéger les Canadiens ; car on ne peut prévoir quel effet la perte de l'Amérique britannique et son union avec les États-Unis auraient avec le temps sur la puissance maritime et commerciale de l'Angleterre.

Ces considérations, Milord, et bien d'autres qui se présentent à l'esprit, ont sans doute déjà frappé l'attention de Votre Excellence et des autres hommes d'État de la métropole. Votre attitude, si propre à rassurer les colons sur leurs droits constitutionnels, recevra, je n'en doute point, l'appui du gouvernement de Londres et contribuera au maintien de l'intégrité de l'empire. En laissant le Haut-Canada à ses lois et le Bas-Canada aux siennes, afin d'atténuer autant que possible ce qu'il peut y avoir d'hostile à mes compatriotes dans les motifs de l'Acte d'Union ; en abandonnant au pays toute la puissance politique et législative dont il doit jouir par la voie de ses chambres et de ministres responsables, en tant que cela n'affaiblit pas le lien qui l'unit à l'Angleterre, celle-ci n'aura rien à craindre des cris de quelques mécontents qui ne sauraient mettre en danger la sécurité de la colonie, si les partis politiques de Londres ont la sagesse de ne point s'en prévaloir dans leurs luttes pour obtenir le pouvoir.

Je prie Votre Seigneurie de me pardonner de m'être étendu si longuement sur la situation politique de ce pays. Je m'y suis laissé entraîner par les réflexions que me suggère l'étude que je suis obligé de faire du passé pour l'œuvre que j'ai entreprise et dont le fruit remplirait le plus ardent de mes vœux, s'il pouvait faire disparaître tous les préjugés du peuple anglais contre les Canadiens au sujet de leur loyalisme, et ramener la confiance et la justice dans les appréciations réciproques des deux peuples.

C'est le but de Votre Excellence, j'en ai la conviction, dans la tâche noble mais difficile dont elle s'est chargée.

F.-X. Garneau

Québec, 19 mai 1849.

La lettre ¹¹⁷ qui précède constitue un beau morceau de conviction et de responsabilité civiques. Elle est adressée à un homme investi d'une forte autorité et qui est pénétré d'une capacité rare d'entendre et de donner suite jusqu'aux plus hautes instances métropolitaines. Ce texte reflète chez son signataire, un délicat état d'équilibre entre le savoir, le pouvoir et l'adhésion sélective à une grande cause. Enfin, ce messa-

¹¹⁷ Ibid., p. 19-25.

ge illustre aussi pourquoi, en la profondeur de son me, Franois-Xavier Garneau voulut si fortement devenir crivain en histoire. Quant au comment il entendait l'tre, c'est le clbre « Discours prliminaire » qui l'avait rvl, quatre ans plus tt, en tte de L'Histoire du Canada depuis ses origines jusqu' nos jours. On trouvera ce texte en tte du chapitre suivant.

Deuxième partie : L'oeuvre

Chapitre VII

LIRE Garneau : I. le régime français

[Retour à la table des matières](#)

Les éléments de la vie du poète François-Xavier Garneau, historien en formation puis en maturité productive, ont fait la substance d'une première partie ; les encadrements de l'oeuvre historique, en un premier temps, retouchée par l'auteur, puis, par deux lettrés de sa descendance directe furent retracés au chapitre précédent : nous en sommes maintenant au contact direct avec l'ensemble de l'Histoire du Canada. Rien ne vaut la lecture intégrale de l'ouvrage, mais à la condition peut-être de la faire suivre d'une relecture, davantage discriminante, portant sur ses points forts. Pour une bonne part, ces derniers sont déterminés par les intérêts particuliers du lecteur ¹¹⁸.

Telle qu'elle fut proposée d'entrée de jeu, la méthode dite d'une « lecture accompagnée » vise à sélectionner de larges et substantiels extraits, débordant les dimensions restreintes des classiques « morceaux choisis » des anthologies courantes, ou encore des « bonnes feuilles » rassemblées pour des fins publicitaires de nouveautés d'édition dans des revues ou journaux spécialisés. Par leur extension et leur diversité, nos propres extraits rapprochent des pièces majeures de la charpente de l'oeuvre. Ain-

¹¹⁸ Aussi avons-nous précisé plus haut que nos intérêts dominants sont relatifs aux matières dites de « science politique ». Cette remarque vaut en particulier pour la sélection des textes du présent chapitre ainsi que du suivant.

si, y *introduisent*-ils au sens fort du terme, en tout cas mieux que ne le font le ple rsum des manuels ou le sommaire numratif d'un index. Enfin, quant la squence chronologique, le partage des textes propres aux deux rgimes sera peu prs gal : une douzaine d'extraits pour le rgime franais dans le prsent chapitre ; autant pour le rgime anglais dans le suivant (tant entendu que la narration de la squence historique ne dpasse pas la sanction de l'Acte d'Union du 23 juillet 1840). L'historien terminant son gros ouvrage par quelques brves considrations de conclusion gnrale, nous la citerons en entier, d'autant qu'elle est plutt brve.

Franois-Xavier Garneau partageait la croyance, quelque peu nave de son poque, propos de l'optimisme scientifique et analytique du dveloppement de la science historique. Il n'avait pas pratiqu en vain l'uvre de Thierry, Guizot ou Thiers. C'est ainsi qu'au fronton de son ouvrage on peut lire cette inscription d'une tonalit triomphante : « L'histoire est devenue, depuis un demi-sicle, une science analytique et rigoureuse : non seulement les faits, mais leurs causes, veulent tre indiqus avec discernement et prcision, afin qu'on puisse juger des uns par les autres. La critique svre rejette tout ce qui ne porte pas en soi le sceau de la vrit. Ce qui se prsente sans avoir t accept par elle, et sans avoir t discut et approuv au tribunal de la saine raison, est trait de fable et relgu dans le monde des crations imaginaires » ¹¹⁹. L'auteur en appelant lui-mme la critique, ce dveloppement dans son ensemble trouvera une place plus naturelle au tout dbut de notre troisime partie, rserve la critique de son oeuvre. Il s'agissait de souligner pralablement l'optimisme systmatique de Garneau propos de la prsume histoire-science.

¹¹⁹ Franois-Xavier Garneau, *Histoire du Canada depuis sa dcouverte jusqu' nos jours*, troisime dition, Qubec, Lamoureux, 1859, tome I, p. 11.

I

Nous estimons propos de devoir slectionner ici la plus grande partie du « Discours prliminaire », par laquelle l'historien fait part de ses intentions son lecteur en lui offrant ce travail d'envergure, que nous savons aussi avoir t de grande solitude. Ce texte aurait aussi pu s'intituler « Pourquoi et comment on peut devenir historien Qubec dans les annes 1840... ». On fait souvent tat de cette belle prose pour quelques formules claquant au vent comme des drapeaux sous un fort vent d'automne : « Mais quoi qu'on fasse la destruction d'un peuple n'est pas chose aussi facile qu'on pourrait se l'imaginer ; et la perspective qui se prsente aux Canadiens, est, peut-tre, plus menaante que rellement dangereuse » ; ou encore, la toute fin, cette espce de coup d'envoi : « Enfin, cette force de cohsion, dont nous venons de parler, se dveloppe d'autant plus que l'on veut la dtruire ».

On peut imaginer avec quel soin cet auteur, d'une notorit encore faible dans son milieu, s'adresse un public inconnu mais souhait. Il apparat patent que cet homme paisible, pote amateur et notaire de son mtier, s'est donn comme vocation personnelle de susciter une renaissance nationale. D'autant qu'il ne cache pas sa conviction qu'il voudrait voir partage, que « l'histoire de la dcouverte et de l'tablissement du Canada ne le cde en intrt celle d'aucune autre partie du continent ». Tout au long d'un prologue, aussi insistant qu'lgant, il s'en porte volontiers garant. Mais, considrant qu'« il est des hommes que l'avenir inquite, et qui ont besoin d'tre rassurs », il avoue que c'est « pour eux que nous allons entrer dans les dtails qui vont suivre ». Transcrivons d'abord cette dernire rflexion, au fond probablement moins amre qu'il ne semble : « Heureux l'historien qui n'a pas la mme tche remplir pour sa patrie ! »

TEXTE N° 1 120

L'établissement du Canada date des commencements de ce grand mouvement de population vers l'ouest, mouvement dont on a cherché à apprécier les causes générales dans les observations qui précèdent, et dont la connaissance intéresse le Canada comme le reste de l'Amérique. Nous ne devons pas en effet méconnaître le point de départ et la direction du courant sous-marin qui entraîne la civilisation américaine. Cette étude est nécessaire à tous les peuples de ce continent qui s'occupent de leur avenir.

Tel est donc, nous le répétons, le caractère de cette civilisation, et de la colonisation commencée et activée sous son influence toute-puissante. Entre les établissements américains, ceux-là ont fait le plus de progrès qui ont été le plus à même d'en utiliser les avantages. Le Canada, quoique fondé, pour ainsi dire, sous les auspices de la religion, est une des colonies qui ont ressenti le plus faiblement cette influence, pour des raisons qu'on aura lieu d'apprécier plus d'une fois dans la suite. C'est pourquoi aussi y a-t-il peu de pays qui, avec une population aussi faible, aient déjà passé par tant de guerres, d'orages et de révolutions.

Au surplus, dans une jeune colonie chaque fait est gros de conséquences pour l'avenir. L'on se tromperait fort gravement si l'on ne voyait dans le planteur qui abat les forêts qui couvraient autrefois les rives du Saint-Laurent, qu'un simple bûcheron travaillant pour satisfaire un besoin momentané. Son oeuvre, si humble en apparence, devait avoir des résultats beaucoup plus vastes et beaucoup plus durables que les victoires les plus brillantes qui portaient alors si haut la renommée de Louis XIV. L'histoire de la découverte et de l'établissement du Canada ne le cède en intérêt à celle d'aucune autre partie du continent. La hardiesse de Cartier qui vient planter sa tente au pied de la montagne d'Hochelaga, au milieu de tribus inconnues, à près de trois cents lieues de l'Océan ; la persévérance de Champlain qui lutte avec une rare énergie, malgré la faiblesse de ses moyens, contre l'apathie de la France et la rigueur du climat, et qui, triomphant enfin de tous les obstacles, jette les fondements d'un empire dont les destinées sont inconnues ; les souffrances des premiers colons et leurs sanglantes guerres avec la fameuse confédération iroquoise ; la découverte de presque tout l'intérieur de l'Amérique septentrionale, depuis la baie d'Hudson jusqu'au golfe du Mexique, depuis la Nouvelle-Écosse jus-

120 Ibid., première édition, Québec, Aubin, 1845, tome I, p. 17-25.

qu'aux nations qui habitaient les rives occidentales du Mississippi ; les expéditions guerrières des Canadiens dans le Nord, dans l'île de Terre-Neuve, et jusque dans la Virginie et la Louisiane ; la fondation, par eux ou leurs missionnaires, de premiers établissements européens dans les États du Michigan, de l'Ouisconsin [sic], de la Louisiane et dans la partie orientale du Texas, voilà, certes, des entreprises et des faits bien dignes de notre intérêt et de celui de la postérité, et qui donnent aux premiers temps de notre histoire, un mouvement, une variété, une richesse de couleurs, qui ne sont pas, ce nous semble, sans attraits.

Si l'on envisage l'histoire du Canada dans son ensemble, depuis Champlain jusqu'à nos jours, on voit qu'elle se partage en deux grandes phases que divise le passage de cette colonie de la domination française à la domination anglaise, et que caractérisent, la première, les guerres des Canadiens avec les Sauvages et les provinces qui forment aujourd'hui les États-Unis ; la seconde, la lutte politique et parlementaire qu'ils soutiennent encore pour leur conservation nationale. La différence des armes, entre ces deux époques militantes, nous les montre sous deux points de vue bien distincts ; mais c'est sous le dernier qu'ils m'intéressent davantage. Il y a quelque chose de touchant et de noble à la fois à défendre la nationalité de ses pères, cet héritage sacré qu'aucun peuple, quelque dégradé qu'il fût, n'a jamais osé répudier publiquement. jamais cause, non plus, et plus grande et plus sainte, n'a inspiré un cœur haut placé, et mérité la sympathie des hommes généreux.

Si la guerre a fait briller autrefois la bravoure des Canadiens avec éclat, à leur tour, les débats politiques ont fait surgir, au milieu d'eux, des noms que respectera la postérité ; des hommes dont les talents, le patriotisme ou l'éloquence, sont pour nous à la fois un juste sujet d'orgueil, et une cause de digne et généreuse émulation. Les Papineau, les Bédard, les Stuart, descendus dans la tombe entourés de la vénération publique, ont à ce titre pris la place distinguée que leurs compatriotes leur avaient assignée depuis longtemps dans notre histoire, comme dans leur souvenir.

Par cela même que le Canada a été soumis à de grandes vicissitudes, qui ne sont pas de son fait, mais qui tiennent à la nature de sa dépendance coloniale, les progrès n'y marchent qu'à travers les obstacles, les secousses sociales, et une complication qu'augmentent, de nos Jours, la différence des races mises en regard par la métropole, les haines, les préjugés, l'ignorance et les écarts des gouvernants et quelquefois des gouvernés. L'union des Canadas, surtout, projetée en 1822, et exécutée en 1839, n'a été qu'un moyen adopté pour couvrir d'un voile légal une grande injustice. L'Angleterre, qui ne voit, dans les Canadiens français, que des colons turbulents, entachés de désaffection et de

rpublicanisme, oublie que leur inquitude ne provient que de l'attachement qu'ils ont pour leurs institutions et leurs usages menacs, tantt ouvertement, tantt secrtement par l'autorit proconsulaire. L'abolition de leur langue, et la restriction de leur franchise lectorale pour les tenir, malgr leur nombre, dans la minorit et la sujtion, ne prouvent-ils pas que trop, du reste, que ni les traits, ni les actes publics les plus solennels, n'ont pu les protger contre les attentats commis au prjudice de leurs droits.

Mais quoi qu'on fasse, la destruction d'un peuple n'est pas chose aussi facile qu'on pourrait se l'imaginer ; et la perspective qui se prsente aux Canadiens, est, peut-tre, plus menaante que rellement dangereuse. Nanmoins, il est des hommes que l'avenir inquite, et qui ont besoin d'tre rassurs ; c'est pour eux que nous allons entrer dans les dtails qui vont suivre. L'importance de la cause que nous dfendons nous servira d'excuse auprs du lecteur. Heureux l'historien qui n'a pas la mme tche remplir pour sa patrie !

L'migration des les britanniques, et l'Acte d'Union des Canadas dont on vient de parler, pass en violation des statuts impriaux de 1774 et 1791, sont, sans doute, des vnements qui mritent notre plus srieuse attention. Mais a-t-on vraiment raison d'en apprhender les rvolutions si redoutes par quelques-uns de nous, tant dsires par les ennemis de la nationalit franco-canadienne ? Nous avons plus de foi dans la stabilit d'une socit civilise, et nous croyons l'existence future de ce peuple dont l'on regarde l'anantisement, dans un avenir plus ou moins loign, comme un sort fatal, invitable. Si je m'abandonnais, comme eux, ces penses sinistres, loin de vouloir retracer les vnements qui ont signal sa naissance et ses progrs, et de me complaire dans la relation des faits qui l'honorent, je ne trouverais de voix que pour gmir sur son tombeau. Je me couvrirais la tte pour ne pas voir agoniser ma patrie, expirer ma race. Non, homme d'esprance, l'on n'entendra jamais ma voix prdire le malheur ; homme de mon pays, l'on ne me verra jamais, par crainte ou par intrt, calculer sur sa ruine suppose pour abandonner sa cause.

Mais, dans le vrai, cette existence du peuple canadien n'est pas plus douteuse aujourd'hui, qu'elle ne l'a t aucune poque de son histoire. Sa destine est de lutter sans cesse, tantt contre les barbares qui couvrent l'Amrique, tantt contre une autre race qui, jete en plus grand nombre que lui dans ce continent, y a acquis depuis longtemps une prpondrance, qui n'a plus rien craindre. Mais qui peut dire que ces luttes aient retard essentiellement sa marche ? C'est pendant celle dont on craint les plus funestes rsultats, que son extension a pris les plus grands dveloppements. Dans les cent cinquante-deux ans de la domination franaise, la population du Canada n'a atteint que le chif-

fre de quatre-vingt mille mes environ, tandis que dans les quatre-vingt-trois ans de la domination anglaise, ce chiffre s'est lev plus de cinq cent mille et le pays s'est tabli dans sa plus grande tendue. On voit donc que les frayeurs dont l'on vient de parler, sont plus chimriques que relles.

En effet, ce qui caractrise la race franaise, par-dessus toutes les autres, c'est « cette force secrte de cohsion et de rsistance, qui maintient l'unit nationale travers les plus cruelles vicissitudes et la relve triomphante de tous les obstacles ». La vieille tourderie gauloise, dit un auteur, a survcu aux immuables thocraties de l'gypte et de l'Asie, aux savantes combinaisons politiques des Hellnes, la sagesse et la discipline conqurante des Romains. Dou d'un gnie moins flexible, moins confiant et plus calculateur, ce peuple antique et toujours jeune quand retentit l'appel d'une noble pense ou d'un grand homme, ce peuple et disparu comme tant d'autres plus sages en apparence, et qui ont cess d'tre parce qu'ils ne comprenaient qu'un rle, qu'un intrt ou qu'une ide.

Rien ne prouve que les Franais tablis en Amrique aient perdu, au contraire, tout dmontre qu'ils ont conserv, ce trait caractristique de leurs pres, cette puissance nergique et insaisissable qui rside en eux-mmes, et qui, comme le gnie, chappe l'astuce de la politique comme au tranchant de l'pe. Il se conserve, comme type, mme lorsque tout semble annoncer sa destruction. Un noyau s'en forme-t-il au milieu des races trangres, il se propage, en restant comme isol, au sein de ces populations avec lesquelles il peut vivre, mais avec lesquelles il ne peut gure s'amalgamer. Des Allemands, des Hollandais, des Sudois se sont tablis par groupes dans les tats-Unis, et se sont insensiblement fondus dans la masse sans rsistance, sans qu'une parole mme rvlt leur existence au monde. Au contraire, aux deux bouts de cette moiti du continent, deux groupes franais ont pareillement pris place, et non seulement ils s'y maintiennent comme race, mais on dirait qu'une nergie qui est comme indpendante d'eux, repousse les attaques diriges contre leur nationalit. Leurs rangs se resserrent, la fiert du grand peuple dont ils descendent et qui les anime alors qu'on les menace, leur fait rejeter toutes les capitulations qu'on leur offre ; leur esprit de sociabilit, en les loignant des races flegmatiques, les soutient aussi dans les situations o d'autres perdraient toute srance. Enfin cette force de cohsion, dont nous venons de parler, se dveloppe d'autant plus que l'on veut la dtruire.

II

Sur le fond épique des « grandes découvertes » et des premiers contacts entre Européens et « nations indigènes », l'historien en vient à rétrécir sa perspective à ce qu'il appelait « l'organisation intérieure du Canada ». Au-delà des descriptions de fait, il passe à la dynamique politique de fonctionnement qui, en principe, animait tout cela, ou plutôt le paralysait en fait ! Il s'en explique sans mâcher ses mots : « [...] le plus mauvais des systèmes de gouvernement ». Hector Garneau, le responsable de la huitième édition de l'*Histoire du Canada d'où nous tirons*, sauf exception, les extraits, introduit opportunément entre crochets ¹²¹ un texte, devenu classique, d'Alexis de Tocqueville ¹²². Voici donc comment Garneau conclut son exposé sur la question de l'inadéquation de l'administration coloniale « en Canada ».

TEXTE N° 2 ¹²³

Après ce court aperçu de l'organisation intérieure du Canada, on peut dire, en résumé, que le pouvoir résidait dans le gouverneur, l'intendant et le Conseil souverain, tous les trois nommés par le roi. Le gouvernement politique était simple comme tous les gouvernements absolus. Aucun rouage compliqué n'en embarrassait la marche. Rien n'opposait d'obstacles sérieux aux hommes chargés d'assurer son fonctionnement, soit qu'ils voulussent abuser de leur autorité

¹²¹ Le lecteur se souviendra que nous avons dit, au début du chapitre précédent, pourquoi en règle générale nous suivons la huitième édition de l'*Histoire* de Garneau, « entièrement revue et augmentée par son petit-fils Hector Garneau ». Les « additions » de celui-ci, ainsi qu'il l'a dit, « ont été insérées entre crochets et font suite au texte ». C'est le cas, dans le *Texte n° 2* qui suit, de la citation de ce passage de Tocqueville. Et aussi dans quelques autres textes.

¹²² Pour notre propre traitement de la pensée de Tocqueville sur l'administration coloniale au Canada en comparaison de l'administration publique de la France de l'Ancien régime, voir notre propre ouvrage, *Quand Tocqueville et Siegfried nous observaient....* Sainte-Foy, Les Presses de l'Université du Québec, 1990, p. 50-51.

¹²³ Garneau, huitième édition, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944, tome II, p. 159-162.

pour satisfaire leurs passions ou leurs intrts, soit qu'ils voulussent travailler l'avancement du pays. C'tait en somme le plus mauvais des systmes de gouvernement. C'tait la dlgation d'un pouvoir absolu, qui devait s'exercer mille lieues du pouvoir dlguant et dans un tat de socit essentiellement diffrent de celui de la mre-patrie. [Qui ne connat ce jugement de Tocqueville : « Quand je veux juger l'esprit de l'administration de Louis XIV et ses vices, c'est au Canada que je dois aller. On aperoit alors la difformit de l'objet, comme dans un microscope... Au Canada, pas l'ombre d'institutions municipales ou provinciales, aucune force collective autorise, aucune initiale individuelle permise. Un intendant ayant une position bien autrement prpondrante que celle qu'avaient ses pareils en France ; une administration se mlant encore de bien plus de choses que dans la mtropole, et voulant de mme faire tout de Paris, malgr les dix-huit cents lieues qui l'en sparent, etc. » (*L'Ancien rgime et la Rvolution*, Paris, nouv. dit. 1887, p. 373).]

[l'apoge de son rgne et de sa puissance, Louis XIV avait tabli la prpondrance franaise en Europe et en mme temps cre un vaste empire colonial. Malgr ses erreurs et ses fautes, son got excessif de la guerre et de la gloire, dou d'un clair bon sens, ne dciderant qu'aprs mre rflexion, « raisonnant tout seul et en moi-mme sur tous les vnements qui se prsentaient, » comme il dit dans ses Mmoires, et attentif jour par jour, des heures rgles, jusqu'au plus petit dtail aux affaires de la nation, avec cela protecteur des lettres et des arts, il restait un grand roi. Nanmoins] on ne pouvait attendre d'un monarque aussi absolu des institutions portant en elles-mmes quelque germe de libert. Tandis qu'il privait la mtropole des derniers privilges qu'elle eut conservs jusqu' lui, pouvait-on supposer qu'il suivrait une conduite contraire l'gard des colonies ? Vers la fin de sa vie, il ordonna que le Conseil souverain changerait de nom et prendrait celui de Conseil suprieur. (Commission de l'intendant Beauharnois, 1er avril 1702). C'tait afin d'ter, disait-il, toute l'ide d'indpendance, en cartant jusqu'au terme de souverainet dans un pays lointain, o les rvoltes seraient si faciles former et si difficiles dtruire.

Tant que Mgr de Laval et ses fidles partisans balancrent le pouvoir des gouverneurs, il y eut une opposition dans le Conseil, et en consquence deux partis ; mais ni l'un ni l'autre n'tait rellement un parti populaire, quoiqu'ils s'appuyassent tout tour sur l'opinion publique. [Lorsque l'infatigable vque de Qubec, abattu par la maladie et les infirmits, dut se dmettre de sa dignit, et ne sigea plus au Conseil], cette Cour devint entirement la crature des deux reprsentants du roi, le gouverneur et l'intendant qui ne rencontrrent plus d'obstacles srieux dans l'excution de leurs volonts ou des ordres de la mtropole. Si, en de rares occasions, ce corps osa diffrer de ses chefs sur

quelque point d'importance c'est, on peut le dire presque avec certitude, que ses intrts mmes taient en pril.

 l'autre bout de la hirarchie, le colon franais... Dans un jugement de l'historien, prcdant l'extrait du *Texte n 2*, il avait dit : « Dans ce partage de la puissance publique, le peuple n'eut peu prs rien. On avait cru accorder une grande faveur aux habitants de Qubec en leur permettant d'abord d'lire un syndic pour se prsenter et soutenir leurs intrts auprs du Conseil souverain ; mais c'tait une habitude qui tait prs de disparatre ». C'est par un parallle saisissant entre les colons franais et anglais du XVII sicle que Garneau perut le fait essentiel que le Canada tait devenu « en quelque sorte une colonie militaire » - ce qui sera de quelque utilit lors de l'affrontement final de la guerre de Sept Ans, mais qui ne constituait pas, par ailleurs, un modle d'administration coloniale...

TEXTE N 3 124

Nous venons d'embrasser d'un coup d'il les progrs des colonies anglaises jusqu' la fin du XVII sicle et les principales formes de leur organisation sociale. S'tant expatris pour fuir la tyrannie politique et les perscutions religieuses, leurs habitants recherchaient ardemment la libert, qu'ils apprciaient tous les jours davantage, quand ils comparaient leur tat prsent leur tat pass. Mais, sitt que cette libert fut pleinement assure, ils portrent leur attention ailleurs et dcouvrirent ct d'eux des hommes prts leur disputer ce qu'ils regardaient dj comme leur hritage naturel. Pendant longtemps ils s'taient crus les seuls matres de l'Amrique septentrionale. Leurs tablissements se dveloppaient en tous sens avec rapidit, tandis que ceux des Franais, faute de colons, semblaient destins prir ds le berceau. Lorsque Colbert se mit peupler le Canada de soldats licencis ; et qu'ils virent des forts s'lever tout autour de leurs frontires, ils prirent peur, et pressrent l'Angleterre d'intervenir pour loigner d'eux des rivaux qui troublaient leur commerce et menaaient leur indpendance. Tmoins des conqutes de Louis XIV qui dictait alors des lois l'Europe, ne verraient-ils pas aussi quelque jour la puissance franaise dominer en Amrique, ou le Canada devenir avec sa force militaire un voisin redoutable ? Ainsi ils voulurent dtruire, avant qu'elle t acquis trop de vitalit et pt opposer trop de rsistance, cette colonie de la Nouvelle-France, qu'ils croyaient ou feignaient de croire dj si dan-

gereuse, et qu'ils ont combattue tant de fois, depuis lors, sans pouvoir l'assujettir. Ils offrirent leur mtropole des hommes et de l'argent pour en faire la conqute, et mirent sa disposition, en 1690, quatre mille soldats pour envahir le Canada. On verra bientt quel fut le rsultat de l'agression de ces colons dj si entreprenants.

Si maintenant l'on compare le colon franais et le colon anglais du XVIIIe sicle, ce rapprochement donne lieu un contraste encore plus saisissant. Le colon anglais tait principalement domin par l'amour de la libert et la passion du commerce et des richesses. Les plus grands sacrifices en vue de ces objets vers lesquels tendaient ses penses et ses entreprises comptaient peu pour lui ; car hors de l, il ne voyait que ruine et abjection. Aussi, ds que les traitants de l'Acadie le croisrent dans ses courses sur les mers, ou que les tablissements de la Nouvelle-Hollande le gnrent dans ses progrs sur terre, employa-t-il tous ses efforts pour s'emparer de ces deux contres. En Acadie, il n'y avait que quelques centaines de pcheurs disperss sur les rives de l'ocan. Il lui fut donc assez facile de conqurir une province couverte de forts. La Nouvelle-Hollande, encore moins en tat de se dfendre que l'Acadie, faute de secours d'Europe, se rendit sans rsistance. Mais au bout de ces conqutes, les Amricains trouvrent en face d'eux les Canadiens : les Canadiens, peuple de laboureurs, de chasseurs et de soldats ; les Canadiens, qui eussent triomph la fin, quoique plus pauvres, s'ils avaient t seulement la moiti aussi nombreux que leurs adversaires ! Leur vie, la fois insouciant et agite, soumise et indpendante, avait une teinte plus chevaleresque, plus potique que la vie calculatrice de ces derniers.

Catholiques ardents, ils n'avaient pas t jets en Amrique par les perscutions religieuses ; royalistes zls, ils ne demandaient pas une libert contre laquelle peut-tre ils eussent combattu. C'taient des chercheurs d'aventures, courant aprs une vie nouvelle, ou des vtrans brunis par le soleil de la Hongrie, et qui avaient pris part aux victoires des Turenne et des Cond. C'taient des soldats, commands par Luxembourg, qui avaient vu flchir les troupes britanniques et autrichiennes. Avides de gloire militaire, et fiers de marcher sous les ordres de leurs seigneurs, ils les suivaient partout au risque des plus graves prils afin de mriter leur estime et leur considration. C'est ce qui faisait dire un ancien combattant : « Je ne suis pas surpris si les Canadiens ont tant de valeur, puisque la plupart descendent d'officiers et de soldats qui sortaient d'un des plus beaux rgiments de France ».

L'instruction, que les seigneurs et le peuple recevaient des religieux, les seuls instituteurs peu prs en Canada, ne devait point teindre cet esprit pouss jusqu' l'enthousiasme, qui plaisait au gouvernement par son royalis-

me, et au clerg par les dvouements qu'il suscitait pour l'oeuvre d'vanglisation. Les missionnaires apprhendaient avant tout la prdominance et le proslytisme de leurs voisins protestants. Ainsi le pouvoir civil et l'autorit religieuse avaient intrt ce que le Canadien ft soldat. mesure que la population augmentait, la milice par ce moyen devait y devenir de plus en plus redoutable. Le Canada tait en quelque sorte une colonie militaire. Dans les recensements, on comptait les armes, comme dans les rles d'une arme.

Tels taient nos anctres. Comme l'immigration, aprs quelques efforts, cessa presque tout fait, et qu'il n'est venu gure plus de cinq mille colons en Canada, pendant toute la dure du rgime franais, ce systme tait peut-tre le meilleur dans les circonstances, pour lutter contre la force toujours grandissante des colonies anglaises. Durant prs d'un sicle, la puissance de celles-ci vint se briser contre cette milice aguerrie, qui ne succomba que devant la supriorit du nombre, en 1760, aprs une dernire lutte acharne de six annes, o elle s'illustra par de nouvelles et clatantes victoires. Encore aujourd'hui, c'est nous que le Canada doit de ne pas faire partie des tats-Unis. [Par notre volont de nous maintenir, de garder sans diminution notre foi religieuse et nos hrdits franaises], nous l'empchons de devenir amricain de moeurs, de langue et d'institutions.

Comme illustration des qualits guerrires des Canadiens, on ne saurait choisir mieux que la figure hroique de Pierre Lemoyne d'Iberville (1661-1702). Il appartenait une famille canadienne dont plusieurs membres s'taient illustrs dans la carrire des armes. Dans les pages qui suivent, Garneau voque comment d'Iberville, ayant fait « son apprentissage dans les glaces polaires » allait encore fonder « un empire sur des rivages o l'hiver et ses frimas sont inconnus, o la verdure et les fleurs sont presque ternelles », dans la mer des Antilles et en Louisiane dont il fut le fondateur et le premier gouverneur. Ses exploits la baie d'Hudson, Terre-Neuve et en Acadie lui valurent d'tre surnomm « le Cid canadien ». L'historien Guy Frgault a consacr un livre la gloire de d'Iberville le Conqurant. Ne laissant pas passer une occasion de clbrer de hauts faits d'armes de ses anctres, Garneau laisse percer quelque chose d'une intime connivence avec son sujet...

TEXTE No• 4 125

Il fit voile de Terre-Neuve le 8 juillet. L'entrée de la baie se trouva obstruée par des banquises, au milieu desquelles ses vaisseaux séparés les uns des autres et entraînés de divers côtés, coururent les plus grands périls. Si la navigation a quelque chose de grand et de hardi dans les hautes latitudes de notre golfe, elle y est en même temps infiniment triste. Un ciel bas et sombre, une mer qu'éclaire rarement le soleil, des flots lourds et couverts, la majeure partie de l'année de glaces, dont les masses colossales ressemblent à des montagnes, des côtes désertes et arides qui semblent augmenter l'horreur des naufrages, un silence qui n'est interrompu que par les gémissements de la tempête, telles sont ces mers qui ont attaché au front d'Iberville une gloire dont le caractère tient de la nature mystérieuse du Nord. Depuis longtemps son vaisseau aventureux les sillonne. Plus tard, il descendra vers des climats plus doux. Ce marin, qui a fait son apprentissage dans les glaces polaires, ira finir sa carrière sur les flots tièdes et limpides des Antilles, au milieu des côtes embaumées de la Louisiane. Il fondera un empire sur des rivages où l'hiver et ses frimas sont inconnus, où la verdure et les fleurs sont presque éternelles.

L'escadre fut exposée au plus terrible danger. Pressés par les glaces flottantes, qui s'amoncelaient à une grande hauteur, et s'affaissaient tout à coup avec un fracas épouvantable, deux des navires, poussés l'un contre l'autre, s'abordèrent tandis qu'un troisième était écrasé à côté d'eux, si subitement que l'équipage eut à peine le temps de se sauver. Ce ne fut que le 28 août que d'Iberville, monté sur le *Pélican*, armé de quarante-quatre canons, put entrer dans la mer libre, après avoir depuis longtemps perdu de vue ses autres vaisseaux. Il arriva seul à l'entrée de la rivière Bourbon (Nelson), devant le fort Nelson, le 4 septembre. Le lendemain matin, on aperçut, à quelques lieues sous le vent, trois voiles qui louvoyaient pour pénétrer dans la rade ; leur ayant fait des signaux, d'Iberville reconnut des bâtiments anglais. Ils allaient le mettre en deux feux, le traquer, pour ainsi dire, au pied de la place qu'il était venu assiéger. C'étaient le *Hampshire*, de cinquante-deux canons, le *Daring* et l'*Hudson-Bay*, de trente-six et trente-deux. En entrant dans la baie, ils avaient découvert au milieu des glaces un des navires de d'Iberville, et l'avaient canonné, par intervalles, pendant dix heures. Le bâtiment français, immobile, n'avait pu présenter à des ennemis que les deux pièces de canon de son arrière.

Les Anglais avaient fini par l'abandonner, le croyant prs de sombrer, et ils s'taient dirigs vers le fort Nelson, devant lequel ils trouvrent d'Iberville.

La fuite lui tait impossible. Il fallait combattre ou se rendre. Son navire portait quarante-quatre canons ; mais le nombre de ses hommes en tat de servir tait diminu en ce moment par la maladie et par l'envoi d'un dtachement terre, qu'il n'avait pas le temps de rappeler. [Le sieur Le Moyne de Martigny, cousin de d'Iberville, et Amiot de Villeneuve, enseignes de vaisseau, furent chargs avec vingt-deux hommes de faire une reconnaissance ; quarante autres taient souffrants du scorbut]. D'Iberville paya d'audace. Lchant ses voiles au vent, il arriva sur les Anglais. Ceux-ci venaient rangs en ligne. Ils lui crirent qu'ils savaient bien qu'il tait d'Iberville, qu'ils le tenaient enfin, et qu'il devait se rendre. Le *Plican* voulut aborder le *Hampshire*, et une troupe de Canadiens se tenait prte sauter sur le pont ; l'autre sut l'viter et, virant de bord couvrit le *Plican* de mousqueterie et de projectiles, le pera faire eau et hacha ses manoeuvres. Le commandant anglais cherchait dmter le vaisseau franais et le serrer contre un bas-fond ; d'Iberville gouverna pour djouer cette manoeuvre, et y russit. Au bout de trois heures et demie d'une lutte acharne, le *Hampshire* court pour gagner le vent, recueille ses forces et pointe ses pices couler bas. D'Iberville, qui a prvu son dessein, le prolonge vergue vergue, pendant qu'on se fusille d'un bord l'autre. Les balles, la mitraille, et les boulets font un terrible ravage. Le *Plican* redouble son feu, pointe ses canons si juste lance une borde si propos, qu'enfin son fier adversaire fait encore au plus sa longueur de chemin et sombre sous voiles. Tout prit.

Dj d'Iberville courait droit l'*Hudson-Bay*, le plus prs d'entrer dans la rivire Bourbon, et qui amena aussitt son pavillon. Restait le *Daring* qui, ayant peu souffert dans sa voilure, prit chasse et se droba. Cette belle victoire donna la baie d'Hudson aux Franais.

Comme administrateur civil comment choisir entre l'intendant Jean Talon, qui rendit la colonie conomiquement viable, et un gouverneur de la taille de Frontenac qui fut, deux poques, l'indispensable protecteur ? Plutt celui-ci puisqu'il nous semble que Garneau en a mieux trait, peut-tre du fait de son caractre autoritaire et mme flamboyant ? Le comte Louis de Buade comte de Palluau et de Frontenac (1622-1698), ainsi que la comtesse, eurent des rapports avec la Cour et Saint-Simon fait mention du couple dans ses Mmoires. Par deux fois Frontenac fut gouverneur du Canada. Lors de son premier terme il tendit et affermit les possessions de la France

en Amérique. Son caractère tranchant, ses démêlés avec l'évêque Mgr de Laval lui valurent d'être rappelé en France. Quelques années plus tard, il fut rétabli dans ses fonctions afin de permettre à la petite colonie de faire face aux attaques croissantes des Anglais et des Iroquois. Voici le profil qu'en dessine Garneau.

TEXTE N° 5 126

Ce gouverneur, dont on a dit autant de mal que de bien, avait conservé jusqu'à ses derniers jours le tempérament vigoureux de sa jeunesse. Sa fermeté, son énergie, les talents qu'il déployait en maints domaines de son administration, [sa fière allure de chef et d'homme de guerre], brillaient encore comme dans ses plus belles années. Tout ce qu'il avait fait pour retirer la colonie des dangers où l'avait précipité son prédécesseur, augmenta les regrets universels que causait sa perte. Il emporta dans la tombe l'estime et l'admiration des Canadiens qu'il avait gouvernés durant l'une des périodes les plus critiques et aussi les plus calamiteuses de leur histoire. Ayant trouvé une Nouvelle-France ouverte, assaillie de toutes parts, menaçant ruine, il la laissa agrandie et en pleine paix.

Le comte de Frontenac a été diversement jugé par les différents partis qui divisaient alors le Canada. Le parti qu'il combattait lui a imputé deux torts très graves à ses yeux : d'avoir été secrètement janséniste et d'avoir toléré et encouragé la traite des boissons chez les indigènes. Aujourd'hui que Pascal est regardé comme une des grandes lumières du catholicisme, on peut être indulgent sur le premier reproche. Le second est plus sérieux ; il fut, en toute probabilité, la cause déterminante de son rappel en 1682. On a vu que ses démêlés avec l'intendant Duchesneau avaient alors obligé la Cour à les révoquer ensemble. Le trafic de l'eau-de-vie avec les sauvages était défendu. L'intendant, comme chef de la justice, avait voulu faire observer les ordonnances prohibitives, et le gouverneur non seulement y avait mis des entraves, mais encore avait favorisé les traitants qui les violaient. Il faut lire les dépêches de Duchesneau pour se rendre compte de la profonde mésentente qui existait entre ces deux hommes. Il accusait le gouverneur de faire la traite par l'entremise de Du Lhut qu'il qualifiait de chef des violateurs de la loi. Il assurait que Frontenac prolongeait ses séjours à Montréal pour veiller aux intérêts de ses spéculations, et que l'exemple qu'il donnait en transgressant lui-même les ordonnances était cause que personne ne voulait plus les observer. Ces rapports soule-

vaient davantage Frontenac contre l'intendant ; et ce dernier se plaignit au ministre qu'il avait t oblig un jour de sortir du cabinet du gouverneur pour viter ses injures.

Au cours de sa seconde administration, Frontenac se laissa encore entraner quelque peu dans les mmes fautes. Nous disons fautes, car le commerce devait tre dfendu aux gouverneurs pour toutes sortes de raisons. Peut-tre tait-il convaincu que sa politique tait la meilleure, indpendamment de son intrt personnel, et que la traite devait tre, autant que possible, abandonne la concurrence gnrale, comme elle l'tait chez les Anglais. Il est indiscutable que plus le nombre des traitants tait grand, plus on approchait de cette libert. Mais on aurait pu accrotre la libert du commerce sans permettre aux gouverneurs ni aux autres fonctionnaires publics de trafiquer. Frontenac, du reste, faisait la traite par ncessit. Il appartenait une famille qui manquait de biens et le roi l'avait peut-tre envoy en Canada pour lui fournir l'occasion d'amasser quelques pargnes.

En le considrant comme homme d'tat, en apprciant sa valeur d'aprs l'ensemble de ses actes et les rsultats de sa politique, on doit nanmoins le situer, au tout premier plan, parmi les gouverneurs peu nombreux qui ont contribu puissamment au bien et l'essor de la colonie. Le P. Charlevoix lui-mme le reconnat en disant que la Nouvelle-France lui devait tout ce qu'elle tait sa mort, et que l'on s'aperut bientt du grand vide qu'il y laissait. L'abolition de la Compagnie des Indes occidentales et l'introduction de l'ordonnance civile de 1667 sont les principaux vnements de sa premire administration, de 1672 1682. Alors aussi le droit d'emprisonnement fut restreint au gouverneur gnral et au Conseil souverain. Frontenac fut un des auteurs du systme que la France imagina en Amrique pour tendre et consolider son empire. Il consistait former des alliances avec les sauvages, et tablir cette chane de forts qui se prolongea par la suite jusqu' la mer du Mexique. Les Anglais venaient de s'emparer de la Nouvelle-Hollande ; leur voisinage ncessitait, dans la pense de Frontenac, ces sages prcautions. Sa seconde administration, aprs une poque sinistre, est entirement remplie par les guerres dont nous avons trac le glorieux mais trop sanglant tableau. La conduite qu'il tint l'gard de la confdration iroquoise, et les conseils qu'il lui donna, produisirent d'heureux rsultats, car, aprs ces guerres, le Canada fut peu inquit par elle. Il avait des ides tendues et justes pour l'agrandissement de la colonie. Mais l'tat de la mtropole et la politique de son gouvernement ne lui permirent pas de suivre un systme propice au dveloppement des immenses contres qui portaient le nom de Nouvelle-France.

IV

L'un des faits marquants du régime français fut le grand traité de pacification générale de 1701, mettant fin aux guerres entre les Français et les indigènes, qu'on appelait encore « sauvages » et non pas amérindiens et autochtones. « Jamais, raconte Garneau, on n'avait vu réunis les députés de tant de nations diverses [...]. Cette nombreuse assemblée offrait le spectacle le plus varié et le plus bizarre par l'étrangeté des costumes et la diversité des idiomes. Le gouverneur occupait une place où il pouvait être vu et entendu de tout le monde. Trente-huit députés signèrent le traité définitif » ¹²⁷. Un des députés, Kondiaronk, dit Le Rat, chef des Hurons, était une noble figure et sans doute la plus forte personnalité de toutes (Frontenac, lui-même, étant décédé depuis trois ans et remplacé par Callières). Garneau brosse un portrait, ému et émouvant, de ce chef décédé lors même de la célébration de cette paix retrouvée.

TEXTE N° 6 ¹²⁸

La consommation de ce grand acte fut accompagnée d'un événement qui laissa une impression profonde et qui fournit une nouvelle preuve du respect que le vrai patriote impose même à ses ennemis. À la première conférence publique (1er août), Le Rat, ce célèbre Huron dont le nom a été cité déjà plusieurs fois, perdit connaissance. On le secourut avec d'autant plus d'empressement qu'on lui avait presque toute l'obligation de ce merveilleux concert, sans exemple jusqu'alors. Quand il fut revenu à lui, il montra le désir de parler. On le fit asseoir dans un fauteuil au milieu de cette réunion, et tout le monde s'approcha pour l'entendre. Il exposa avec dignité et modestie ce qu'il avait fait pour amener une paix universelle et durable. Il appuya beaucoup sur la nécessité de cette paix, sur les avantages qui en reviendraient à toutes les nations, et démêla avec une adresse étonnante les intérêts des unes et des autres. Puis il se tourna vers le gouverneur général, et le conjura de justifier par sa conduite la confiance qu'on avait en lui. Sa voix s'affaiblissant, il reçut en-

¹²⁷ *Ibid.*, tome III, p. 292.

¹²⁸ *Ibid.*, tome III, p. 293-295.

core dans cette circonstance imposante ces vifs applaudissements qui couvraient sa voix chaque fois qu'il l'élevait dans les assemblées publiques.

Sur la fin de la séance, il se trouva plus mal. On le porta à l'Hôtel-Dieu, où il expira pendant la nuit. Les Hurons sentirent toute la perte qu'ils venaient de faire. Jamais sauvage n'avait montré plus de génie, plus de valeur, plus de prudence, plus de connaissance du cœur humain. Des mesures presque toujours justes, les ressources inépuisables de son esprit lui assurèrent des succès constants. Passionné pour le bien et la gloire des siens, ce fut par patriotisme qu'il rompit, avec cette résolution qui, en cas pareils, compte pour rien le crime, la paix que Denonville avait faite avec les iroquois contre ce qu'il croyait être les intérêts de la tribu huronne.

Le Rat, ou Kondiaronk, son nom huron, brillait dans les conversations par son esprit et ses réparties vives, pleines de sel et ordinairement sans réplique. Il était en cela le seul homme capable de tenir tête à Frontenac, qui l'invita souvent à sa table. Il disait qu'il ne connaissait parmi les Français que deux hommes d'esprit, le gouverneur et le P. de Carheil. L'estime qu'il portait à ce Jésuite fut ce qui le détermina, dit-on, à se faire chrétien.

Sa mort causa un deuil général. Son corps fut exposé et ses funérailles, auxquelles assistèrent Vaudreuil, le clergé, les notabilités, les ambassadeurs sauvages, furent très solennelles. On l'inhuma dans l'église paroissiale. Telle était son influence et le cas qu'on faisait de ses conseils parmi sa nation, qu'après la promesse que Callières avait faite au chef mourant de ne jamais séparer les intérêts des Français de ceux des Hurons, ceux-ci gardèrent aux premiers une fidélité inviolable.

V

Mais, en ce début d'un nouveau siècle, la guerre franco-britannique n'allait pas cesser en Amérique, comme conséquence de la rivalité continue entre les deux grandes puissances européennes. La plus grande partie de l'Acadie avait été perdue lors de la conclusion du traité d'Utrecht de 1713. Quarante ans plus tard, les Acadiens refusaient toujours de prononcer le serment d'allégeance à la couronne britannique. L'Angleterre préparant le grand assaut de ce qui allait devenir la guerre de Sept Ans, « il ne fut pas difficile, écrit Garneau, de trouver des raisons politiques pour justifier l'expul-

sion des Acadiens. La très grande majorité n'avait rien fait de contraire à la neutralité. Mais dans l'horrible catastrophe qui se préparait, l'innocent allait être entraîné avec le coupable ou avec celui qui avait laissé trop voir <que ses vœux étaient toujours pour son ancienne patrie>. Pas un habitant ne mérita grâce » ¹²⁹. Et ce sera la terrible *déportation*, que le grand poète américain Longfellow immortalisera en 1847 dans son poème épique, *Évangéline*. Dans le même temps, à Québec, Garneau en reconstituait des épisodes dramatiques dans sa fresque historique.

TEXTE N° 7 ¹³⁰

Le 10 septembre fut le jour fixé pour l'embarquement à Grand-Pré. Une résignation calme avait succédé à leur premier désespoir. Mais lorsqu'il fallut dire le dernier adieu à leur patrie, pour aller vivre séparés, au milieu d'un peuple étranger, qui avait d'autres coutumes, d'autres moeurs, une autre langue, une autre religion, leur courage s'évanouit, et ils furent navrés de douleur. Au mépris de la foi jurée et par un raffinement incroyable de barbarie, les familles furent divisées et dispersées sur les différents navires. Avant de les faire monter à bord des navires qui les attendaient on rangea les prisonniers sur six de front, les jeunes gens en tête. Ceux-ci refusèrent de marcher, réclamant l'exécution de la promesse qui leur avait été faite, qu'ils seraient embarqués avec leurs parents ; on fit avancer contre eux les soldats, la baïonnette abaissée. Le chemin, long d'un mille et demi depuis l'église jusqu'à la rivière de Gaspareaux, était bordé de femmes et d'enfants, qui, à genoux et fondant en larmes, encourageaient leurs maris, leurs pères, leurs fils, leurs frères, et leur adressaient leurs bénédictions. Cette lugubre procession défila lentement en priant et en chantant des cantiques. Les chefs de famille marchaient après les jeunes gens. Enfin la procession atteignit le rivage. Les hommes furent mis sur certains bâtiments ; les femmes et les enfants, sur d'autres, pêle-mêle, sans qu'on prît le moindre soin pour leur commodité. Il n'y a pas d'exemple dans les temps modernes d'un châtement infligé à tout un peuple paisible et inoffensif avec autant de calcul, de sang-froid et d'inhumanité que celui [auquel les descendants des Acadiens ont donné le qualificatif de « grand dérangement »].

¹²⁹ *Ibid.*, tome V, p. 106-107.

¹³⁰ *Ibid.*, tome V, p. 109-111.

Tous les autres tablissements du district des Mines, les tablissements de l'isthme, et les villages sur la rivire Annapolis, vingt-quatre lieues des Mines, prsentrent le mme spectacle de dsolation.

Les vaisseaux, chargs de [quinze cent cinquante-neuf personnes (10 septembre) et un mois aprs de dix-sept cent trente autres Acadiens (E. Lauvrire)], firent voile vers les colonies anglaises. Ils les jetrent sur le rivage depuis le Massachusetts jusqu' la Gorgie, sans pain et sans protection. [On estime que pendant les annes qui s'coulrent de 1755 1766, huit mille Acadiens auraient pri ; et en 1766, il en restait encore douze mille vivants. Cependant aprs la reprise de Louisbourg (1758), quatre mille Acadiens, qui s'taient rfugis dans l'le Saint-Jean, aujourd'hui l'le du Prince-Edouard, furent dports en Angleterre et en France]. Au reste, longtemps aprs le dpart des Acadiens, on pouvait voir leurs bestiaux s'assembler la fin du jour autour des ruines des habitations, et les chiens passer les nuits pleurer l'absence de leurs matres, en poussant de plaintifs hurlements.

VI

Garneau possdait un certain art du portrait. Ce don lui permettait, en outre, d'assembler une srie d'vnements imputables des personnages considrables ou dont ceux-ci avaient t les agents dterminants. Mais, dans une priode aussi charge, que la guerre de Sept Ans sur ses deux thtres europen et amricain, les personnages ainsi que les vnements d'importance sont fort nombreux. En particulier, il n'est gure possible d'oprer de courtes synthses ou valuations de la situation nord-amricaine voluant vers un dnouement brutal et complexe. Toutefois, sans rappeler les grands pisodes de cette guerre ni, en particulier, celui qui sera dcisif du sige de Qubec, considrons, la suite de Garneau, les trois grandes figures militaires de l'affrontement final. Et d'abord celle du gnral vainqueur, mais tu en pleine action, l'ge de 32 ans, le gnral James Wolfe. D'o venait-il ? Qui tait-il ? De qui tait-il entour ?

TEXTE N° 8 131

Le général James Wolfe était un officier [de trente-deux ans,] plein de talents et d'énergie, qui tardait à se signaler par des actions d'éclat. Il avait eu un emploi assez considérable du duc de Bedford, lord lieutenant d'Irlande, mais il y avait renoncé pour aller à la guerre, abandonnant ainsi son avancement aux caprices de la fortune. « Elle a été peu favorable à ma famille, écrivait-il (21 janvier 1759), mais pour moi elle m'a souri quelquefois, et m'a fait participer à ses faveurs. Je m'en remets entièrement à elle ». Sa conduite au siège de Louisbourg attira l'attention et le fit choisir pour commander l'expédition de Québec. On lui donna des lieutenants animés de la même ambition que lui et que lui-même avait désignés. Les brigadiers Robert Monckton, George Townshend et James Murray, quoique tous les trois encore à la fleur de l'âge, avaient bien étudié la guerre et acquis l'expérience des combats. Wolfe était fils d'un ancien major général, qui avait servi avec distinction. Les trois autres appartenaient à la noblesse. Ils partirent remplis d'espérance. « Si le général Montcalm, s'écriait Wolfe, trompe encore cette fois nos efforts, il pourra passer pour un habile officier ; ou nos généraux sont plus mauvais que de coutume ; ou la colonie a des ressources que l'on ne connaît pas » (29 janvier).

La flotte anglaise, forte de [cent vingt-cinq vaisseaux, cent cinquante-deux embarcations légères et portant vingt-sept mille soldats et marins], remonta le Saint-Laurent, et atteignit l'île d'Orléans le 26 juin (1759). Chacun fut étonné dans le pays de l'heureuse fortune de cette flotte, qui avait su éviter tous les périls du fleuve. Le commandant d'une frégate française, Denis de Vitré, fait prisonnier pendant la guerre, avait dû lui servir de pilote, sous peine de mort, jusqu'à Québec, sa patrie, trahison dont il fut récompensé ensuite par une pension sur l'amirauté. L'armée anglaise effectua un débarquement le 27 juin dans l'île d'Orléans, évacuée de la veille par les habitants, et vint prendre position à son extrémité, en face de Québec et du camp de Beauport. L'amiral Saunders fit reconnaître la rade et le bassin de la ville. Le capitaine James Cook, qui s'est illustré depuis par ses voyages de découvertes, fut employé à ce service. Il est à noter que deux des plus célèbres navigateurs qui aient fait le tour du globe, Cook et Bougainville se trouvaient alors sous les murs de Québec.

131 *Ibid.*, tome V, p. 256-257.

Sur le gnral Montcalm (Louis-Joseph, marquis de Montcalm de Saint-Vran, n en 1712, mort en 1759), Garneau semble beaucoup mieux renseign. Il en parle gnralement avec beaucoup de respect et une pointe d'admiration qui ne voilent pas ses dfauts d'homme et ses limites sur le champ de bataille. C'est aprs avoir fait le rcit de « la premire bataille d'Abraham », pendant laquelle le gnral en chef, allait tre mortellement bless, que l'historien voque « ses triomphes et sa bravoure ». Mais il s'abstient d'alourdir le sens hroique d'un destin personnel, emport qu'il se trouve par la tragdie d'une communaut humaine passant, d'un coup, sous une autre domination combien plus trangre.

TEXTE N 9 132

Quoi qu'il en soit, devant les restes inanims du gnral, on ne voulut se rappeler que ses triomphes et sa bravoure. Les Canadiens et les Franais le pleurrent. Il avait su acqurir une grande influence sur les uns et sur les autres par la vivacit de sa parole et par l'entranement de son courage. Officiers et soldats trouvaient des charmes dans les plus grandes fatigues par le dsir de mriter son loge. On ne croyait que lui capable de donner une bataille et de la gagner. Montcalm, prs d'expirer, recommanda ceux qui l'entouraient l'honneur de la France. « Je meurs content, dit-il. Je laisse les affaires du roi dans de bonnes mains. J'ai toujours eu une haute opinion des talents de M. de Lvis. » (Rapport par Johnstone). Il reut les sacrements de l'glise et mourut le lendemain matin, 14 septembre, au chteau Saint-Louis, peine g de quarante-huit ans. Le soir du mme jour, il fut enterr, la lueur des flambeaux, dans l'glise des Ursulines, en prsence de quelques officiers ; il eut pour tombeau une fosse qu'une bombe en clatant avait creuse moiti, sous la chaire, le long du mur.

Montcalm avait une trs petite taille, et une figure agrable, qu'animaient des yeux extrmement vifs. Un chef sauvage, tonn que celui qui faisait des prodiges ne ft pas de grande stature, s'cria la premire fois qu'il le vit : « Ah ! que tu es petit ! mais je vois dans tes yeux la hauteur du chne et la vivacit de l'aigle. » Dou d'une imagination ardente, Montcalm brillait par les avantages d'une mmoire orne. Du reste, Montcalm possdait des gots studieux et tait vers dans les langues anciennes et les lettres. Il avait conserv l'amour de la science au milieu des travaux de la guerre. Il aimait le luxe, et il

132 *Ibid.*, tome V, p. 293-295.

était désintéressé. Il devait au trésor dix mille écus, qu'il avait empruntés pour soutenir son rang et pour soulager ses officiers dans le dénuement de toutes choses que présentait ce pays.

Mais au moins l'honneur sera sauf. Le successeur de Montcalm, le général Lévis (François-Gaston, duc de Lévis, né en 1720, mort en 1787) s'étant replié sur Montréal après la défaite des Plaines d'Abraham du 13 septembre 1759, allait remporter au printemps suivant, la seconde bataille près du même lieu, dite aussi bataille de Sainte-Foye (le 28 avril 1760). Trop tard, victoire inutile : les bateaux qui, le 15 mai, vont apparaître à la pointe de l'île d'Orléans sont anglais et non français. Il ne restera plus au nouveau commandant français qu'à brûler ses drapeaux et, la rage au cœur, à rentrer en France. Voici dans quelles conditions, quelques jours après la mort de Montcalm, Lévis avait reçu le commandement alors que, selon Garneau, « le mal était sans remède ».

TEXTE N° 10 133

Lévis prenait la conduite de l'armée au moment où les affaires étaient dans une situation désespérée ; mais c'était un de ces hommes dont les circonstances difficiles font ressortir les talents avec éclat. Il naquit le 23 août 1720 au château d'Ajac, en Languedoc, de l'une des plus anciennes maisons de France. Entré de bonne heure au service, il s'était fait remarquer par sa bravoure et par son activité. En Canada il avait montré un esprit droit, réfléchi, attentif au devoir, et rigide pour la discipline militaire, qualité rare à cette époque dans les armées françaises. « Il était doué par la nature, dit Moreau de Saint-Méry, de cet art heureux qui rend propre à apercevoir les choses sous leur véritable face. Montcalm avait la prudence de l'interroger dans les cas importants. Des réponses simplement exprimées, mais dont l'événement confirmait la sagesse, avaient rendu cette confiance encore plus entière. »

Le 19 septembre, Lévis marcha avec sa petite armée vers la Vieille-Lorette ; et Bougainville se rendit jusqu'à la rivière Saint-Charles à une demi-

lieue de Québec, où il apprit que la ville venait de capituler, quoique le commandant eût auparavant reçu l'ordre positif de ne point traiter avec l'ennemi, et qu'il eût promis de s'y conformer. Cette nouvelle parvint au général à Saint-Augustin. Il ne put contenir son indignation, qu'il exprima dans les termes les plus amers. Mais le mal était sans remède.

VI

Garneau ne s'étend pas sur les circonstances désastreuses pour les Canadiens de cet hiver 1759-1760. En moins d'une page, il les énumère à la façon d'un sommaire plutôt qu'il ne les décrit avec quelque détail. Dans le court passage qui suit, pour montrer la détermination des Canadiens de ne pas abandonner le combat malgré l'occupation de la ville capitale, il évoque « l'opiniâtreté vendéenne » qu'un connaisseur comme Napoléon saura apprécier.

TEXTE N° 11 134

Malgré la perte de leur capitale qu'ils attribuaient à la trahison, les Canadiens ne désespérèrent point. Quoique Québec eût été détruit par le bombardement ; que les côtes de Beaupré, l'île d'Orléans et, sur la rive droite du fleuve, trente-six lieues de pays, contenant dix-neuf paroisses, eussent été dévastées ; que les habitants de ces campagnes qui avaient perdu leurs maisons, leurs meubles, presque tous leurs bestiaux, dussent, en retournant sur leurs terres avec leurs femmes et leurs enfants, s'y cabaner à la façon des sauvages ; encore qu'un grand nombre de familles, faute de vivres, se vissent obligées d'émigrer vers les Trois-Rivières et Montréal, les Canadiens ne parlèrent point de poser les armes ; ils demandèrent à marcher encore au combat : c'était l'opiniâtreté vendéenne, c'était la détermination indomptable de cette race à laquelle appartiennent une partie des Canadiens, et dont Napoléon appréciait tant la bravoure, le caractère et le dévouement sans bornes.

134 *Ibid.*, tome V, p. 301.

Enfin, considrons les ractions fort diffrentes des vnements si lointains dans les deux mtropolles ennemies. Tandis que Londres exulte la nouvelle de ce que l'historien appelle si vocativement « la perte du boulevard de l'Amrique franaise », la cour de Louis XV il en va tout autrement...

TEXTE N 12 ¹³⁵

La nouvelle de la prise de Qubec remplit de joie l'Angleterre. Londres et les autres principales cits du royaume prsentrent au monarque des adresses de flicitations, dont Pitt dut s'applaudir en secret, car c'tait lui que revenait la plus grande part de gloire. Le Parlement ordonna que les restes du gnral qui l'Angleterre devait une si brillante conqute, fussent dposs dans le temple de Westminster, au milieu des grands hommes de la patrie, et qu'un monument y ft lev sa mmoire ; il vota des remerciements aux commandants de la flotte, aux gnraux de l'expdition ; et le roi fit rendre des actions de grces publiques dans tout l'Empire.

En France, o le peuple, exclu du gouvernement, n'exerait aucune influence sur les actes du pouvoir, il y avait longtemps qu'on n'esprait plus conserver ces belles contres. Tant de sang vers pour leur dfense n'tait plus qu'un sacrifice dans le grand dsastre qui allait terminer l'un des derniers drames de l'ancienne monarchie. La perte du boulevard de l'Amrique franaise et la mort de Montcalm ne surprirent pas, mais elles firent une impression pnible dans le public. la Cour de Louis XV, nerve par les orgies, on ne songea point srieusement secourir les dbris des vieilles cohortes franaises, ces « enfants perdus » qui voulaient toujours combattre, sinon pour triompher, du moins pour sauver l'honneur national.

Nous avons coup l'extrait prcdent au point prcis o Hector Garneau introduit, entre crochets, un jugement de l'historien R. Waddington sur la responsabilit du « cabinet de Versailles » dans le cours gnral des rcents vnements qui ont men la fin de l'empire franais en Amrique de Nord. Le voici, ce passage qui clt, d'une autorit extrieure, des vues encore non dites de cette faon synthtique par Garneau :

¹³⁵ *Ibid.*, tome VI, p. 9-10.

Si nous ne saurions tre trop svre dans notre apprciation des hommes auxquels incombent la responsabilit immdiate de la reddition de Qubec, dit l'historien de cette guerre, il ne faut pas oublier la part cent fois plus lourde du cabinet de Versailles. Engager par des agressions irrflchies une guerre qu'on n'tait pas en tat de soutenir, gaspiller en Allemagne, pour des avantages illusoires, des forces qui eussent t mieux employes pour la conservation du Canada, se laisser sduire la ncessit de refuser les 2 ou 3,000 hommes de renfort dont la prsence et sauv la colonie, abandonner leur sort les soldats, les paysans qui avaient si vaillamment combattu, telles sont les fautes successives dont le gouvernement de Louis XV supporte tout le poids devant l'histoire ¹³⁶.

¹³⁶ Cit, Garneau, *ibid.*, tome VI, p. 10-11.

Deuxième partie : L'oeuvre

Chapitre VIII

LIRE Garneau : II. le régime anglais

[Retour à la table des matières](#)

La cartographie étant encore assez rudimentaire au XIXe siècle, les dimensions territoriales de « notre nationalité » ne constituaient guère un sujet dont un historien entretenait son lecteur. Et probablement que, dans le cas de l'historien national, il ne se sentait pas tellement sollicité par cette question. En particulier, le passage d'un régime impérial à un autre régime impérial ne sera pas, chez lui, l'occasion d'un lamento indu sur les méfaits de la conquête et ses conséquences à longue portée. Mais, d'une façon plus fine que celle des historiens de son époque, il a fait une lecture nationale de notre passé ; et souvent à partir de lui, ce thème fera l'objet de querelles idéologiques ultérieures jusqu'à notre second après-guerre mondial.

Un point positif en faveur du réalisme de Garneau est de n'avoir pas omis de faire état des données démographiques majeures de la population qu'on qualifie, à partir du régime anglais, de « franco-canadienne » ou « canadienne-française ». En quittant l'étude du régime français, Garneau rappelle l'ordre de grandeur des progressions numériques d'une collectivité si petite et pendant tellement de temps : « La population franco-canadienne s'était doublée tous les trente ans depuis 1679. Elle était, à cette dernière époque, de 9,400 âmes et atteindra 37,200 âmes en 1734. Toutefois, elle ne doubla pas entre 1734 et 1765 à cause des pertes qu'entraînèrent les guerres qui rem-

plirent une grande partie de cette priode de temps, et de l'migration des Canadiens qui passrent en France par suite de la conqute » ¹³⁷. Mais, aprs le trait de Paris de 1763, la population reprit sa progression rapide tandis que le commerce augmentait dans la mme proportion.

Tant et si bien qu' l'poque de l'Union, « la population, le commerce, l'agriculture, l'industrie y avaient fait de rels progrs. La population du Bas-Canada, que nous avons estime cent soixante mille mes peu prs lors de l'introduction de la constitution de 1791, s'tait quadruple depuis ». Grce l'apport des colons britanniques et des loyalistes d'outre-frontire, au recensement de 1844, « la population du Bas-Canada tait alors de six cent quatre-vingt-dix-sept mille habitants, dont cinq cent vingt-quatre mille deux cents Canadiens franais, cent soixante-douze mille huit cents Anglais et trangers et cinq cent soixante-douze mille huit cents catholiques » ¹³⁸. Ces donnes dmographiques sont retenir tout au long de l'tude que Garneau conduit. Retenir aussi que ce n'est qu'au terme de cette priode 1763-1844 que le groupe vainqueur put commencer minoriser le groupe vaincu de 1759.

I

Pour introduire la comprhension d'une telle rupture et des multiples recommencements qu'elle ncessitait en tous ordres d'activit, nous proposons en premier lieu un texte d'une certaine longueur, ainsi que nous avons cru devoir le faire, pour des raisons analogues, au dbut du chapitre prcdent. L'historien dcrit d'abord l'ambiance presque euphorique, cre par « l'octroi d'une constitution libre », celle de 1791, puis demande son lecteur de « reporter un instant nos regards en arrire » pour mesurer la longueur du chemin parcouru en si peu de temps. Il invite considrer les vnements qui se sont produits selon l'enfilade des annes cls 1755, 1763, 1774, 1791, ainsi que le rcit de suites, moins heureuses et davantage circonscrites, pendant les annes de 1797, 1799, 1810. Le texte se termine donc sur le tableau de la situation prvalant un demi-sicle aprs la conqute. (Quant au fait antrieur et capital

¹³⁷ Franois-Xavier Garneau, *Histoire du Canada*, huitime dition, 1945, tome VI, p. 300.

¹³⁸ *Ibid.*, tome IX, p. 145-146.

de l'attaque de la ville de Québec, en 1774, par les Américains, il sera raconté au texte suivant, le quatorzième.)

TEXTE N° 13 ¹³⁹

L'octroi d'une constitution libre fut célébré à Québec par un grand banquet. Il se forma une association qui se donna, suivant l'usage du temps, le nom de Club constitutionnel, et dont le but était principalement de répandre les connaissances politiques dans le pays. Elle se réunissait toutes les semaines pour discuter les questions politiques, commerciales, scientifiques et littéraires. Un résumé de la constitution fut publié par ses soins, avec des notes explicatives pour la rendre plus intelligible au peuple. L'instruction publique, l'hérédité de la noblesse, l'amélioration de l'agriculture, les qualités nécessaires à un représentant du peuple, devinrent des sujets de discussion qui excitèrent, un moment, l'enthousiasme. On vit des instituteurs offrir leurs services pour instruire les enfants du peuple gratuitement. Cette ardeur se ralentit peu à peu, sans avoir donné plus de hardiesse à la presse, qui continua de garder le silence sur les affaires publiques. C'est à peine si l'on osait publier des opinions bien innocentes dans des correspondances anonymes. Ainsi la Gazette de Montréal, de Fleury Mesplet, rapporte, sans oser mentionner le lieu du banquet ni les noms des assistants, que la nouvelle constitution avait été fêtée dans cette ville par de jeunes citoyens. Parmi les toasts qui furent portés après le toast au roi, on remarque les suivants : l'abolition de la tenure féodale ; la liberté civile et la liberté religieuse ; la liberté de la presse ; la révolution de France ; la révolution de Pologne ; la révocation de l'ordonnance de la milice ; la révocation de toutes les ordonnances qui peuvent être contraires à la liberté individuelle.

D'après ces manifestations, on peut se faire une idée de l'esprit qui animait alors la jeunesse canadienne.

Arrêtons-nous ici pour reporter un instant nos regards en arrière. Nous voilà arrivé à la fin du XVIII^e siècle, au moment de l'introduction du régime représentatif en Canada. Depuis 1755, toutes les calamités qui peuvent frapper un peuple s'étaient amassées pour accabler les Canadiens. La guerre, la famine, les dévastations, la conquête, le despotisme militaire et civil, la privation des droits politiques, l'abolition des institutions et des lois anciennes, tous les

¹³⁹ *Ibid.*, tome VI, p. 301-307.

maux enfin s'appesantirent la fois ou successivement sur notre pays dans l'espace d'un demi-sicle. On devait croire que le peuple canadien-franais si jeune alors, si faible en nombre, disparatrait sous tant d'preuves et de temptes. Mais admirable de persvrance et de courage, ne cessant jamais un moment d'esprer ; fidle la religion de ses pres, rvrant les lois qu'ils lui ont laiss [sic] en hritage, chrissant la langue dont l'harmonie a charm son oreille au berceau, il a conserv pieusement ces trois grands symboles de sa nationalit. [Bien plus, malgr les entreprises et les assauts dirigs contre lui, il s'est tenu debout. Il a grandi et dur. Il est devenu matre de son destin] ¹⁴⁰.

Le changement de gouvernement, la conqute, amena un changement radical dans le personnel des fonctionnaires publics. Le commerce tout entier tomba aussi entre les mains des vainqueurs. Les marchands et les fonctionnaires anglais, perdus au milieu de l'ancienne population, se donnrent la main pour se soutenir. Ils concertrent la destruction de la langue, des lois et des coutumes des Canadiens, comme le moyen le plus prompt et le plus sr de dominer ce peuple et de l'exploiter. Ils pensaient que cela serait d'autant plus facile, qu'il tait, selon eux, cause de sa religion mme, priv de tout droit politique. La proclamation de 1763 sembla d'abord favoriser leurs vues. Mais quand il fallut l'appliquer en convoquant une assemble reprsentative ; quand le parti protestant voulut insister sur l'excution rigoureuse des lois anglaises, qui refusaient aux catholiques le droit d'tre lecteurs ou ligibles, le gouverneur Murray, sachant que l'Angleterre, au trait de 1763, avait reconnu la religion des Canadiens, recula devant l'ide de confier le pouvoir lgislatif quatre cents aventuriers, la plupart d'un caractre quivoque. Les fonctionnaires se soumirent en silence ; le commerce, plus indpendant de l'autorit, murmura contre ce qu'il regardait comme une faiblesse. Le lien qui unissait les fonctionnaires leurs compatriotes se relcha ; les premiers, se conformant la politique que leur dictaient les instructions royales, devinrent en apparence plus modrs ; et les seconds cherchrent par leurs clameurs en imposer la mtropole, srs qu'ils taient de trouver toujours des appuis, grce leurs relations commerciales. Mais la rvolution amricaine vint son tour les loigner de l'objectif qu'ils voulaient atteindre.

L'Acte de 1774, adopt pour attacher les Canadiens l'Empire, rtablit les lois franaises et mit ce peuple, pour ses droits politiques, sur le mme pied

¹⁴⁰ Est-il besoin de prciser que ce texte entre crochets est d'Hector Garneau, qui semble avoir senti le besoin d'ajouter, ici, son grain de sel ? Comme nous avons pris la dcision de maintenir les « additions » du petit-fils annotateur, on ne peut s'empcher de trouver ce texte, heureusement court, la fois plonastique et inutile dans le contexte.

que les Anglais. Ceux-ci, en voyant dj leur domination s'vanouir, y avaient apport une rsistance opinitre. La nouvelle constitution parut admirable aux fonctionnaires : elle mettait en effet le pouvoir entre leurs mains, car la plupart des membres du Conseil lgislatif remplissaient des charges publiques. Aussi furent-ils opposs tout changement, surtout l'tablissement d'une chambre lective, qui et restreint leur autorit, leurs privilges et leur patronage. Les marchands, devenus leurs adversaires et d'autant plus jaloux du Conseil lgislatif que plusieurs Canadiens venaient d'y entrer et allaient pouvoir dfendre les droits de leurs compatriotes, rclamrent une constitution libre. Pendant longtemps ils crurent que les catholiques, ne pouvant prter le serment du Test, se trouveraient naturellement exclus des Chambres en Canada, comme ils l'taient en Angleterre. Ce ne fut qu'aprs un avertissement formel des intentions des ministres, qu'ils abandonnrent leurs prtentions cet gard, et qu'ils acceptrent, en murmurant, la constitution de 1791 comme un pis-aller. Encore essayrent-ils, lors de la discussion de ce projet, d'obtenir le maintien du serment du *Test*, tel qu'il se prtait en Angleterre, l'abolition des lois franaises et des privilges du clerg catholique, enfin la rpartition de la franchise lectorale de manire donner la majorit aux protestants dans la Chambre des dputs, comme ils comptaient l'avoir dans la Chambre haute, laisse au choix du roi. Ils chourent sur tous ces points, et ils durent accepter en son entier la charte de 1791.

Cette constitution, en assurant la majorit aux Canadiens dans la Chambre reprsentative, runit pour la seconde fois la population anglaise, c'est--dire les fonctionnaires publics et les marchands, dans une mme communaut d'intrts et de sentiments. Ils formrent une vritable faction, laquelle les royalistes amricains chasss de leur pays, le cour ulcr par la dfaite, prtrent l'nergie de la haine et des passions qui les dvoraient encore. Cette faction osa chercher faire proscrire la langue franaise de la lgislation par la majorit mme qui parlait cette langue ; elle russit acqurir un pouvoir despotique par une loi qui suspendit celle de *l'habeas corpus* et permit au Conseil excutf ou trois de ses membres d'envoyer en prison tout citoyen suspect ou accus d'un dlit politique (1797). Elle eut aussi assez d'influence pour faire rejeter par l'Angleterre un bill de 1799 qui donnait au peuple le pouvoir de taxer et de contrler la perception et l'emploi du revenu public. Elle cria la trahison lorsqu'en 1810 la Chambre se dclara prte charger le budget de la colonie de toutes les dpenses civiles, dont une partie tait alors paye par la mtropole. On verra par la suite comment elle profita de la suspension de *l'habeas corpus* pour essayer [sic] intimider la Chambre, en emprisonnant ses membres et en usurpant une autorit que lui refusait la loi.

Ds le dbut du gouvernement constitutionnel, les hommes et les partis se dessinent suffisamment pour que l'on aperoive leurs caractres, leurs tendances et leur esprit. Le parti anglais, voyant ses esprances dues, se rallia au gouvernement avec beaucoup de dpit. Cependant son rle tait encore considrable : il dominait dans le Conseil lgislatif, dans le Conseil excutif, dans l'administration. Le parti canadien n'avait la majorit pour lui que dans la Chambre d'assemblée, qui fut bientt en opposition ouverte avec les deux autres branches de la lgislation et avec tous les fonctionnaires publics, qui la dtestaient dj. De l les longs dmls qui vont remplir nos annales. Les Canadiens se prsenteront nous sous un aspect nouveau. Intrpides et persvrants sur les champs de bataille au temps du rgime franais on va les voir, sous la domination anglaise, montrer la mme constance dans une lutte d'un autre genre, et se distinguer par leur nergie et par des talents qu'on ne leur avait pas encore connus.

II

L'Acte de Qubec, par sa gnrosit d'inspiration, n'avait pas eu l'heur de plaire davantage aux colons amricains, la veille de s'insurger contre l'autorit britannique, qu'aux colons et aux marchands anglais installs au Canada depuis 1763. On notera, en passant, que les Canadiens et les British Americans furent sous cette autorit impriale commune jusqu'au dnouement de la guerre de l'indpendance amricaine. On rappellera aussi que les membres du Congrs de Philadelphie de 1774 avaient mis l'Acte de Qubec au nombre de ses « griefs » contre Londres. Le noeud de ces intrts entremls devait se rompre et les consquences entraner l'invasion amricaine du Canada, sous le commandement d'Arnold et de Montgomery. Montral et Trois-Rivires taient dj tombs, lorsque Montgomery commenait un nouveau sige de Qubec afin de convaincre ses habitants des bienfaits de l'indpendance. Rien n'y fit : selon les termes de Garneau, « on se disait qu'il vaut mieux obir des compatriotes, quelle que soit la forme du gouvernement, que d'tre redevable de sa libert aux trangers » ¹⁴¹. Il ne restait plus l'envahisseur que de prendre la ville : ce qu'il tenta dans la nuit des 30 et 31 dcembre 1775.

¹⁴¹ *Ibid.*, tome VI, p. 191.

TEXTE N° 14 ¹⁴²

Pour arrêter la défection, Montgomery ne vit bientôt plus d'autre moyen que la prise de Québec et la destruction du foyer de royalisme qui s'y était conservé. Aussi se prépara-t-il à tenter l'escalade à la première nuit favorable. Celle du 30 au 31 décembre parut propice : elle était fort obscure, et il tombait une neige épaisse, poussée par un grand vent, dont le bruit empêchait de rien entendre de loin. Les troupes furent haranguées par leur général avant de marcher à l'assaut. Elles faisaient environ mille hommes effectifs. Avec de pareilles forces, Montgomery ne pouvait plus en effet réussir que par surprise ; mais déjà, depuis plusieurs jours, des déserteurs avertissaient le gouverneur de ses préparatifs, et tous les postes de Québec avaient redoublé de vigilance. [Ajoutons que le gouverneur Carleton s'était refusé à entrer en pourparlers avec le général américain].

Montgomery divisa ses troupes en quatre corps. Le premier, composé des Canadiens conduits par Livingston, devait faire une fausse attaque vers la porte Saint-Jean, et le deuxième, sous le major Brown, inquiéter la citadelle. Pendant que la garnison, attentive aux mouvements de ces deux divisions, serait occupée à la défense de la haute ville, les deux autres corps, chargés de la véritable attaque, pénétreraient dans la basse ville, et de là dans la haute, que les Américains croyaient ouverte de ce côté. Arnold avait ordre de marcher, avec six cents hommes venus du faubourg Saint-Roch, aux barricades et aux batteries du Sault-au-Matelot. Montgomery s'était réservé la plus forte colonne pour enlever les barrières de Près-de-Ville, et entrer dans la place par la rue Champlain. À deux heures du matin, toutes ces troupes étaient réunies ; les unes avaient mis sur leurs chapeaux de petites branches de pruche pour se reconnaître au milieu des ennemis ; les autres, des écriteaux avec ces mots : « La liberté ou la mort ». Elles allèrent se placer aux différents postes qui leur étaient assignés. Montgomery descendit la côte du Foulon, et s'avança avec sa colonne, en suivant le rivage, jusqu'à l'Anse-des-Mères, où il s'arrêta pour donner le signal à toutes les colonnes de se porter à l'attaque. Il était près de quatre heures et demie du matin. Deux fusées furent lancées ; et aussitôt après, les sentinelles de la ville donnèrent l'alarme. En arrivant à leur poste, les troupes chargées de défendre les remparts du côté de la campagne essayèrent une vive fusillade ; elles y répondirent avec ardeur.

¹⁴² *Ibid.*, tome VI, p. 192-195.

Montgomery s'tait remis en mouvement la tte de trois cents hommes, qui formaient une colonne tendue. Le sentier sinueux par o elle cheminait, pratiqu entre le fleuve et un rocher perpendiculaire, tait peine assez large pour laisser passer un soldat la fois ; il tait en outre embarrass de glaons que la mare y avait accumuls, et de la neige qui tombait. Montgomery atteignit nanmoins la premire barrire de Prs-de-Ville, et la franchit sans difficult ; mais il y avait la seconde une batterie masque de sept canons et une garde de cinquante hommes, sous le commandement du capitaine Louis Chabot. Les artilleurs, rangs prs de leurs pices charges mitraille, attendaient, la mche allume, l'apparition de l'ennemi. Le gnral amricain fut surpris en voyant ce poste si bien prpar. Il s'arrta un instant comme pour se consulter avec ceux qui le suivaient, puis tous ensemble ils s'lancrent vers la barricade. Lorsqu'ils n'en furent qu' quelques pas, le capitaine Chabot commanda de faire feu. Des cris et des gmissements suivirent cette dcharge terrible. Montgomery, ses deux aides de camp, plusieurs officiers et soldats taient tombs. Le colonel Donald Campbell, qui prit la conduite de la colonne, voyant la confusion et la frayeur de ses gens, sans tenter de donner l'assaut la barrire, sans mme tirer un coup de fusil, ordonna la retraite qui fut une vritable fuite.

Au sujet de l'autre guerre anglo-amricaine, livre sur le sol canadien, celle de 1812-1814, Garneau apparat manifestement fier de la loyaut manifeste par les Canadiens, spcialement par le colonel de Salaberry la tte de sa compagnie de Voltigeurs. Cette guerre s'tait droule sur trois thtres d'opration : Dtroit, Niagara et le lac Champlain. La bataille de Chteauaguay fut un pisode du troisime affrontement alors qu'il s'agissait de barrer la route au gnral amricain Hampton. Le nombre des envahisseurs ainsi que l'envergure des hostilits montraient assez que l'enjeu de cette guerre n'tait pas, cette fois-ci, d'tablir des connivences en faveur de l'indpendance amricaine (d'ores et dj faite, du reste), mais rien de moins que de conqurir le Canada ! Ce qui, selon Jefferson, ne devait tre que « l'affaire d'une simple promenade... » Voyons comment l'historien raconte la bataille avec la prcision presque dtache d'un correspondant de guerre de notre poque.

TEXTE N 15 ¹⁴³

Salaberry prit la direction de tous ces corps, et remonta la rive gauche du Chteauquay jusqu' la tte d'un bois peu pntrable ; il y avait en cet endroit une excellente position dfensive, le terrain tant coup de ravins profonds. Il y tablit quatre lignes d'abatis [sic], les trois premires deux cents verges l'une de l'autre, et la quatrime un demi-mille plus bas, devant un gu. Toute la journe fut employe fortifier ces lignes, dont la premire avait la forme d'un angle allong, sur la droite de la route, et suivait les sinuosits d'un ravin.

Pour marcher sur cette position, l'ennemi devait traverser un pays inhabit et s'loigner de ses vivres, tandis que les troupes charges de la dfendre taient munies de tout ce qu'il fallait, et se trouvaient fortement appuyes par le rgiment de Watteville, qui occupait en dc de la fort une seconde ligne de dfense.

La rive droite du Chteauquay tait couverte d'un bois pais. Il y fut mis un fort piquet pour dfendre l'approche du gu. Salaberry fit ensuite dtruire tous les ponts une lieue et demie en amont, et renverser tous les arbres entre la rivire et un marais situ au del de la plaine qui tait devant lui, afin d'empcher le passage de l'artillerie dont il savait l'ennemi pourvu. Les travaux excuts permettaient de lutter contre des forces bien suprieures. On n'avait que trois cents Canadiens et quelques cossais et sauvages opposer sur ce point aux sept mille Amricains qui arrivaient avec Hampton. Mais Salaberry tait un officier expriment et dou d'un courage toute preuve.

[Cet officier canadien-franais tait n Beauport le 19 novembre 1778.] Entr trs jeune dans l'arme, il avait servi onze ans sous le gnral Prescott aux Antilles ; il avait assist au fameux sige du fort Mathilde dans l'le de la Guadeloupe (1794) ; et quoiqu'il ft peine g de seize ans cette poque, il avait t charg de couvrir l'vacuation de la place ; il avait command aussi avec distinction une compagnie de grenadiers dans l'expdition de la Martinique (1795). [Il est nomm capitaine en 1799 et neuf ans plus tard promu major de brigade en Irlande]. Notons encore que dans l'offensive dirige contre l'le de Walcheren, en Hollande, Salaberry tait aide de camp du major gnral Rottenburg, et qu'il fut plac aux postes avancs pendant toute la dure du sige de Flessingue. Revenu en Canada comme officier de l'tat-major de Rot-

¹⁴³ *Ibid.*, tome VII, p. 185-189.

tenburg, peu de temps avant la guerre avec les tats-Unis, il avait t choisi par sir George Prevost pour lever un corps de voltigeurs canadiens, ce qu'il avait fait avec un plein succs. Ce beau corps, organis et disciplin en trs peu de temps, se signala par des succs constants sur l'ennemi, qui excitrent l'mulation des autres milices.

Le mardi matin, 26 octobre (1813), Hampton divisa son arme en deux corps. Le premier, form de cavalerie et d'infanterie, se prsenta dans la plaine pour attaquer de front la position des Canadiens sur la rive gauche de la rivire. Le second corps, compos de quinze cents hommes, sous le colonel Purdy, fut charg d'oprer par la rive droite, de manire tourner cette position aprs avoir franchi le gu dont nous avons parl tout l'heure. Deux compagnies de voltigeurs, commandes par les capitaines Jean-Baptiste et Michel-Louis Juchereau Duchesnay, une compagnie de *Fencibles* sous le capitaine Ferguson, avec quelques miliciens et sauvages, dfendaient le front de bataille de Salaberry, en avant des abatis [sic], qui s'appuyaient la rivire. Trois autres compagnies, avec les cossais, se tenaient dans les lignes, derrire les abatis [sic].

Hampton poussa en avant une colonne d'infanterie, forte de trois mille cinq cents hommes, la tte de laquelle marchait un officier de haute stature, qui se dtacha et cria en franais aux voltigeurs : « Braves Canadiens, rendez-vous ; nous ne voulons pas vous faire de mal ! » Pour rponse il reut un coup de fusil qui le coucha par terre. Ce fut le signal du combat. Les trompettes sonnrent, et la fusillade s'engagea sur toute la ligne. Comme elle se prolongeait sans aucun rsultat, le gnral amricain changea ses dispositions pour essayer de percer la ligne anglaise par des charges vigoureuses. Il concentra ses forces et se mit attaquer tantt le centre des Canadiens, tantt une aile et tantt l'autre. Partout repouss, il quitta enfin le champ de bataille.

Le bruit du combat avait attir l'attention de la division du colonel Purdy, qui tait entre dans le bois, de l'autre ct de la rivire, et qui s'y tait gare. Aussitt qu'elle se fut reconnue, elle marcha aux dtachements posts en avant du gu, et les fit reculer d'abord devant la trop grande supriorit de son feu. C'tait au moment o la fusillade sur la rive nord avait presque cess par la retraite d'Hampton. Salaberry, voyant que l'action sa gauche devenait srieuse, alla se mettre la tte des troupes places en potence le long de la rivire, et dirigea de la voix les mouvements de celles qui taient au del. Il fit faire dans le moment sur le flanc de la colonne ennemie un feu si vif, qu'il la contraignit de retraiter avec prcipitation. Telle tait l'ardeur de ses gens, qu'on vit des voltigeurs traverser la rivire la nage, sous les balles, pour aller forcer des Amricains se rendre. Hampton, dont toutes les mesures taient dranges et qui croyait les Canadiens beaucoup plus nombreux qu'ils ne l'taient, prit alors

la rsolution d'abandonner la lutte. Ainsi trois quatre cents hommes peine en avaient vaincu sept mille aprs une lutte opinitre de quatre heures.

III

Les clbres 92 *Rsolutions* du 21 fvrier 1834 n'avaient certes rien de comparable au beau Prambule de la *Dclaration de l'Indpendance amricaine*. Trop long le texte et d'un contenu disparate et mme parfois contradictoire, cette espce de catalogue des griefs les plus divers de la majorit bas-canadienne l'Assemble reste tout de mme un document qui aura eu une importance majeure sur le droulement des vnements en cours. On le saura bientt, ceux-ci n'allaient que dans le sens d'une dgradation continue. Garneau consacre un long chapitre l'volution des circonstances qui avaient men cette initiative auprs des autorits de Londres. Les Rsolutions avaient pour inspireurs et rdacteurs, Louis-joseph Papineau, Augustin-Norbert Morin, Elzar Bdard, sur un fond d'ides rformistes que dfendait depuis longtemps tienne Parent dans *Le Canadien*. Un autre intrt du traitement de ce texte par Garneau est le dcoupage qu'il en fit en extrayant, pendant une couple de pages, d'un texte mal construit, des phrases souvent courtes et toujours prcises exprimant des dolances srieuses et des propositions spcifiques de rformes constitutionnelles et parlementaires, dont la plupart taient dans l'air depuis longtemps.

TEXTE N 16 ¹⁴⁴

Aprs des dbats prolongs et violents, les propositions qui ont port depuis le nom des Quatre-vingt-douze rsolutions, passrent une forte majorit (21 fvrier 1834). « Les administrations provinciales, y tait-il dit, foulent aux pieds les droits et les sentiments les plus chers des Canadiens, qui se sont toujours empresss recevoir les migrants des Iles Britanniques comme des frres, sans distinction de race ni de croyance... Le dfaut le plus grave de la constitution, c'est la nomination des membres du Conseil lgislatif par la Couronne... La constitution et la forme de gouvernement qui conviennent le mieux

¹⁴⁴ *Ibid.*, tome VIII, p.184-188.

 cette colonie, ne doivent pas se chercher uniquement dans les analogies que prsentent les institutions de la Grande-Bretagne et un tat de socit diffrent du ntre... Ce n'est pas le rgime colonial le plus libre qui a prcipit la rvolution des anciennes colonies anglaises, puisque la Nouvelle-York, dont les institutions taient des plus monarchiques dans le sens de la dpche de M. Stanley, a t la premire refuser d'obir un acte du Parlement de la Grande-Bretagne, et que le Connecticut et le Rhode-Island, avec des institutions purement dmocratiques, ont t les derniers entrer dans la confdration des tats-Unis... La partialit dans la distribution des charges publiques est porte au comble, puisque sur une population d'environ six cent mille habitants, dont cinq cent vingt-cinq mille environ sont Franais d'origine, quarante-sept fonctionnaires seulement, les moins rtribus, sont de cette extraction, tandis qu'on compte cent cinquante-sept fonctionnaires d'origine britannique... La Chambre et le peuple doivent tre assez forts pour ne pas tre exposs l'insulte de qui que ce soit, ni tenus de la souffrir en silence. Dans leur forme, les dpches de M. Stanley sont insultantes tel point qu'un corps constitu par la loi mme pour une fin moins releve que la lgislation, ne pourrait les tolrer... Dans leur esprit, ces dpches sont incompatibles avec les droits et les privilges de la Chambre d'assemblée.

« Puisque l'origine nationale et la langue des Canadiens, continuaient les rsolutions, sont devenues des occasions d'injures, d'exclusion, d'infriorit politique, de sparation de droits et d'intrts, la Chambre en appelle la justice du gouvernement de Sa Majest et de son Parlement, l'honneur du peuple anglais ; les Canadiens ne veulent rpudier aucun des avantages qu'ils tiennent de leur origine ; car la nation franaise, sous le rapport des progrs qu'elle a fait faire la civilisation, aux sciences, aux lettres et aux arts, n'a jamais t en arrire de la nation anglaise ; et elle est aujourd'hui, dans la science du gouvernement et dans la voie de la libert, sa digne mule. » L'Assemble mettait lord Aylmer en accusation, et priait les Communes d'Angleterre de le dfrer la Chambre des lords, et les membres indpendants des deux Chambres impriales, entre autres O'Connell et Joseph Hume, d'appuyer les plaintes. Elle invitait aussi les Canadiens se former en comits dans toutes les parties du pays, pour correspondre avec ces deux hommes d'tat et avec Denis-Benjamin Viger, notre agent Londres, et pour gagner des sympathies actives dans les autres colonies, que ces questions intressaient galement. Augustin-Norbert Morin fut charg d'aller remettre Viger les ptitions au Parlement imprial bases sur ces rsolutions.

Le Conseil lgislatif, de son ct, pria l'Angleterre de maintenir la constitution existante. Les marchands anglais de Montral et de Qubec signrent des ptitions au roi dans le sens de celle du Conseil, et dclarrent que l'As-

semble s'tait constamment montre dfavorable au commerce ; que le Conseil lgislatif tait leur sauvegarde contre les mesures arbitraires et institutionnelles des reprsentants du peuple, et que M. Viger ne devait pas tre regard comme le dlgu de la population anglaise. Lorsqu'ils prirent lord Aylmer de transmettre ces ptitions Londres, ils lui prsentrent lui-mme une adresse ; il y fit une rponse dans laquelle il expliqua sa conduite de manire les convaincre que sa malveillance l'gard des Canadiens franais tait alors aussi profonde que la leur.

IV

L'clatement des « troubles » l'automne 1837 ne fut pas l'effet d'un mouvement spontn. Et la monte de l'exaspration populaire dans les deux camps, alors en processus de s'agglutiner avant d'en venir s'affronter l'un l'autre, offrait un contraste encore plus frappant avec l'espce d'inertie populaire qui tait gnrale dans la plus grande partie du pays et de la population. De fait, l'agitation, puis l'insurrection seront confines au « district » de Montral, et aux rgions du Richelieu et des Deux-Montagnes. Cette explosion de la violence et la rponse d'une rpression, disposant de moyens combien plus efficaces, a t adquatement raconte par l'historien dans l'avant-dernier chapitre de son Histoire. C'tait d'autant mritoire pour l'auteur qu'il devait jeter le regard de l'historien sur une poque tourmente et, vrai dire, non encore termine, au moment o il en faisait le rcit.

TEXTE N 17 145

La brusque clture des travaux lgislatifs ta tout espoir de conciliation. En quelques endroits du district de Montral, le peuple tait dj entran par les agitateurs ; les assembles se succdaient sans cesse dans les villes et dans les campagnes. Le gouvernement se mit svir contre ceux qui y prenaient part, et destitua un grand nombre de juges de paix et d'officiers de milice ; Papineau lui-mme perdit sa commission de major. Cela ne fit gure que fournir des armes aux partisans du mouvement. Les jeunes gens surtout taient com-

145 *Ibid.*, tome IX, p. 54-59.

me emports dans un tourbillon. Les associations politiques tendaient leurs ramifications parmi les ouvriers. On faisait les plus grands efforts pour soulever partout le peuple ; mais on veillait plutt la curiosit de la foule que sa colre. Loin des villes, loin de la population anglaise et du gouvernement, le peuple vivait tranquille, comme s'il tait au milieu de la France, et sentait peine peser sur lui la domination trangre. La peinture des injustices dont il souffrait, excitait bien lentement les passions dans son me et n'y laissait aucune impression durable. D'ailleurs il n'avait pas une confiance entire dans tous les hommes qui s'adressaient lui. Il avait vu tant d'agitateurs accuser le pouvoir d'abus et de despotisme, et accepter ensuite les premires faveurs que ce mme pouvoir leur offrait !

Cependant en certains endroits il commenait oublier sa prudence ordinaire. Le comt des Deux-Montagnes tait toujours en effervescence. Saint-Denis et ailleurs, on fta les officiers de milice et les magistrats destitus. On forma des socits secrtes, et l'on parla de rsistance. Une association de jeunes gens s'tait fonde Montral sous le nom de *Fils de la Libert* ; elle publia un manifeste menaant (1er octobre). Ces unions avaient leurs agents dans les campagnes.

 Qubec, quelques jeunes gens, aprs avoir vainement essay d'organiser une association semblable celle des *Fils de la Libert*, reurent un envoy secret de Montral, qui les informa qu'on allait prendre les armes. Cazeau, l'un d'eux, comptant sur les ouvriers du faubourg Saint-Roch, prpara quelques balles, qu'il eut beaucoup de peine cacher la police quand plus tard elle fit une descente chez lui. Ce club secret avait pris Augustin-Norbert Morin pour chef. Ses ides nanmoins ne faisaient pas de progrs, et Morin s'en plaignit ses amis du comit central des Deux-Montagnes. Il leur crivit le 25 octobre : « Mes efforts, ainsi que les vtres, pour le soutien des liberts populaires et de la cause canadienne, auraient dj t couronns de succs sans l'influence que l'intrigue, l'ignorance et la corruption ont exerce sur ceux qui avaient une certaine prdisposition ou qui taient les plus exposs... Avec de la constance et du courage nous dtruirons un mal phmre, nous dmasquerons l'avilissement et la corruption de nos ennemis et de quelques ci-devant prtendus amis ».

Morin, malgr ce langage, tait un homme doux, poli, de gots simples et studieux, ayant plutt la suavit de manires d'un ecclsiastique que l'ardeur emporte d'un conspirateur. On ne pouvait le charger d'un rle qui ft plus contraire son caractre. Ce qui faisait dire au *Canadien* : « Ce fut pour lui un jour bien malheureux que celui o il se posa en chef de parti dans ce district. Tant qu'il n'et qu' agir sous la direction immdiate de volonts suprieures,

plus habitues que lui au commandement, il vit s'accrotre sa rputation d'homme habile ; mais depuis il n'a fait que jouer de malheur et prouver que, s'il a les talents de l'excution, il n'a pas encore acquis ceux de la direction ».

 Saint-Denis, Saint-Charles, Saint-Eustache, Berthier, l'Acadie, on fit les mmes prparatifs. Le comit central et permanent du comt de Montral, compos des chefs du mouvement, transmet une adresse l'*Association des ouvriers de Londres*, espce de club politique et rvolutionnaire, dans l'es-prance, sans doute, d'veiller la sympathie au moins de quelques hommes en Angleterre. Les ttes exaltes de Montral rsolurent de s'adresser aussi au Congrs des tats-Unis pour demander le commerce libre. Petit petit les hommes du mouvement se montraient de plus en plus hardis au point d'inquiter les gens paisibles, qui crurent devoir faire des dmonstrations en sens contraire. Hertel de Rouville, colonel d'un bataillon de milice dans le comt des Deux-Montagnes, ce centre d'agitation, crivit au gouverneur que tout son monde tait anim du meilleur esprit et prt obir ses ordres au premier appel. Mais le grand nombre, ne voyant pas encore de vritables dangers, dsirait laisser le gouvernement se tirer comme il pourrait de ces difficults, puisqu'il en tait la cause premire en voulant maintenir un tat de choses plein d'injustices et de distinctions nationales. Lorsqu'on apprit, cependant, qu'il y avait eu rsistance ouverte Saint-Denis et Saint-Charles, on s'empressa, dans les villes et dans presque tous les comts du pays, d'envoyer des adresses au gouvernement et de se rallier lui.

Les menaces profres en diffrents endroits avaient dtermin le pouvoir distribuer des armes ceux en qui il pouvait avoir confiance, afin d'assurer le maintien de l'ordre. Ces mesures de prcaution n'empchrent point les partisans du mouvement de tenir Saint-Charles, le 23 octobre (1837), une grande assemble des habitants des comts de Richelieu, Saint-Hyacinthe, Rouville, Chambly et Verchres, auxquels se joignirent ceux du comt de l'Acadie. Ils se donnrent le nom de *Confdration des six comts*. Il s'y trouva une douzaine de membres de la Chambre d'assemble et des miliciens arms, sous les ordres de quelques officiers destitus. On y voyait une foule de drapeaux avec ces diverses inscriptions : « Vive Papineau et le systme lectif ! » « Honneur ceux qui ont renvoy leurs commissions et qui ont t destitus ! » « Nos amis du Haut-Canada ! » « Honneur aux braves Canadiens de 1813 ! Le pays attend encore leur secours ! » « Indpendance ! » Le Conseil lgislatif tait reprsent par une tte de mort sur des os en croix.

Le docteur Wolfred Nelson, de Saint-Denis, fut appel au fauteuil. Papineau, Nelson, Louis-Michel Viger, Louis Lacoste, C.-H.-O. Ct, E.-E. Rodier, T. Storrow Brown et Girod prirent tour tour la parole. On fit une espce

de dclaration des droits de l'homme. Papineau commenait s'apercevoir qu'on allait trop loin, et il pronona un discours qui mcontenta les esprits les plus ardents. Il conseilla de s'abstenir de prendre les armes : la seule rsistance constitutionnelle et le meilleur moyen de combattre l'Angleterre, dit-il, c'tait de ne rien acheter d'elle. Cette opinion dplut Nelson, qui s'cria que le temps d'agir tait venu. Les rsolutions qu'on adopta au nombre de treize servirent de base un appel au peuple. Rpandu profusion cet appel engagea l'vque de Montral, Mgr Lartigue, adresser un mandement aux Canadiens (24 octobre) pour leur recommander suivant la doctrine catholique, l'obissance au pouvoir tabli. La voix du clerg se fit entendre jusque dans la chaumire la plus recule.

V

Mal armes, infrieures en nombre, sous des commandements improviss, les hordes de patriotes n'avaient pas les moyens d'accomplir des prodiges sur les champs de bataille. Le 23 novembre 1837, ils remportrent, toutefois, la bataille de Saint-Denis en arrtant les troupes bien organises du colonel Gore, qui descendaient de Sorel afin de pacifier les villages du sud du Richelieu. Le hros du jour avait t Wlfrd Nelson. Mais, Saint-Charles, les patriotes furent crass par les troupes du lieutenant-colonel Whetherall. Et la loi martiale allait tre proclame dans le district de Montral le 5 dcembre 1837. C'en tait assez, pense Garneau qui assure que « le peuple commena alors s'assembler dans les villes et dans les paroisses, pour protester contre l'insurrection » ¹⁴⁶. Ainsi, vaincus l'est de Montral, les patriotes n'eurent d'autre choix que de se replier sur l'autre rive, Saint-Eustache. Voici le rcit que fait Garneau de ce dernier affrontement tragique et dont les consquences politiques immdiates furent navrantes.

¹⁴⁶ *Ibid.*, tome IX, p. 68.

TEXTE N 18 ¹⁴⁷

Le docteur Chnr et Amury Girod, migr suisse tabli depuis quelques annes en Canada, taient les principaux chefs du soulvement de ce ct. Ils se saisirent des fusils et d'un canon au village des Sauvages, sur le bord du lac des Deux-Montagnes, puis se portrent avec leurs hommes Saint-Eustache, o ils s'emparrent du couvent et s'y retranchrent. Le cur, M. Paquin, M. Desve, son vicaire, Scott, membre de la Chambre d'assemble, et Emery Ferr, parvinrent engager les paysans qui suivaient Chnr retourner chez eux ; il ne resta qu'un jeune homme au couvent. D'autres, toutefois, venus du Grand-Brl et d'ailleurs, les remplacrent, et durant plusieurs jours il y eut de quatre cents quinze cents hommes vivant discrtion dans le village. C'est alors qu'on apprit l'affaire de Saint-Charles et la dispersion des rebelles dans le sud. Croyant cette occasion favorable, M. Paquin invita Chnr au presbytre et le pressa de renoncer ses dangereux projets. Tous ceux qui taient prsents, ecclsiastiques et sculiers, se joignirent au cur pour faire les mmes instances auprs du chef rebelle, en lui mettant sous les yeux toute l'inutilit de son entreprise et les funestes consquences qu'elle devait entraner. Ce fut en vain. Chnr prtendit que les nouvelles de Saint-Charles taient fausses, et qu'il venait d'apprendre par un courrier que les patriotes taient vainqueurs dans le sud ; il ajouta que pour lui sa rsolution tait inbranlable, qu'il tait dcid mourir les armes la main. Malgr son opinitret cependant, on s'aperut qu'il ne pouvait surmonter une profonde motion et qu'il laissait chapper quelques larmes. N'ayant pu le dissuader, M. Paquin se vit oblig de s'loigner et d'abandonner sa maison et l'glise aux rebelles. Beaucoup de familles taient dj parties ou partaient chaque instant pour les paroisses environnantes ou pour Montral. Il y avait eu dj des alertes, et les personnes bien informes savaient que les insurgs n'taient pas assez nombreux pour rsister aux forces qui approchaient.

En fait, sir John Colborne lui-mme arrivait avec deux mille hommes, huit pices de canon et une pice fuses. l'aspect de cette colonne, d'autant plus imposante qu'elle couvrait avec ses bagages plus de deux milles de chemin, la majeure partie de ceux qui composaient l'attroupement Saint-Eustache abandonnrent Chnr (14 dcembre 1837). Ce chef demeura avec deux cents deux cent cinquante hommes, qui se placrent dans l'glise, le couvent, le presbytre et les maisons voisines. Beaucoup n'avaient pas d'ar-

¹⁴⁷ *Ibid.*, tome IX, p. 69-73.

mes ; ils s'en plaignirent à Chénier, qui leur répondit froidement : « Soyez tranquilles, il y en aura de tués parmi nous, vous prendrez leurs fusils. »

Quand les troupes eurent cerné complètement le village, leur artillerie commença le feu. Les insurgés y répondirent avec vivacité tant qu'ils eurent des munitions, et firent même reculer une batterie. Après une canonnade de deux heures, les volontaires du capitaine Leclerc et deux régiments de troupes réglés s'approchèrent et ouvrirent une mousqueterie terrible ; dans le moment l'ordre vint de donner l'assaut. L'incendie se déclarait dans les édifices occupés par les rebelles. Les balles et les flammes forcèrent ceux-ci de les abandonner les uns après les autres jusqu'à l'église, qui fut bientôt entourée à son tour par les troupes et par l'incendie. Chénier voulut s'y défendre encore : une mer de feu le repoussa. Il réunit alors quelques hommes, sauta avec eux par les fenêtres et chercha à se faire jour au travers des troupes ; mais, atteint par une balle dans le cimetière, il tomba et expira presque aussitôt. Ce ne fut plus qu'une scène de carnage. On ne fit de quartier à personne, et le reste du village fut abandonné au pillage et aux flammes. Girod, qui s'était enfui avant le combat, se voyant sur le point d'être arrêté quelques jours après par des hommes à sa poursuite, se tua d'un coup de pistolet. [Soixante-dix insurgés périrent durant cette action ; quant aux loyalistes, ils eurent un tué et huit blessés].

Le combat de Saint-Eustache fut le dernier livré à l'insurrection.

Les troupes marchèrent ensuite sur Saint-Benoît, qui subit le sort de Saint-Eustache et de Saint-Denis, où l'on avait envoyé près de onze cents hommes détruire le village, pour venger la défaite du 23 novembre. Les révoltés étaient maintenant abattus. Leurs chefs étaient en fuite ou en prison. Papineau venait d'atteindre les États-Unis avec plusieurs autres personnes. Les journaux qui soutenaient le mouvement étaient saisis ou restaient muets ; le peuple, partout soumis, continuait d'envoyer des adresses rassurantes au pouvoir.

Difficile à justifier, l'insurrection « patriotique » qui avait été le fait d'une infime minorité dans la région montréalaise, était, de toute façon, vouée à un inévitable échec. Elle fut, en outre lamentable, malgré tant de sacrifices humains contre une armée disciplinée et de métier. Le surnom de « Vieux brûlot » qu'on adressait au commandant John Colborne n'était ni exagéré ni usurpé. Douze insurgés, faits prisonniers, périrent sur l'échafaud, tandis que l'exil fut le lot de huit autres aux Bermudes ainsi que de cinquante autres en Australie. Du fait des nouvelles circonstances, il paraissait difficile aux autorités britanniques de ne pas relancer en force l'idée d'une

fusion des deux Canadas, projet qui avait déjà avorté en 1822. Au début du dernier chapitre de son ouvrage, Garneau demande quels furent, à l'extérieur du Canada, les effets de tels événements fort inaccoutumés dans ce pays si pacifique ¹⁴⁸. Il indiquait aussi au passage, le rôle joué par le rebelle Lyon Mackenzie ¹⁴⁹ du Haut-Canada, réfugié aux États-Unis à l'hiver 1838 après l'échec du soulèvement qu'il avait fomenté dans sa province.

¹⁴⁸ Il nous semble indiqué de faire état, à ce point précis, de la réaction d'Alexis de Tocqueville à son ami britannique et traducteur de son oeuvre, Henry Reeve, dans une lettre en date du 3 janvier 1838. Celui-ci lui avait demandé son opinion sur les récents événements du Canada. Tocqueville commençait par se récuser, du fait que son bref séjour dans ce pays datait de sept ans et pour cette autre raison, qu'il semblait trouver plus valide, « attendu surtout que j'appartiens à la race de l'un des deux peuples qui semblait vouloir entrer en lutte ». Tout de même, il risquait une première interrogation sur ces Canadiens qui « semblaient sincèrement attachés au gouvernement anglais qu'ils regardaient comme un arbitre désintéressé placé entre eux et cette population anglaise qu'ils redoutaient. Comment est-il arrivé qu'ils soient devenus les ennemis du même gouvernement ? » Il lui paraît au moins étonnant que « l'administration coloniale n'ait pas quelque grands reproches à se faire, sinon pour le fond de chose au moins pour la forme ». Et dépassant le ton de l'euphémisme, Tocqueville dénonce, dans cette correspondance privée, les « incroyables préjugés » des Anglais du Canada et des Américains et remonte, pour ainsi dire, le courant des opinions fausses par un plaidoyer à la fois objectif et fortement engagé (sur cette correspondance Reeve-Tocqueville, voir le compte rendu, plus élaboré, de notre livre, déjà cité, Quand Tocqueville et Siegfried nous observaient.... Sainte-Foy, Les Presses de l'Université du Québec, 1990, p. 45-48).

¹⁴⁹ Garneau, lors de son séjour à Londres au début des années 1830, avait rencontré Mackenzie ainsi qu'il en fait mention dans son Voyage en Angleterre et en France... Nous avons déjà cité le profil psychologique assez savoureux qu'en esquissait l'historien. Quant au résultat de la mission de ce Haut-Canadien dans la métropole, il fut aussi mince que celui de son homologue bas-canadien, Denis-Benjamin Viger. Voici comment le secrétaire de ce dernier, soit Garneau lui-même, évaluait ce double échec : « M. Mackenzie s'était mis de son côté à démontrer aux ministres les funestes écarts du gouvernement colonial, sans pouvoir réussir, plus que M. Viger, à faire sortir en apparence la Métropole de la route où elle se fourvoyait de plus en plus » (*Voyage*, Wyczynski, p. 266. Voir plus haut notre chapitre III).

TEXTE N° 19 150

Qu'allait-il advenir de cette résistance sitôt vaincue ? Ce que le gouvernement anglais désirait dès longtemps, une occasion de réunir les deux Canadas. Quoiqu'il eût échoué en 1822, l'habileté [sic] de sa politique avait su conduire depuis les choses au point voulu et propice pour la réalisation de son dessein. La précipitation de Papineau avança sans doute le terme fatal ; mais le Bureau des colonies y tendaient sans cesse, et cette tendance devait amener un choc tôt ou tard. Les ministres savaient bien que les Canadiens s'opposeraient au mal réel qu'on voulait leur infliger sous l'ombre des maximes libérales les plus avancées.

Il n'y avait encore jamais eu de troubles civils en Canada. Ceux qui venaient d'éclater firent sensation non seulement en Angleterre, mais aux États-Unis et en France. Aux États-Unis, le gouvernement eut beaucoup de peine à retenir les citoyens, qui se portaient par centaines sous les drapeaux de Lyon Mackenzie, et qui inquiétèrent le Haut-Canada tout l'hiver. En France, on se demanda ce que c'était, et l'on se rappela qu'on avait eu autrefois des compatriotes au delà de l'Océan. Alors les yeux se tournèrent vers nous, et un journal républicain parla de la formation d'une légion auxiliaire, pour venir à notre secours. La Gazette de France, plus grave, disait dans un article sur le Canada : « Là encore nous retrouvons une Irlande soumise au joug arbitraire de la conquête, opprimée dans ses croyances, nominalement unie, mais en réalité divisée par une choquante inégalité politique... On a cru que la conquête pouvait faire des nationalités au gré d'une diplomatie sans entrailles, que la terre pouvait se diviser comme une pièce d'étoffe, et les peuples se partager comme des troupeaux ; parce que l'invasion et les combats ont livré un territoire et une population au vainqueur, celui-ci s'est cru en droit de se les approprier, de leur imposer ses lois, sa religion, ses usages, son langage ; de refaire par la contrainte toute l'éducation, toute l'existence d'un peuple, et de le forcer jusque dans ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes, le sanctuaire inviolable de la conscience... De quoi s'agit-il, en effet, à Québec et à Montréal ? Du vote de l'impôt, du droit commun, de la représentation, de ces principes de nationalité que les émigrants français au nord de l'Amérique ont transportés avec eux, de même qu'Énée, selon la fable, emporta avec lui ses dieux, les mœurs d'Ilion et ses pénates...

« Et comme pour donner au monde une marque visible de la nature de ce mouvement et de son accord avec le principe de vrit, les deux hommes que l'on voit la tte sont un Franais, Papineau, et un Irlandais, O'Callaghan, tous deux catholiques, tous deux rclamant la libert religieuse, la libert politique, les institutions et les lois sous lesquelles les socits auxquelles ils appartiennent se sont formes et dveloppes. »

Si la rvolte avait t srieuse, le gouvernement des tats-Unis et t entran, et plus tard peut-tre celui de la France, ce qui aurait t plus que suffisant pour assurer l'indpendance des deux Canadas. Mais comme le soulvement partiel qui venait d'avoir lieu rsultait d'une lutte politique prolonge au del de toute mesure, plutt qu'une dtermination formelle de rompre avec l'Angleterre, les chefs du mouvement ne s'taient laiss emporter qu' la fin, et encore dans l'adresse des six comts (23 octobre 1837), si l'on menaait, on parlait aussi de redressement de griefs. Cela est si vrai que nuls prparatifs n'avaient t faits pour une insurrection. On n'avait amass ni armes, ni munitions, ni argent, ni rien de ce qui est indispensable la guerre. Saint-Denis et Saint-Charles, les trois quarts des hommes n'avaient pas de fusils, et l'attaque vint des troupes charges d'appuyer les officiers civils.

VI

Aprs cette phase insurrectionnelle (automne 1837 et hiver 1838), le Canada va entrer dans la priode, plus longue, de l'Union comme projet gnral, puis statut constitutionnel et, finalement, comme rgime institu (dont nous savons que, de son dysfonctionnement prolong, allait sortir le systme fdral de 1867). Depuis janvier 1838, date de la nomination de Lord Durham comme gouverneur gnral et haut commissaire royal, cet homme allait plus qu'incarner, symboliser mme l'ide unioniste devenant inluctable dans les consquences de l'chec insurrectionnel. Mais c'est l'ide *libraliste*, complmentaire chez ce whig notoire, que se raccrochaient, non seulement les leaders politiques du Haut-Canada, mais aussi les meneurs d'opinion du Bas-Canada, spcialement tienne Parent dans *Le Canadien*, ainsi que, dans le mme journal, le... pote Franois-Xavier Garneau ¹⁵¹. Le prsent propos est plutt d'intro-

¹⁵¹ Dj cit plus haut, ses premiers vers, puis sa finale. Nous trouvons maintenant opportun de citer ici six lignes du milieu de cette ode « Lord Durham » (*Le Canadien*, 8 juin 1838) :

duire à l'extrait de l'historien, décrivant l'arrivée à Québec d'un tel personnage. Et, comme pour trouver un portraitiste au niveau du modèle, Garneau emprunte l'esquisse qu'en avait faite un de ses maîtres, François Guizot.

TEXTE N° 20 152

Après beaucoup de désagréments que l'opposition fit subir au gouvernement dans les deux Chambres, et qui étaient dus au langage mystérieux qu'employaient les ministres tout en invoquant les principes de liberté, de justice, de conciliation, le Parlement accorda les pouvoirs essentiels qu'on lui demandait, et lord Durham fit ses préparatifs pour passer en Canada.

Lord Durham, tout radical qu'il était en politique, aimait beaucoup le luxe et la pompe. Il avait représenté la cour de Londres avec splendeur pendant son ambassade à Saint-Pétersbourg de 1833. Voici ce que dit de lui Guizot, qui le visita en 1840 : « M. Ellice me conduisit un jour à Putney, chez le gendre de lord Grey, lord Durham, naguère ambassadeur à Saint-Pétersbourg, puis gouverneur général des possessions anglaises dans l'Amérique septentrionale, maintenant hors des affaires et malade à la mort ; enfant gâté du monde, spirituel, populaire, encore jeune et beau, blasé sur les succès et irrité des épreuves de la vie. Nous causâmes de la Russie, de l'Orient, du Canada ; la conversation le ranimait un moment ; mais il retombait brusquement dans le silence, ennuyé même de ce qui lui plaisait, et subissant avec une fierté triste et nonchalante la maladie qui le minait comme les échecs politiques et les chagrins domestiques qui l'avaient frappé. Il m'aurait vivement intéressé si, dans son orgueilleuse mélancolie, je n'avais reconnu une forte empreinte d'égoïsme et de vanité. » (Histoire de mon temps, Paris, 1862, tome V). Durham voulut éclipser en Canada par un faste royal tous les gouverneurs qui l'avaient précédé. Ses instructions sont des 2 et 13 avril 1838. Il partit le 24 pour le Canada. Le vaisseau de guerre qui devait l'amener fut meublé avec la plus grande richesse. Il y monta avec une suite nombreuse de confidents, de secrétaires, d'aides de

Durham ferme l'oreille aux conseils de vengeance,
D'un peuple sans appui prends sur toi la défense.
Oui, sois juste pour tous ; mais non, ne souffre point
Que le puissant haineux dépouille l'orphelin.
Réforme les abus, remonte vers leur cause ;
Que ton œil pénétrant dévoile toute chose.

152 *Ibid.*, tome IX, p. 91-93.

camp, de musiciens chargés de dissiper les ennuis de la traversée. Déjà un grand nombre de personnes attachées à sa mission s'étaient mises en route ; deux régiments des gardes et quelques hussards furent embarqués sur d'autres navires. Enfin tout annonçait une magnificence inconnue dans l'Amérique du Nord. On s'empara à Québec du palais de la législature pour loger le somptueux vice-roi. Dès que la constitution avait été suspendue par le Parlement impérial, sir John Colborne avait reçu ordre de former un Conseil spécial pour expédier les affaires les plus pressantes. Ce Conseil, composé de vingt-deux membres, dont onze Canadiens français, s'assembla au mois d'avril (1838). La tranquillité paraissait établie, et l'on renvoyait les volontaires qui avaient été armés pendant les troubles.

Lorsque lord Durham atteignit Québec, le 27 mai (1838) tout était dans une paix profonde. Il débarqua deux jours après au bruit de l'artillerie, et se rendit au milieu d'une double haie de soldats, au château Saint-Louis, où il fit son installation et prêta les serments d'usage.

Enfin, sortit le Rapport tant attendu du célèbre commissaire enquêteur. L'historien attire l'attention de son lecteur sur le fait, qu'il était « excessivement long », avec peut-être l'arrière-pensée de valider par avance le découpage qu'il propose de ce qui n'était « qu'un plaidoyer spécieux en faveur de l'anglicisation, encore qu'il approuvât les principes que la Chambre d'assemblée avait défendus ». Car voilà bien la contradiction centrale de l'économie générale du texte. Garneau en cite un passage généreux à propos d'une mesure qu'on peut estimer être « dure à un peuple conquis » et composé d'« habitants d'origine européenne ». La question centrale devient un pari sur le temps : laquelle des deux « races », l'anglaise ou la française, « est destinée à prévaloir » ? Même « les plus réfléchis parmi les Canadiens français » ne semblent pas entretenir « leur espérance de conserver leur nationalité ». Donc, il faut « faire du Bas-Canada une province anglaise ». Pour ne pas allonger indûment cet extrait, nous coupons le texte à ce point où son signataire se met à considérer les « deux manières de traiter un peuple conquis... » L'historien a discerné le raisonnement, « du moins implicite », du célèbre commissaire...

TEXTE N° 21 153

Ce Rapport, excessivement long, mais écrit avec beaucoup de soin et d'art, n'était qu'un plaidoyer spécieux en faveur de l'anglicisation, encore qu'il approuvât les principes que la Chambre d'assemblée avait défendus. Lord Durham disait que son séjour parmi les Canadiens avait changé complètement ses premières idées sur l'influence relative des causes auxquelles il fallait attribuer les maux présents. Il s'était attendu à trouver un gouvernement en lutte avec un peuple, et il avait trouvé deux nationalités se faisant la guerre au sein d'un même État, non pas une guerre de principes, mais une guerre de races ; l'une éclairée, active, entreprenante ; l'autre ignorante, inerte et aveuglément soumise à des chefs qui suivaient d'étroits préjugés. « Tel est, disait-il, le déplorable conflit qui divise depuis si longtemps le Bas-Canada, et qui a pris un caractère formidable. »

« Les querelles de races, déjà cause des plus grands maux, seraient aggravées par tout changement qui donnerait à la majorité actuelle plus de pouvoir qu'elle n'en a possédé jusqu'à présent. Il faut que le plan que l'on adoptera pour assurer au Bas-Canada l'ordre de choses désirable, porte le moyen de mettre un terme à ces funestes rivalités dans la législature, en fixant pour toujours le caractère national de la province. Ce caractère à lui imprimer, c'est celui de l'Empire britannique, c'est celui de la nation puissante qui, à une époque peu éloignée, dominera dans toute l'Amérique septentrionale. Sans agir trop brusquement, de peur de heurter les sentiments et de sacrifier le bien-être de la génération actuelle, le gouvernement britannique doit dès ce moment se proposer avant tout d'établir dans le Bas-Canada une population anglaise, avec ses lois et sa langue, et de n'y remettre le soin des intérêts publics qu'à une législature essentiellement anglaise.

« On dira peut-être que cette mesure est dure à un peuple conquis ; et que les Français du Bas-Canada, après en avoir été, au commencement, les seuls habitants d'origine européenne, font encore aujourd'hui le gros de la population de cette province ; que les Anglais sont nouveaux venus, et n'ont aucun droit de demander que l'on dénationalise le peuple au milieu duquel les a conduits leur esprit de commerce. On pourrait dire que si les Canadiens français ne sont pas une race d'hommes aussi avancée, aussi énergique, aussi apte à amasser des richesses que celle qui les environne, du moins sont-ils un peu-

ple aimable, vertueux, possdant l'essentiel du bien-tre matriel ; et qu'ils ne doivent pas tre mpriss ou maltraits, parce qu'ils se contentent de jouir de ce qu'ils ont sans envier l'esprit d'accumulation qui anime leurs voisins. Aprs tout, la nationalit est un hritage ; et il ne faut pas les punir d'avoir fait ce rve de perptuer, sur les bords lointains du Saint-Laurent, la langue, les coutumes, les institutions qu'ils ont reues de la grande nation qui, depuis deux sicles, donne, pour ainsi parler, le ton la pense dans tout le continent de l'Europe. Enfin on peut dire que si les querelles de races ne pouvaient pas s'accommoder, la justice voudrait que la minorit se plit aux lois de la majorit, et ne prtendit point lui imposer ses propres institutions et ses propres usages.

« Mais avant de donner une race la supriorit sur l'autre, demandons-nous laquelle des deux est destine vraisemblablement prvaloir avec le temps ; car il ne serait pas sage d'tablir aujourd'hui un ordre de choses expos tre renvers demain, aprs une lutte opinitre.

« La prtention des Canadiens franais la possession exclusive du Bas-Canada aurait pour consquence de fermer la population anglaise des townships et du Haut-Canada, dj plus nombreuse que la leur, l'accs au grand canal du commerce, de ce commerce qu'elle seule a cre et qu'elle entretient. La possession de l'embouchure du Saint-Laurent intresse non seulement l'troite ligne d'tablissements qui le borde, mais aussi tous les tablissements forms dans les autres parties du vaste bassin de ce fleuve, ou qui peuvent s'y former : il faut penser l'avenir. Quelle est donc celle des deux races qui, selon toute probabilit, va transformer en pays populeux et florissant le dsert de ces immenses et riches contres qui entourent le territoire relativement resserr o habitent les Canadiens franais ? Si, comme le reste de l'Amrique septentrionale, le domaine britannique doit se remplir d'habitants par une voie plus prompte que celle de l'accroissement ordinaire et naturel du premier fonds de population, il sera certainement peupl par des migrations sorties des Iles Britanniques et des tats-Unis ; car ces pays sont les seuls qui lui fournissent et lui fourniront jamais des colons en grand nombre. Il n'est pas possible qu'on leur ferme le passage par le Bas-Canada, ni mme qu'on les empche de fixer leur demeure dans cette province. Ainsi, l'intrieur des terres, de tous cts, devra se remplir de populations anglaises, dont la supriorit numrique sur le groupe franco-canadien deviendra plus grande d'anne en anne. Cela tant, serait-il juste que les progrs d'un pays de si vaste tendue, que la prosprit de cette majorit toujours croissante, fussent arrts ou contraris, mme pour un temps, par l'obstacle artificiel que pourrait lever entre elle et l'Ocan les lois, la civilisation arrire d'une partie, oui, d'une partie seulement du Bas-Canada ? Est-il supposer que les populations anglaises se soumettent jamais un tel sacrifice de leurs intrts ?...

« Je serais bien tonn que les plus rflchis parmi les Canadiens franais eussent encore l'esprance de conserver leur nationalit. Quelque rsistance qu'ils fassent, l'absorption de leur race est dj commence. Notre langue se propage comme fait tout naturellement la langue des employeurs et des riches. Il parat, d'aprs les quelques statistiques fournies au commissaire de l'enqute sur l'instruction publique, que, dans Qubec, il y a dix fois autant d'enfants franais qui apprennent l'anglais que d'enfants anglais suivant des leons de franais. L'assimilation, sans doute, sera lente ; et jusqu' ce qu'elle soit consomme, la justice et une sage politique conseillent galement de ne prendre, pour amener les Canadiens franais renoncer leur langue maternelle, aucun moyen de rigueur ; ce serait leur retirer la protection des lois. Mais, je le rpte, il faut entreprendre ds prsent de changer le caractre national de la province, et poursuivre avec fermet, quoique avec prudence. Faire du Bas-Canada une province anglaise, telle doit tre la fin premire du plan choisir pour son futur gouvernement. La ncessit de confier l'autorit suprieure la population anglaise est vidente, surtout en ce moment o il y a de l'agitation, et encore pour longtemps, parmi les Canadiens franais. Leur laisser en effet tout contrle sur la province, ce serait faciliter les entreprises contre l'ordre tabli. Il importe que le Bas-Canada soit dsormais gouvern par l'esprit anglais. Et ainsi la politique qui nous est impose par la conjoncture prsente, comme on voit, se trouve conforme celle que suggre d'abord la vue de l'accroissement futur du pays...

« Il y a, disait encore lord Durham, deux manires de traiter un peuple conquis : on respecte ses lois, ses institutions, sa nationalit, et sans favoriser particulirement les migrs de la race conqurante dans le pays, sans entreprendre de changer les lments de la socit, on consolide sous l'autorit du gouvernement central l'ordre de choses tabli ; ou l'on traite le pays comme un champ ouvert, on y encourage l'immigration, on regarde le peuple conquis comme subordonn en tout ses vainqueurs, et on s'efforce d'en assimiler le caractre et les institutions aux leurs. » Dans un pays ancien, c'est la premire manire qu'il faut suivre ; mais, dans un pays nouveau, on doit prfrer la seconde. Malheureusement, la rvolution amricaine avait empch de s'attacher celle-ci en Canada, o la nationalit des habitants avait t conserve comme un obstacle aux progrs de leurs voisins. Les choses, depuis, ayant chang d'tat, on devrait maintenant y revenir. Tel tait le raisonnement, sinon crit, du moins implicite, du reprsentant de l'Angleterre dans le Rapport qu'il prsentait sa souveraine.

VII

L'extrait précédent rendait compte textuellement (d'où les guillemets) des grands principes et des lignes directrices d'une solution envisagée au problème de la coexistence juxtaposée des deux Canadas. Quelques pages plus loin, Garneau rappelle le « plan » institutionnel que le commissaire Durham en fait découler, autrement dit les mesures et propositions concrètes, ainsi que la considération d'entités éventuellement partenaires comme les provinces maritimes. Mais ce sont les statuts respectifs et réciproques des deux grandes provinces qui demeurent la question centrale. C'est contre l'avis du gouverneur-enquêteur que sera proposé un nombre égal de députés à chaque Canada, bien que la population du Bas-Canada, à forte majorité française, fût également plus nombreuse que celle du Haut-Canada. Il avait dû également changer d'opinion à propos des vertus d'un système fédératif, depuis peu « connaissant mieux la disposition des esprits » dans cette Amérique du Nord.

TEXTE N° 22 154

Lord Durham serait favorable à l'union législative de toutes les provinces de l'Amérique du Nord ; mais elle nécessiterait une centralisation qui répugne à l'esprit des peuples du Nouveau Monde. Il voit cependant un moyen d'arrangement : on pourrait conserver les assemblées de provinces, en limitant leurs attributions à l'exercice de pouvoirs municipaux seulement, ou plutôt instituer des assemblées d'arrondissements plus petits. Il conseillerait sans hésiter une union générale immédiate, si le cours du gouvernement était arrêté ou troublé dans les provinces maritimes, ou si l'on avait eu le temps de consulter leurs Chambres. Pour le moment, il propose de réunir sous un seul gouvernement les deux Canadas, en donnant à chaque province une représentation proportionnée à la population. Lord Durham disait à ce propos : « Je suis opposé, écrit-il, à tous les plans que l'on propose pour attribuer aux deux provinces le même nombre de représentants, dans le but d'obtenir la supériorité sur les Français : cet avantage, en effet, ne pouvant être que temporaire. Quand la po-

154 *Ibid.*, tome IX, p. 122-125.

pulation du Haut-Canada se sera augmente par l'immigration, le principe de l'galit de reprsentation ne deviendrait-il pas un obstacle ce dessein mme auquel on veut le faire servir ?... »

D'autre part, lord Durham suggrait de rviser la constitution de la Chambre haute ; d'abandonner la lgislation tous les revenus de la Couronne, moins celui des terres publiques, pour une liste civile suffisante ; de rendre tous les fonctionnaires du gouvernement comptables cette lgislation, except le gouverneur et son secrtaire ; d'assurer l'indpendance des juges, et enfin de mettre la tte des divers dpartements des ministres tenus de rgir les affaires publiques suivant le vœu de la majorit des Chambres.

Tel est le plan auquel lord Durham s'est arrt, et qu'il soumet la mtropole comme tant de tous ceux qui lui ont t proposs le plus propre rtablir l'ordre, l'harmonie et la paix. Il y avait des gens qui voulaient frapper tous les Canadiens franais d'interdiction en les privant des droits de vote et d'ligibilit. D'autres voulaient une union soit des deux Canadas, soit de toutes les provinces avec une seule lgislation, et qu'on rduist le nombre des dputs de race franaise un chiffre nominal. D'autres encore proposaient un rgime fdral. son arrive Qubec, lord Durham penchait beaucoup pour ce dernier projet, et ce fut dans ce sentiment qu'il confra avec les envoys des provinces maritimes et plusieurs hommes marquants du Canada, qu'il avait mands prs de lui, sur une mesure qui embrassait toutes les colonies. Il lui paraissait alors qu'une confdration conduirait insensiblement une union lgislative pure et simple ; mais, aprs quelque sjour dans le pays, connaissant mieux la disposition des esprits, il avait chang d'opinion.

Les ministres adoptrent peu prs toutes les conclusions de son Rapport. Contre son avis cependant, et d'aprs la volont de la population anglaise du Canada, ils attriburent dans leur projet un gal nombre de dputs aux deux provinces ; seulement, par suite de nouvelles modifications apportes aux circonscriptions lectorales, les Anglais taient srs d'lire le plus grand nombre de reprsentants. Pour rassurer un peu les Canadiens franais, au moins sur l'avenir, les ministres introduisirent une clause portant que la Chambre d'assemble canadienne ne pourrait changer le chiffre des dputs qu'avec le consentement des deux tiers de ses membres.

Finalement sanctionn par la reine en juillet 1840, puis proclam sept mois plus tard en fvrier 1841, l'Acte d'Union devenait en vigueur cette dernire date. Dans la

difficile opération d'amener la fusion de plusieurs races « en un seul peuple homogène », l'historien soutient que « nulle nation n'est plus habile » que celle de l'Angleterre. Il s'appuie sur l'autorité du premier en date de ses maîtres à penser, Augustin Thierry, dont il fournit une longue citation (tirée de *l'Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, tome II, éd. 1851, p. 402) et que nous devons raccourcir plutôt abruptement. Car la classique *leçon de l'histoire* vient un peu plus loin, qui est qu'« il fallut donc plusieurs siècles pour éteindre la langue française en Angleterre » ¹⁵⁵, alors que Guillaume le Conquérant s'était porté à la conquête de ce pays en 1066 avec une armée d'à peine cinq à six mille hommes.

TEXTE N° 23 ¹⁵⁶

L'Acte d'Union, sanctionné par la reine le 23 juillet (1840), mit fin à la constitution de 1791, faite surtout pour soustraire la population anglaise du Haut-Canada à la domination des Canadiens français, et révoquée en 1840 pour placer ceux-ci sous la domination de la population anglaise, qui devenait chaque jour plus nombreuse par suite de l'immigration.

L'Union fut proclamée en Canada le 10 février 1841, [Poulett Thomson, créé lors Sydenham et Toronto, entra en fonction, le même jour, comme gouverneur général des deux Canadas. Il ouvrit le premier parlement à Kingston, le 15 juin 1841. Le siège du gouvernement fut transporté de Kingston à Montréal en 1844, à Toronto en 1849 ; mais la législature se tint alternativement à Toronto et à Québec, et enfin, en 1857, à Ottawa, depuis lors la capitale du Canada.]

Par le régime de l'Union, l'Angleterre suivait son dessein politique de fondre graduellement en un seul peuple homogène les différentes races qui habitaient les deux Canadas. Nulle nation n'est plus habile qu'elle dans cette opération difficile. Elle a l'expérience des siècles pour l'éclairer. N'a-t-elle pas absorbé d'abord la nationalité de ses propres conquérants, les Normands français, ensuite celle des Écossais, et puis celle des Irlandais ? Elle ne se précipite pas dans ses mouvements ; elle procède avec précaution et avec lenteur en employant tous les moyens nécessaires pour capter l'amour-propre ou la confiance, pour attirer l'ambition ou la vénalité. Elle a toujours été persuadée

¹⁵⁵ *Ibid.*, tome IX, p. 143.

¹⁵⁶ *Ibid.*, tome IX, p. 138-140.

qu' l'aide de l'or et des places, les races moins nombreuses soumises son joug devaient finir par tre enveloppes et par disparatre dans l'orbite toute-puissante de la nationalit de ses propres enfants.

Si nous interrogeons son histoire, voici ce que nous trouvons. « Le franais, dit Augustin Thierry, tait encore en Angleterre, la fin du XIVe sicle (c'est--dire trois sicles aprs Guillaume le Conqurant), l'idiome officiel de tous les corps politiques ; le roi, les vques et les juges, les comtes et les barons, le parlaient, et c'tait le langage que les enfants des nobles apprenaient au sortir du berceau... »

VIII

Mais la vraie *leon de l'histoire*, elle est en elle-mme et dans toute l'histoire. C'est le sens de la *Conclusion* que Franois-Xavier Garneau donne au grand ouvrage qu'il proposait aux lecteurs canadiens de la moiti du XIXe sicle. Elle est remarquablement brve (peine quatre pages) pour une oeuvre dont la taille et le dessein sont imposants. Ce serait d'une certaine impudence que d'en extraire, ici, les penses principales : elles le sont toutes ! Et elles rejoignent les deux pices du mme ordre, cites aux deux chapitres prcdents, que sont le « Discours prliminaire » et la lettre Lord Elgin du 19 mai 1849. Ce sont l des morceaux remarquables, qu'il faut lire en leur lieu de prsentation - mais aussi relire en cette fin de lecture comme formant un tout, trinitaire si l'on veut. tant bien entendu que cette remarque n'est pas suggre pour prohiber toute critique....., qui fera l'objet d'une troisime partie.

TEXTE N 24 ¹⁵⁷

Nous avons donn l'histoire des migrants franais qui ont fix les destines de leur postrit l'extrmit septentrionale de l'Amrique du Nord. Dtachs comme quelques feuilles d'un arbre, ces migrants ont t jets dans un monde nouveau pour y tre battus de mille orages, orages excits par l'avidit du ngoce et la barbarie, orages du dclin d'une antique monarchie et de la

¹⁵⁷ Ibid., tome IX, p. 148-152.

conquête étrangère. Pour cette dernière défaite, ils ne doivent pas en vouloir trop à leur mère patrie, car la perte de l'héroïque colonie du Canada fut une des causes de la Révolution ¹⁵⁸. Et l'on sait quelle vengeance cette nation si fière a exercée sur ceux qui avaient dirigé ses affaires, de près ou de loin dans le gouvernement.

Malgré toutes les tempêtes essuyées par le Canada, quelques milliers à peine de colons français s'étaient accrus jusqu'au nombre fort peu important en Europe de soixante-dix mille, au moment de la conquête.

[Les Canadiens français, sans parler ici de leurs frères acadiens, sont devenus aujourd'hui un peuple de plus de trois millions et demi d'âmes.] ¹⁵⁹ Ce peuple a grandi de lui-même, sans secours étranger, dans sa foi religieuse et dans sa nationalité. Pendant cent cinquante ans, il a lutté contre les colonies anglaises, trente ou quarante fois plus populeuses, et son histoire nous apprend comment il s'acquittait de son devoir sur les champs de bataille.

Quoique peu riche et peu favorisé pendant longtemps, il a montré qu'il tient beaucoup de la noble nation dont il tire son origine. Depuis la conquête, sans se laisser distraire par les théories des philosophes ou les déclamations des rhéteurs sur les droits de l'homme, il a fondé toute sa politique sur sa propre conservation. Il était trop peu nombreux pour prétendre ouvrir une voie nouvelle aux sociétés, ou se mettre à la tête d'un mouvement quelconque à travers le monde. Il s'est resserré en lui-même, il a rallié tous ses enfants autour de lui, et il a toujours craint de perdre un usage, une pensée, un préjugé de ses pères, en dépit des sarcasmes de ceux qui l'entourent. C'est ainsi qu'il a gardé jusqu'à ce jour sa religion, sa langue, ses lois, - et un pied-à-terre à l'Angleterre dans l'Amérique du Nord en 1775 et en 1812. Ce dernier résultat, alors funeste apparemment à la république des États-Unis, n'a pas eu pour elle les mauvaises suites qu'elle en appréhendait. Le drapeau royal anglais flottant sur la citadelle de Québec a obligé la jeune république de se conduire avec prudence, de ne marcher en avant que pas à pas. Au reste, ce n'est pas par le grand nombre de ceux qui le composent que l'on juge du génie d'un peuple, mais par ses qualités. Les Grecs et les Romains n'ont atteint qu'un chiffre de population relativement peu élevé, et les Hindous et les Chinois se comptent aujourd'hui par centaines de millions.

¹⁵⁸ Cette assertion de Garneau est certes fort discutable...

¹⁵⁹ Ce chiffre, inséré dans le texte par Hector Garneau, ne vaut certes plus, alors qu'il faudrait doubler au moins le chiffre de la population pour l'« aujourd'hui » de cette fin de siècle.

Les Canadiens franais forment un peuple de cultivateurs, dans un climat rude et svre. Ils n'ont pas, en cette qualit, les manires lgantes et fastueuses des populations mridionales ; mais ils ont de la gravit, du caractre et de la persvrance. Ils en ont donn des preuves depuis qu'ils sont en Amrique, et nous sommes convaincus que ceux qui liront leur histoire de bonne foi, reconnatront qu'il se sont montrs dignes des deux grandes nations aux destines desquelles leur sort s'est trouv ou se trouve encore li.

Ils n'auraient pu tre autrement sans dmentir leur origine. Normands, Bretons, Tourangeaux, Poitevins, ils descendent de cette forte race qui marchait la suite de Guillaume le Conqurant, et dont l'esprit, enracin ensuite en Angleterre a fait des habitants de cette petite le une des premires puissances du monde ; ils viennent de cette France qui se tient la tte de la civilisation europenne depuis la chute de l'Empire romain, et qui, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, se fait toujours respecter ; de cette France qui ose appeler toutes les nations coalises des combats de gants ; ils viennent surtout de cette Vende normande, bretonne, angevine, dont le monde admire le dvouement sans bornes pour les objets de ses sympathies, et dont l'admirable courage a couvert de gloire le drapeau qu'elle leva au milieu de la Rvolution franaise.

Que les Canadiens soient fidles eux-mmes ; qu'ils soient sages et persvrants, qu'ils ne se laissent point sduire par le brillant des nouveauts sociales et politiques ! Ils ne sont pas assez forts pour se donner carrire sur ce point. C'est aux grands peuples faire l'preuve des nouvelles thories : ils peuvent se donner toute libert dans leurs orbites spacieuses. Pour nous, une partie de notre force vient de nos traditions ; ne nous en loignons ou ne les changeons que graduellement. Nous trouverons dans l'histoire de notre mtropole elle-mme de bons exemples suivre. Si l'Angleterre est grande aujourd'hui, elle a eu de terribles temptes subir, la conqute trangre matriser, des guerres religieuses teindre et bien d'autres traverses. Sans vouloir prtendre si haute destine, notre sagesse et notre ferme union adouciront beaucoup nos difficults, et, en excitant leur intrt, rendront notre cause plus sainte aux yeux des nations.

Troisime partie

LA CRITIQUE

[Retour la table des matires](#)

Troisième partie : La critique

Chapitre IX

Succès d'édition, réussite de l'oeuvre

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons renvoyé à la présente section l'examen d'une assertion de François-Xavier Garneau à l'effet que l'histoire était « devenue, depuis un demi-siècle, une science analytique et rigoureuse... » ¹⁶⁰. Pour être (ou pour la faire devenir ?) « analytique » passe encore ; mais « rigoureuse » et, davantage encore, « depuis un demi-siècle », un tel progrès de l'histoire n'était rien moins que certain au milieu du siècle dernier. Et, d'ailleurs, le sera-t-il jamais un jour ? Satisfaisons-nous de constater que l'auteur déclarait ainsi sa prédilection à cette activité intellectuelle et désirait surtout la faire estimer : d'où cette formulation, abusivement affirmative, d'une certaine prétention le disputant à quelque naïveté.

Sans être historien, non plus que faisant carrière de critique, nous déclinons toute intention de proposer quoi que ce soit d'original sur une telle question. Cette restriction n'empêche certes pas de ménager entière la liberté d'appréciation d'un lecteur au moins attentif, d'autant qu'un siècle et demi s'est écoulé depuis la production de l'oeuvre examinée. Mais Garneau, ayant, lui-même, mis la barre trop haute à l'historien

¹⁶⁰ *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jour*, troisième édition, Québec, Lamoureux, 1859, tome I, p. 11-12 (citée au début de notre chapitre VII, note 2).

qu'il cherche à devenir, peut-être conviendrait-il de contribuer à protéger sa mémoire d'une exigence trop rigoureuse ?

La suite de cette présentation de son ouvrage ne donnait pas tellement l'impression que l'auteur, alors âgé de 36 ans, était enclin à se gargariser à propos de ce qu'on appellerait, aujourd'hui, la *scientificité* en histoire, ou de l'histoire. Ce qu'il prétendait bannir absolument de sa tentative, c'étaient, à l'autre extrême, toutes ces *histoires* de « fable » et de « créations imaginaires », de « prodiges », enfin de « toute cette fantasmagorie devant laquelle les nations à leur enfance demeurent frappées d'une secrète crainte, ou saisies d'une puérile admiration » - ainsi qu'au Canada de jadis, l'étaient « ces indigènes belliqueux et barbares, dont il reste à peine aujourd'hui quelques traces » ¹⁶¹ : toujours ce racisme inconscient et certes latent chez la plupart des contemporains.

Jusqu'ici, ça irait malgré l'apparence d'une tonalité inquiétante dans cette allusion à l'animisme des premiers habitants de ce continent. Mais, aussitôt après, voilà que l'auteur nous entraîne abruptement dans une espèce de chevauchée transséculaire, ou même transmillénaire... L'instrument du départ est « la Bible, objet continuel des méditations des scolastiques et des savants », et le point d'arrivée, on le trouve dans « les principes de l'école historique moderne qui regarde la nation comme la source de tout pouvoir ».

La nation... le peuple : mais encore, avait-il fallu « la Révolution batave, celle d'Angleterre, celle des colonies anglaises de l'Amérique, et surtout la Révolution française, pour rétablir solidement le lion populaire sur son piédestal ». Il y a enfin celui par qui on aurait pu commencer, soit « le Régénérateur-Dieu [qui] est né au milieu du peuple, [qui] n'a prêché [sic] que le peuple... » ¹⁶². Cette phraséologie marque une intention très nette d'affirmer un sentiment religieux.

Ces quelques citations suffiront à indiquer la conviction d'une profession de foi libérale-catholique, les deux n'étant pas incompatibles ¹⁶³, que l'historien met en tête de la troisième édition de son histoire afin de répondre aux accusations que lui avaient

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 13.

¹⁶² *Ibid.*, p. 13, 14.

¹⁶³ Ou, selon Gustave Lanctôt, « deux mots que peuvent fort bien s'allier, quoiqu'en pensent certains critiques, qui ont lu la prose sans pénétrer la pensée de l'historien » (Gustave Lanctôt, F.-X. Garneau, Toronto, The Ryerson Press, 1926, p. 159). Nous reviendrons sur cette question.

portées ceux qu'il nommait des « marguilliers » et des « sacristains » à propos de la première édition, jugée par eux trop laïcisante. Devant revenir sur ce point spécifique un peu plus loin, ce propos introductif ne vise pour le moment qu'à établir les vastes perspectives qu'embrasse l'historien au seuil de son projet.

Il y a, d'une part, « les tendances du christianisme et l'empreinte indélébile qu'il a laissée sur la civilisation moderne » ; et, de l'autre, « c'est sous l'influence de cette civilisation et de ces doctrines que l'Amérique septentrionale s'est peuplée d'Européens ». Aussi, le développement de cette espèce de caractère d'américanité de synthèse, le lecteur l'aura trouvée dans l'intégralité du *Texte n° I* (au chapitre VII), dont les premiers mots sont : « L'établissement du Canada date des commencements de ce grand mouvement de population vers l'ouest ... » et évoquent « la direction du courant sous-marin qu'entraîne la civilisation américaine... »

I

Après plus de vingt et trente ans, respectivement, deux lettrés et amis de Garneau, au surplus animateurs de la vie intellectuelle du Québec d'alors, se souvenaient de l'effet produit par la parution du tome I de la première édition de son *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours* (août 1845). Onze ans plus tard, l'abbé Henri-Raymond Casgrain rappelait encore l'engouement qui se répandait alors dans la jeunesse :

Nous n'oublierons jamais l'impression profonde que produisit sur nos jeunes imaginations d'étudiants, l'apparition de l'Histoire du Canada de M. Garneau. Ce livre était une révélation pour nous. Cette clarté lumineuse qui se levait tout à coup sur un sol vierge, et nous en découvrait les richesses et la puissante végétation, les monuments et les souvenirs, nous ravissait d'étonnement autant que d'admiration. Que de fois ne nous sommes-nous pas dit, avec transport, à l'aspect des larges perspectives qui s'ouvraient devant nous : cette terre si belle, si luxuriante, est celle que nous foulons sous nos pieds, c'est le sol de la patrie ! Avec quel noble orgueil nous écoutions les divers chants de

cette brillante épopée ! Nous suivions les premiers pionniers de la civilisation dans leurs découvertes... ¹⁶⁴

Et ce lyrisme de pacotille va déferler encore l'espace de plusieurs pages. Pour sa part, l'ancien premier ministre de la province de Québec, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, dans un texte inclus dans la quatrième édition de 1882, évaluait avec exactitude et plus modérément la portée durable de l'oeuvre : « Ce livre a contribué puissamment à tout ce qui s'est fait depuis pour la conservation et l'expression de notre nationalité, pour l'étude de notre histoire, pour le développement de l'instruction publique et de la littérature ». Du reste, tout s'était passé comme si Garneau avait eu le bon esprit de lancer son livre « au moment précis où nous en avons besoin, où il fallait ranimer les courages abattus et prendre position en face de nos ennemis triomphants. C'est pour cela que le succès a été si grand et qu'il a eu de si grandes conséquences » ¹⁶⁵.

Il faut dire davantage : cette réussite était annoncée, en quelque sorte programmée pour employer ce jargon d'aujourd'hui. Dans ce petit monde du Québec intra muros, tout se savait, surtout un projet en cours de l'envergure de cette oeuvre. Le Canadien, à la date du 25 août 1845, publiait un entrefilet, disant que « nous n'avons que le temps d'accuser réception du premier volume de cet ouvrage que nous attendions avec le plus vif intérêt ». Trois jours plus tard, La Minerve de Montréal rattrapait son

¹⁶⁴ Guy Frégault auquel j'emprunte cette citation ne peut s'empêcher de noter que « l'abbé Casgrain était sentimental et il célébrait dans un style fleuri les mérites de l'écrivain qui a donné les pages les plus sobres et les plus denses peut-être de toute notre littérature » (« Actualité de Garneau », L'Action universitaire, mars 1945, p. 9). Frégault s'offre même la cruauté de citer quelques strophes de Louis Fréchette « qui avait bien quarante-quatre ans en 1883, mais qui devait toujours rester à l'âge des emballements ». En voici quelques vers (ibid.) :

Mais parmi les grands noms exhumés par ta plume,
Il en manque un dans ton volume,
Et ce nom, Garneau c'est le tien !

.....
Nous voulons, - droit sacré, dettes nationales !
Que ton nom vive en nos annales
Et brille sur tous nos frontons !

¹⁶⁵ Ce texte de Chauveau était incorporé à un quatrième volume s'ajoutant à la quatrième édition de 1882, p. CCVIII. D'une façon plus brève, Octave Crémazie avait résumé en une ligne l'apport décisif du travail de Garneau : « le flambeau qui a porté la lumière sur notre courte mais héroïque histoire » (dans une lettre à l'abbé Casgrain en août 1866, citée dans le Crémazie de Michel Dassonville (collection Classiques canadiens), Montréal, Fides, 1956, p. 96).

dlai en devanant le jugement sur l'ouvrage dont elle disait rien moins que « l'on s'attend voir un chef d'oeuvre de narration et de style [...]. Nous sommes persuads que ce livre va donner un lan la jeunesse canadienne, lui faire aimer davantage sa patrie et lui inspirer l'heureuse ambition de faire parler d'elle un jour dans cette histoire ». On ne peut proclamer plus ouvertement la mission didactique de l'histoire ! Ne se proccupant pas de contrler la validit de ses sources, le rdacteur du journal s'tait en outre port garant du srieux de l'ouvrage en lanant l'information, pourtant inexacte, que l'auteur « a rsid en France plusieurs annes et [qu'il] a pu se procurer des documents prcieux pour son ouvrage » ¹⁶⁶.

En moins d'une anne (neuf mois plus tard exactement, en avril 1846), la parution du deuxime tome de l'ouvrage de Garneau allait contribuer entretenir de l'intrt ou de la curiosit chez le public lecteur. Cette attention, d'ailleurs, paraissait tre d'une nature mixte, polmique autant qu'admiration, et mme passablement ambigu : bref, le tapage ne cessa gure ! Traiter de cette question dans ses ramifications mriterait la taille d'un dossier de spcialit, que nous n'oserions toutefois pas. Il faudra nous satisfaire de n'en pouvoir rappeler que quelques aspects essentiels. Mais il ne faudrait pas oublier de porter de l'attention la faon dont l'auteur a subi l'orage, tout en sachant s'adapter ses consquences. tablissons enfin que ces discussions, certaines fort passionnes, relevaient, tout de mme, et en leur sens fort, de la *critique* de lecteurs, souvent s'exprimant courageusement - comme il tait alors d'usage - par la voix anonyme, ou pseudonyme, des journaux...

Gardant en mmoire les processus et tapes de confection de l'oeuvre, dcrits notre chapitre VI, l'on constate d'abord qu'il s'agit d'une construction de dimension imposante. Elle fut, en outre, rvise, considrablement remanie et mme « augmente » par des membres de trois gnrations de Garneau : l'auteur, grand-pre ; le fils, puis le petit-fils - et cela sur une priode d'une soixantaine d'annes ! Pour simplement tablir ces diverses modifications afin de pouvoir les comparer il faudrait s'as-

¹⁶⁶ Alors que nous savons fort bien que les deux sjours en France de Garneau totalisent peine un mois : du 28 juillet au 7 aot 1831 et du 15 septembre au 3 octobre 1832. Dans le prsent dveloppement nous sommes principalement redevable au travail de recherche de Georgette Barrette, M.I.C., Garneau et la critique, thse prsente l'Universit d'Ottawa pour l'obtention de la matrise s arts, avril 1968. Dactylo, 131 pages.

treindre un subtil travail au fil du rasoir ¹⁶⁷, ce qui, de notre point de vue, reste intressant connatre grce des tudes dj faites, mais qui le serait beaucoup moins s'il fallait se les imposer ! Est-il besoin de rappeler que notre intrt particulier se situe dans le plus large contexte d'un message global et de fond ?

Bien que fort bien accueilli par l'opinion en cet automne 1845, le premier volume de la srie allait tout de mme engendrer nombre de « controverseurs », selon l'expression que Garneau utilisait dans des mouvements d'humeur sans doute. Le corps du dlit portait sur ce qu'on qualifierait d'une certaine inorthodoxie ou indlicatesse de l'auteur lorsqu'il traitait de personnages comme Mgr de Laval ou Marie de l'Incarnation, des jsuites et de leur conduite thocratique en ce continent, ou encore des huguenots, dj perscuts en France, barrs ou exclus a priori dans la colonisation de la Nouvelle-France, etc. Ainsi, une phrase, comme la suivante dans l'dition originale : « Tandis que nous rigions des monastres, le Massachusetts se faisait des vaisseaux pour commercer avec toutes les nations » ¹⁶⁸, devenait le signe de la pure perfidie - et l'auteur crut bon de devoir la retirer dans une dition subsquente. Qu'on ait soulev tout un tintouin cause de « ces quelques misres » ¹⁶⁹ d'expression a vraiment de quoi nous confondre ! Guy Frgault faisait observer que « certaines ides de l'auteur paraissent tranges, c'est entendu ; mais il me semble [...], qu'il n'y avait pas de quoi soulever des temptes » ¹⁷⁰.

Or « temptes » il y eut, dans de nombreux verres d'eau, ou fonds baptismaux ! Comme Garneau le disait lui-mme (moiti pour s'en moquer, moiti pour s'en plaindre ?), la premire dition de son *Histoire du Canada* lui avait valu « une terrible rputation chez les marguilliers et les sacristains » ¹⁷¹. Nous soumettons qu'entre deux boutades Garneau a d pniblement dominer ce qu'on pourrait appeler un drame int-

¹⁶⁷ Comme, par exemple, les tudes de Charles Bolduc, « Mtamorphoses de l'Histoire du Canada de F.-X. Garneau » et de soeur Paul-du-Sauveur, « Mtaphore et comparaison dans l'Histoire du Canada de Garneau » dans *Franois-Xavier Garneau : Aspects littraires de son uvre* (Ouvrage prpar sous la direction de Paul Wyczynski l'occasion du centenaire de la mort de F.-X. Garneau), Ottawa, ditions de l'Universit d'Ottawa, 1966, p. 129-167, 169-199).

¹⁶⁸ Garneau, premire dition, tome I, p. 145.

¹⁶⁹ J'emprunte cette expression Arsne Lauzire, *Franois-Xavier Garneau*, (collection Classiques canadiens), Montral, Fides, 1965, p. 13.

¹⁷⁰ « La recherche historique au temps de Garneau, la correspondance Viger-Faribault » dans *Centenaire*, p. 388.

¹⁷¹ Dans Gustave Lanctt, op. cit., p. 33.

rieur. Dans une lettre à O'Callaghan ¹⁷² en date du 8 mai 1850, il en parle toutefois sur un ton presque léger : « Nos écrivains religieux ont continué de critiquer mon ouvrage ; mais leurs critiques, toutes nombreuses qu'elles aient été et le sont encore, n'ont pas dépassé les bornes de la modération, surtout depuis l'apparition du troisième volume, où j'ai dit que les Canadiens devaient se rallier autour de leur religion... Il n'y a pas jusqu'aux jésuites que nous avons ici, qui n'aient cité mon livre à l'appui de la religion. Ainsi, ne désespérez pas de mon salut » ¹⁷³. Capable d'ironie, Garneau aurait pu y recourir pour se défendre, lui qui connaissait, ou reconnaissait, maints attaquants sous le courageux couvert de l'anonymat. Il préféra se taire, dédaigner assez probablement. L'auteur d'une étude sur *Garneau et la critique*, Georgette Barrette, va jusqu'à soutenir que notre homme « s'élève à cette classe des grands et des sages peut-être beaucoup plus par son attitude significative en face de la critique que par la coûteuse et méritante réalisation de son oeuvre historique » (p. 85). Mais Garneau sait de conviction profonde que le prestige de son oeuvre sera plus fort que ces avanies, qu'elle restera.

Et tandis que le digne abbé Casgrain s'empressait de l'absoudre, voyant dans l'attitude de son ami laïque révisant son texte une preuve éclatante de piété filiale », l'historien Edmond Lareau empruntait un langage plutôt abrupt : « Afin d'avoir la paix, Garneau consentit à corriger certaines parties de son ouvrage [...]. Il est facile de comprendre que l'historien a subi cette influence sans l'accepter volontairement. C'est afin de rendre son livre plus acceptable à la majorité des lecteurs canadiens qu'il a dû accepter les conseils, les avis et les remontrances du clergé canadien » ¹⁷⁴. Bref, si l'on suit Lareau, tout cela sentait assez la censure cléricale, ultramontaine. Mais voilà un thème qui, nous aspirant à l'occasion de l'examen de l'oeuvre de Garneau comme sujet, risquerait de nous mener fort loin ¹⁷⁵.

¹⁷² Cet ancien insurgé de 1837 avait été député d'Yamaska et surtout directeur du très combatif journal, le *Vindicator*. À cette époque, exilé aux États-Unis, il exerçait la fonction d'archiviste de l'État de New York, ce qui allait lui permettre d'accéder à une fort honnête carrière d'historien.

¹⁷³ Cité par Lanctôt, op. cit., p. 37.

¹⁷⁴ Lareau, *Histoire de la littérature canadienne*, 1874, p. 160.

¹⁷⁵ L'auteur d'une étude relativement récente sur nos historiens faisait remarquer : « Les critères de vérité de la science positive n'ont pas influencé les historiens canadiens-français de la seconde moitié du XIXe siècle. L'ultramontanisme imprègne la majorité des récits historiques » (Serge Gagnon, *Le Québec et ses histo-*

Court-circuitons vite et revenons à Garneau : pour entendre une déposition qui ne lui est guère favorable, à moins que ce soit tout le contraire ! Marcel Trudel qui, naguère, a traqué le voltairianisme dans tous les sombres recoins de la vie canadienne, établit ainsi le bilan de la « piété filiale » présumée de Garneau. Après avoir lu la troisième édition pour la comparer à la première, il soutient que « les retouches sont bien moins importantes qu'on le disait ». Et s'il est vrai que « la troisième édition est mieux écrite que la première et [que] les sources historiques sont plus abondantes, toutefois elle n'est guère moins voltairienne que l'autre » ¹⁷⁶. S'il est un débat mort dans notre historiographie, c'est bien celui-là.

Mais nous n'allons pas soutenir que cette question était à l'époque d'une importance mineure : Garneau s'est soumis à une forme de censure ecclésiastique, au moins indirectement. Selon l'abbé Georges Robitaille, le jeune Garneau, n'ayant « pas eu de formation classique chrétienne » et « ayant abordé des auteurs dangereux et quelquefois pervers » (Thierry et Michelet, « première manière », étant nommés), « rien d'étonnant qu'avec de pareils maîtres, Garneau se soit contaminé ». D'autre part, toujours selon le même auteur, « mais il a bien réparé. Il a soumis le texte de sa troisième édition à un ecclésiastique parfaitement instruit des dogmes de l'Église, dont saint Paul disait qu'elle est une *colonne de vérité* » ¹⁷⁷. Auparavant, l'abbé avait rompu des lances avec un contemporain, le responsable des éditions successives à partir de la cinquième de 1913, Hector Garneau ¹⁷⁸. En 1945, lors de la célébration du centenaire

riens de 1840 à 1920 : La Nouvelle-France de Garneau à Groulx, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1978, p. 40).

¹⁷⁶ Marcel Trudel, *L'influence de Voltaire au Canada*, Montréal, Fides, 1945, tome I, p. 217). Pour une critique élaborée de « Garneau, disciple de Voltaire et plagiaire », voir *ibid.*, p. 167-192. Parmi les idées de Garneau qui portent la marque du voltairianisme, le même auteur mentionne : « ... les jésuites sont les oppresseurs des peuples ; ... le moyen-âge est une période de ténèbres ; ... l'inquisition ! l'inquisition ! ; ... l'intolérance conduit à l'athéisme ; ... l'intérêt du pays passe avant la religion ; ... le mysticisme est une rêverie » (*ibid.*, p. 219).

¹⁷⁷ Georges Robitaille « L'oeuvre de Garneau et la critique de son temps » dans *Centenaire de l'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau*, p. 141.

¹⁷⁸ Georges Robitaille, *Études sur Garneau*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1929. Deux chapitres de ce livre portent sur « *l'Histoire du Canada*, par Hector Garneau », p. 55-145. L'ouvrage est précédé d'une courte et amicale « Explication » de l'auteur, intégrant l'extrait d'une lettre de M. Hector Garneau, l'assurant qu'il prépare « un ouvrage proprement destiné au grand public, aux élèves de nos couvents et de nos collèges. Ainsi présentée, *l'Histoire* de Fran-

de l'uvre, il donnait son imprimatur au petit-fils : « M. Hector Garneau, en publiant une huitime dition purge de toute erreur doctrinale, en tenant compte des observations d'une saine critique historique, a fait acte de bon chrtien et d'historien probe et vigoureux » ¹⁷⁹. Malgr le caractre anachronique de tels dbats l'heure actuelle, la mise en perspective globale de l'uvre de Garneau ne pouvait escamoter l'vocation de ces chicaneries thologico-morales ¹⁸⁰, l'important tant de ne pas s'y engloutir.

Il faut, toutefois, mentionner l'unique acte de vilenie dont Garneau a t victime, car comment aurait-il pu n'en tre pas du tout affect, quoique probablement en jouant l'indiffrence.... tant la charge tait bte ! Une autre affaire pre-fils. Le pre est Michel Bibaud, le premier des compilateurs pouvoir tre qualifi d'« historien », de la plus douteuse faon du reste. Le fils Franois-Maximilien a succomb la pieuse tentation d'un prsum devoir filial en attaquant bassement Garneau dont l'uvre avait relgu, d'un coup, dans l'ombre la publication d'un premier livre d'histoire du Canada en 1837, que suivait un second tome en 1844 ¹⁸¹. Ne pouvant donc se retenir en face du succs clatant, puis persistant de Garneau, le fils publie, en 1855 un pamphlet sous le titre de *Revue critique de l'Histoire du Canada de M. Garneau*. Le texte ne requiert aucun rsum. Tout, tout le poison est contenu dans l'AVIS prliminaire, qui tient en quelques lignes :

ois-Xavier fera davantage appel nos compatriotes, qui elle continuera d'enseigner avec le culte du pass, la fidlit notre langue, notre religion, nos lois, une foi invincible en nos destines » (p. 14). Quant nous, nous avons dit pourquoi nous avons prfr nous servir de la huitime dition, dite du centenaire, qui est encore ce jour (en 1994), la dernire : voir plus haut le chapitre VI. Une seule exception cette rgle : l'importance que nous avons accorde au trs important « Discours prliminaire » des premires ditions (Texte n 1).

¹⁷⁹ *Centenaire*, p. 141.

¹⁸⁰ Ainsi Serge Gagnon n'lude pas la question, op. cit., p. 317-324.

¹⁸¹ De la quasi-nullit de l'histoire de Bibaud, qui fait l'unanimit des critiques, retenons le jugement dfinitif de Fernand Dumont : « L'ouvrage est avant tout une compilation : de Charlevoix et de Smith, des Journaux de l'Assemble et de documents divers, dont de larges extraits sont cousus les uns aux autres sans beaucoup d'astuce [...]. Rien ne dpasse la plus plate sagesse immdiate ; rien n'introduit surtout une interprtation globale du pass canadien-franais. Au surplus, la perspective de Bibaud interdisait la majorit des Canadiens franais une identification avec la vision que l'auteur proposait de leur situation » (« De l'idologie l'historiographie : le cas canadien-franais », *Chantiers : Essais sur la pratique des sciences de l'homme*, Montral, Hurtubise HMH, 1973, p. 109).

AVIS : - N'ayant pas le loisir d'appliquer notre traité de critique historique en rapport avec l'Histoire du Canada de M. Garneau à sa seconde édition ni les moyens de publier cet ouvrage, nous livrons au public le présent opuscule, dans lequel nous avançons et nous prouvons qu'il ne peut être assigné aucun rang à l'œuvre de ce monsieur dans la République des Lettres :

- 1° Parce qu'elle décèle l'ignorance de plusieurs choses qu'il n'est pas permis à celui qui écrit l'histoire de son pays d'ignorer ;
- 2° Parce que les infidélités y sont aussi nombreuses que les erreurs ;
- 3° Parce que la grammaire n'y est pas respectée.

La seule question, de quelque importance historique ou éthique, serait celle de savoir si Bibaud père avait connu et, si oui, s'il avait approuvé cette initiative de Bibaud fils ? Si oui dans les deux cas, le père ne valait pas plus que le fils.

II

Si l'historien Garneau avait eu besoin de quelque revanche contre ce qu'il conviendrait de qualifier peut-être de cabale d'intimidation, il avait déjà commencé à la savourer par la critique positive que son oeuvre trouvait en France. Deux ans auparavant, dans la Revue des deux mondes de juillet 1853, Théodore Pavie faisait un compte rendu élogieux de l'ouvrage de Garneau, cette « nouveauté » canadienne dans tous les sens. L'essentiel de la signification de l'ouvrage était ainsi résumé. L'auteur « a gardé le culte d'un glorieux passé, et il se montre le champion du parti français. Il lutte avec énergie et conviction en faveur des libertés que ses pères ont sauvées du naufrage de leur nationalité, et cette noble cause, il la défend avec l'énergie d'un Canadien de vieille souche » ¹⁸². L'intérêt de Pavie pour le Canada ne datait pas de la parution de l'ouvrage de Garneau. À une époque aussi lointaine que juin 1829, il avait

¹⁸² Cité par Georges Robitaille dans *Centenaire*, p. 136.

visité Québec, Montréal et des campagnes environnantes. Il était originaire d'une famille de l'Anjou qui entretenait des relations avec des sommités intellectuelles du temps : Victor Hugo, Sainte-Beuve, Louis David. Son statut de collaborateur à la plus célèbre revue française laisserait entendre qu'il jouissait d'une certaine réputation. À son retour d'Amérique, il avait publié, en 1833, des *Souvenirs atlantiques*, ayant comme sous-titre *Voyage aux États-Unis et au Canada*. C'était un ouvrage de bonnes intentions mais qui ne sembla pas avoir été tellement remarqué aussi bien en France qu'au Canada.

Nous avons parlé plus haut, dans le cadre du séjour à Paris de Garneau, d'Isidore Lebrun, ce « spécialiste » français du Canada qui avait cette particularité de n'y avoir jamais mis les pieds, et qui était, néanmoins, connu par son *Tableau statistique et politique des deux Canadas*, publié à Paris en 1833. Son faible pour nos communes ascendances celtiques ainsi que son anticléricalisme foncier lui inspirèrent des commentaires sur l'oeuvre de Garneau dans les deux articles qu'il donnait au *Canadien* des 6 et 8 août 1847. Son antipathie viscérale pour « l'impôt écrasant de la dîme » lui valut une note rectificative du journal : « La dîme n'est pas considérée par les habitants du pays comme un impôt gênant ». Par ailleurs, son laïcisme ne s'étonne pas que des ecclésiastiques aient « publié une critique acerbe » des deux premiers volumes de l'*Histoire* de Garneau ; mais notre homme reste sûr que « les Canadiens instruits et sans préjugés, plus compétents, louent l'auteur et l'encouragent ; enfin ce n'est pas en France, en Europe, qu'on lui reprochera d'être *philosophe* » ¹⁸³ !

Un autre Français, Louis-Ignace Moreau, adoptera une position différente de celle de Lebrun. Dans *Le Correspondant de Paris*, il fit observer au sujet de l'historien canadien que « catholique, sa philosophie n'est pas chrétienne. Il a contre les ministres du culte dont il fait profession, les préjugés de l'hérésie et de l'incrédulité ». D'ailleurs, « canadien et catholique, M. Garneau a les préventions et les préjugés des Américains protestants. Il flotte pour ainsi parler entre deux directions [...]. Il n'a ni des doctrines certaines ni des opinions entières. L'examen des faits ne demande que de la sincérité [...]. Voilà comment narrateur fidèle, il est juge, prévenu et passionné » ¹⁸⁴. Garneau, ayant marqué le coup qui n'était pas tout à fait insidieux, ne pouvait toutefois laisser passer ces propos, ne serait-ce que pour la part de judicieux qu'ils conte-

¹⁸³ *Le Canadien* des 9 et 20 août 1847, cité par Georgette Barrette, p. 50.

¹⁸⁴ Du *journal de Québec* des 28 février et 7 mars 1854 ; cité, *ibid.*, p. 97.

naient. Exerçant son droit de réplique, il mettait en valeur cette argumentation centrale : « Ce n'était pas sans de graves motifs que j'avais adopté dans toute sa force le principe de la liberté de conscience. En effet, sans ce principe protecteur où les catholiques en seraient-ils dans l'Amérique du Nord avec les huit dixièmes de la population protestants, et des gouvernants partout protestants » ¹⁸⁵ ? Ce point de vue est très révélateur de la façon dont Garneau estimait devoir vivre sa vie intérieure.

Deux voyageurs français au Canada, Xavier Marmier et Jean-Jacques Ampère ont dit l'admiration qu'ils portaient à la personne de l'auteur ainsi qu'à son oeuvre, sans accéder au niveau de la critique formelle. Garneau se fait l'agréable devoir d'être, à tour de rôle, leur « obligeant cicérone » dans sa chère ville de Québec ¹⁸⁶. De Marmier, cette appréciation de l'historien en lequel il voit « un jeune homme d'un esprit élevé, d'une instruction rare ». Ce M. Garneau « fait une histoire du Canada dans laquelle un noble sentiment de nationalité s'allie aux résultats d'un consciencieux travail » ¹⁸⁷. L'aspect plutôt conventionnel de l'hommage vaudrait d'être rehaussé par la classe de celui qui le rendait. Quant à Jean-Jacques Ampère, qui avait un nom et se faisait un prénom, son appréciation tient de l'éloge conditionnel et donne l'impression d'avoir manifestement feuilleté l'ouvrage dont il parle : Garneau « a écrit une histoire du Canada, fruit de recherches consciencieuses et animées d'une sympathie sincère pour la France, qui n'est plus du reste que de la justice historique. Quelques imperfections de langage disparaîtront dans la nouvelle édition qu'il préface aujourd'hui ; je les regretterai presque, elles sont une expression de plus de la séparation que nous avons laissée s'accomplir et une accusation contre le gouvernement qui la [sic] lâchement permise » ¹⁸⁸. Cette manifestation individuelle d'une mauvaise conscience politique à retardement provenait tout de même d'un naturel bon et généreux.

¹⁸⁵ Cité par l'abbé H.-R. Casgrain dans *Gaspé et Garneau*, Montréal, 1912, p. 134 ; cité, *ibid.*, p. 98.

¹⁸⁶ Nous avons déjà traité de ces deux personnages dans un autre contexte ; celui de notre ouvrage, *Quand Tocqueville et Siegfried nous observaient...* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université du Québec, 1990). Référence principale au sujet de Marmier : p. 88-89 et, à propos d'Ampère, fils du célèbre inventeur de l'électrodynamique, et qui était un des grands amis personnels de Tocqueville, p. 89-95.

¹⁸⁷ *Album littéraire et musical de La Minerve*, janvier et février 1851 ; cité par Georgette Barrette, op. cit., p. 51.

¹⁸⁸ Dans *Le Canadien*, le 11 mars 1853 ; cité, *ibid.*, p. 52.

L'exigence critique devient plus apparente avec la contribution de Henri-Émile Chevalier, autre Français d'origine « venu au Canada sans but arrêté » comme il le confiait pour cacher sa condition de proscrit socialiste, mais y fondant une revue culturelle dont il était le rédacteur en chef, *La Ruche littéraire*. À l'occasion de la deuxième édition de *l'Histoire* de Garneau, il la proclame « le plus bel ouvrage publié jusqu'ici » au Canada, ce qui est sans doute défendable et très probablement vrai. Mais l'appréciation ne requerrait pas aussitôt après une remarque aussi pompeuse que celle-ci : « Une oeuvre qui restera éternellement dans les archives de la postérité ». L'on ne s'étonne guère après que le sympathique ami procède à une espèce de télescopage chronologique de ce genre : « [...] si l'heure de la révolution de 89 eût sonné un demi-siècle plus tôt, la consanguinité qui nous unit aux Canadiens serait encore cimentée par les liens d'une politique identique et fraternelle ». C'est un trait commun de ces voyageurs d'idéaliser quelque peu le régime français, ce dont il n'y a lieu de s'étonner. Chevalier attache naturellement beaucoup d'importance au fameux « Discours préliminaire », cette déclaration d'intention de l'historien, ou son credo historique, texte d'une importance capitale sur lequel nous sommes revenu plus d'une fois. Selon Chevalier une telle pièce suffirait à hisser Garneau parmi les « historiens philosophiques de l'époque », sans toutefois rappeler que la grande *Encyclopédie* de Diderot, d'Alembert et compagnie s'ouvrait précisément sur un « Discours préliminaire » portant la signature de d'Alembert.

On peut regretter que notre homme n'ait pas donné suite au second article, annoncé pour plus tard « faute de place ». Dans le texte publié, il discute avec l'auteur de ses positions sur les huguenots, le loue pour son beau passage sur les indigènes et leurs mœurs. Il discrimine avec adresse entre les sujets traités « en main de maître » et ceux dont le traitement se trouve alourdi par une « prodigieuse minutie de détails », qui est le péché mignon de Garneau dans certains développements surchargés. À défaut de la suite critique annoncée, c'est plutôt un roman, inspiré de la matière du chapitre II de l'oeuvre de Garneau et portant le titre de *L'île de sable, épisode de la colonisation du Canada*, que Chevalier publiera. Par une lettre à l'auteur, datée du 29 janvier 1854, il lui offre une « préface dédicatoire ». On y lit aussi des propos quelque peu flagorneurs (« Votre pensée a agrandi le cercle de mes idées, vos notions historiques ont ouvert un champ d'exploration à mes facultés intellectuelles... »), mais aussi cette intéressante remarque au sujet de deux amis (« M. Chauveau m'avait donné le

Canada moral ¹⁸⁹, vous m'avez donné le Canada social et politique depuis sa découverte jusqu'à notre ère »). Et, sans doute l'appréciation la plus sentie, celle de Chevalier opinant qu'en France le livre de Garneau « serait placé à côté des meilleures productions de Sismondi, Michelet... » et d'autres noms moins illustres aujourd'hui ¹⁹⁰.

Tout ce que nous savons de la vie de François-Xavier Garneau jusqu'à maintenant et des valeurs personnelles et de société, qu'il engageait dans le défi, relevé avec succès, de bâtir une grande oeuvre historique, convergerait vers cette prudente certitude qu'il devait attacher beaucoup d'importance aux appréciations critiques venant de France ou de citoyens français. Il avait sans doute besoin qu'en récompense du fruit d'une solitude aussi lointaine que laborieuse, quelqu'un lui rende le témoignage, selon le paradoxe de Corneille, que, pour « un coup d'essai », il avait réussi un « coup de maître ». Et que surtout cela fût dit par des voix le plus intégralement françaises. Il n'est qu'à rappeler son intense ferveur envers la terre des origines et de ses oeuvres de civilisation pendant les quatre semaines de ses deux séjours en France. Garneau s'y était retrouvé profondément, sans s'y perdre dans cette espèce d'exubérance intellectuelle...

On pouvait même discerner quelque chose faisant penser à un demi-rapatriement dans ce tourisme intellectuel, vécu en état de nécessité par un jeune homme venant de prendre le tournant de sa vingtaine prometteuse ¹⁹¹. Et, pour le complément de ce « rapatriement », l'autre opération ne serait-ce pas enfin cette mise en chantier de l'oeuvre historique à faire et qu'il exécuta jusqu'au bout ? Et cette fois-ci, avec grande lucidité et en plénitude de conscience et de volonté. Si Garneau n'avait pas existé, combien de temps aurait-il fallu pour voir naître une oeuvre comparable : ou, pour

¹⁸⁹ Il semble s'agir du roman de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, *Charles Guérin*, cette oeuvre de jeunesse, publiée en 1853.

¹⁹⁰ Dans *La Ruche littéraire*, juillet 1853 ; et cité par Barrette, op. cit., p. 52-54.

¹⁹¹ Cette remarque n'oublie pas que c'est longtemps après, en 1854-1855, en sa phase de maturité, que Garneau écrivit son *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833*. Et, malgré les avatars d'une production technique déficiente, qui poussa l'auteur à vouer l'édition au pilon, on n'en saurait déduire un manque de ferveur : ce serait plutôt le contraire...

qu'on puisse recevoir un message transhistorique aussi global par des mises en perspective historique - et dont la chane sans fin sera faite de futurs immdiats n'ayant jamais de cesse ?

III

Traiter de l'importance de l'uvre d'un lointain pionnier, surtout si elle est devenue « classique » ds l'origine, c'est peut-tre bien s'engager quelque peu, par la logique de l'administration de la preuve, dans le risque de tenter de trop dmontrer ou, mme d'un mot plus brutal, de surfaire ! La prcaution qu'il s'imposait de prendre n'aurait rien eu d'inhibitif quant au principe de l'entreprise, mais commandait tout de mme de la prudence en cours de dmonstration. Plusieurs questions, poses en doublets, nous ont accompagn pour, autant que possible, faire bonne mesure dans le jugement gnral porter sur la qualit d'une telle uvre, comme les suivantes : posie et prose, relation de voyage et historiographie, fond des ides et forme de l'expression, qualits stylistiques de l'uvre et ses dfauts et carences, ou encore, plus important, cohrence foncire et contradictions partielles et apparentes, etc.

D'autre part, un certain nombre d'apprciations gnrales et difficilement contestables nous paraissent maintenant probantes et, en tout cas, justificatrices du projet. Oui, Franois-Xavier Garneau a t le premier vritable historien, et mme crivain, du Canada franais. S'il fut en son temps hors catgorie, ou mme constituant une catgorie lui-mme, il ne se situait toutefois pas dans une classe gniale (disons, pour aller vite, o l'on trouverait, par exemple, un Michelet ou un Tocqueville...). Oui, d'autre part, une bonne partie, la plus longue, de cette uvre a vieilli, mais sa structure interne tient encore ; et l'on aurait pu aisment tripler ou quadrupler la srie des 24 textes illustratifs en disposant de plus d'espace et en appliquant d'autres critres de slection. Oui enfin, de l'tat rudimentaire des fonds d'archives cette poque, l'ancien clerc de notaire, a su tirer des ressources textuelles et techniques tonnantes ¹⁹².

¹⁹² « Le premier de nos historiens suivre une doctrine scientifique, Garneau s'lve du coup au-dessus de tous ses devanciers, la plupart simples annalistes [...], il possde une autre supriorit : il sait ordonner sa matire. O ces derniers

Cela est encore vrai. Et, de façon encore plus large, afin de ne pas oublier l'homme préexistant à l'oeuvre, il faut encore se souvenir qu'elle fut produite à l'encontre d'une existence qui comportait sa part de difficultés économiques et de drame personnel. Sa force ? Notre homme s'était assujéti délibérément à deux principes, comme s'entrelaçant, d'une même nécessité : le second principe de l'oeuvre à faire ne pouvait avoir chance d'aboutir que sur des latitudes incertaines que pouvait permettre le premier principe du *vivre d'abord* afin que la subsistance des siens fût assurée ainsi que maintenu le relatif équilibre de son état physique.

La décision finale d'écrire systématiquement sa grande oeuvre historique semble bien s'être fait attendre jusqu'aux violents événements de 1837. À ce moment, il avait pu compléter son apprentissage d'historien novice et qui n'aura jamais d'autre documentaliste que lui-même. Seule, la violence d'une telle secousse politique a pu effacer, d'un coup, ses dernières réticences qui ne découlaient certes pas d'un sentiment timoré ou calculateur. Nombre d'auteurs d'opinions diverses ont parlé en ce sens. Lanctôt écrit : « Prenant la plume après 1837, qui fut une défaite franco-canadienne, et après l'Acte d'Union, qui fut une tentative d'assimilation anglo-saxonne, Garneau décide de dresser, en matière de revanche et de revendication, une histoire qui serait en même temps un plaidoyer patriotique et un programme politique ». ¹⁹³. Selon Arthur Maheux, c'est « sous le coup de cette douleur (1837-8) que notre première histoire nationale fut écrite [...]. J'admire comme Garneau a su garder le contrôle de ses émotions » ¹⁹⁴. Fernand Dumont, pour sa part, écrira longtemps après : « Garneau a vraisemblablement commencé à écrire son *Histoire* au cours des années les plus sombres de la rébellion. Son projet prend sa source dans l'angoisse [...]. À l'appréhension

suivent servilement la succession des événements et s'embourbent dans le sable des incidents, Garneau a construit un ensemble historique aux belles proportions et d'une logique ordonnance. Prompt à s'élever au-dessus des faits pour en dégager les causes et les conséquences, son esprit excelle à les grouper autour d'une idée mère ou d'un événement capital » (Lanctôt, op. cit., p. 147-148).

¹⁹³ *Ibid.*, p. 136.

¹⁹⁴ Arthur Maheux, *Ton histoire est une épopée*, Québec, 1941, p. 2.

d'une disparition des Canadiens français s'ajoute l'angoisse de l'oubli » ¹⁹⁵. Il n'est pas nécessaire de multiplier les témoignages de ce genre. C'est en deux temps que cette décision a été prise d'être historien : un temps long et diffus, transpoétique et préparatif ; puis, le temps court de l'automne 1837, tragique et décisionnel, surtout irrévocable et sans retour.

L'important est de retenir surtout que l'ex-petit notaire sans clientèle a vu dans ces « troubles », dramatiquement absurdes, comme un signe du destin de sa propre vocation. La défaite du 13 septembre 1759, l'inutile revanche de Lévis dans les mêmes lieux au printemps suivant, la capitulation subséquente de 1760, tout cela n'avait été que lointains épisodes d'une importance secondaire pendant la Guerre (européenne) de Sept Ans, dont le dénouement pouvait attendre encore trois ans jusqu'au Traité de Paris de 1763. Mais la « vraie guerre » de la vallée du Richelieu et de la région des Deux-Montagnes, qui fait penser à une guérilla campagnarde, était bien celle de ce soulèvement hétéroclite de 1837 contre l'armée britannique en forte garnison dans les parages. L'échec avait été si total, à la mesure même de l'absurdité objective de l'insurrection, qu'il ne restait plus d'autre issue pour la population du Bas-Canada que l'union-assimilation ou l'assimilation-fusion, dépendant de la prochaine décision prioritaire de l'autorité britannique, soit pour une décision immédiate ou soit pour un processus intégrateur à long terme.

On sait peu de choses de Garneau pendant ces dernières années de la décennie 1830. Et pour cause : retiré, il écrit avec l'intensité fébrile qu'on imagine facilement. Il *s'hypnotise*, pour ainsi dire, dans l'exécution de son grand projet. On ne le verra réapparaître sur la scène de l'actualité qu'après 1840 lors d'initiatives conjointes avec l'ami Parent pour des pétitions populaires portant le combat interparlementaire jusqu'à Westminster. C'est ce grand retour à un passé à mettre par écrit, qui aurait sauvé l'historien de la déprime collective ambiante. Et il écrit, écrit... le premier volume paraissant enfin à l'été 1845 et dont le manuscrit était probablement achevé depuis l'année précédente. Mais ce n'est qu'en mars 1849 que paraît le troisième tome, qui raconte les événements de 1837, qui avaient déclenché sa détermination irrésistible de devenir historien, douze ans plus tôt.

¹⁹⁵ Fernand Dumont, *op. cit.*, p. 110.

IV

« Le style c'est l'homme ... » : la formule en reste vraie quelques siècles après Boileau, mais c'est en l'entendant comme l'élégance et la force de l'écrivain dans l'allure que prend son oeuvre aux yeux du lecteur. Or Garneau n'est pas toujours élégant, ni même correct. Son style « charrie des images impropres et de nombreux clichés », étant en outre truffé de « commentaires sentencieux et de réflexions superflues » ¹⁹⁶. Cette écriture conserve quelques relents d'une expression sèche propre à la langue politique du XVIII^e siècle, tout en ne refusant pas des traits d'un lyrisme qui est la marque du romantisme de son époque. Le lieu d'où Garneau écrit, ainsi que la matière dont il s'occupe influent sur une langue qui, par sa mixité, ferait penser ici et là mais pas tellement souvent, à une espèce de sabir atlantique de cette époque : comment en serait-il autrement, dans un tel milieu, encore que les hommes politiques et les journalistes (y compris Étienne Parent) cédaient plus volontiers à la facilité du relâchement ? Cette remarque doit toutefois être atténuée pour les éditions révisées par Garneau, spécialement la troisième. Enfin, comme poète, peut-être davantage par volonté que par instinct, l'auteur jongle parfois d'une façon heureuse avec les mots, ce qui, toutefois, est moins apparent généralement dans sa prose que dans sa poésie, dans son ouvrage historique que dans la relation de son voyage en Europe.

Encore qu'une fois de plus, il faudrait pouvoir s'entendre sur le « poète » en lui, qu'il n'a jamais renié, ni même excusé. Garneau n'a pas été un poète évoluant en historien, mais plutôt un historien qui fut poète dans sa jeunesse et qui le resta longtemps un peu à la façon des « peintres du dimanche », le dilettantisme en moins. Cela dit, à ses yeux, l'histoire restait hautement privilégiée comme occupation et carrière, vocation et même mission spécifique qu'il s'était imposée (qu'on se rappelle la lettre à Lord Elgin).

Pour notre plaisir de lecteur, c'est tout de même le prosateur qui, chez Garneau, l'emportait et de loin. Un critique de la classe de Maurice Hébert n'hésitait pas à écrire : « Avouons-le, la prose de Garneau dépasse de cent coudées ses meilleures stro-

¹⁹⁶ Écrit Lanctôt dont l'admiration qu'il voue à Garneau ne l'engage pas à ne lui reconnaître que des qualités au plan de l'expression (op. cit., p. 165).

phes » ¹⁹⁷. Parmi ses contemporains, qu'on soit admirateur et ami comme Chauveau ou même adversaire vitriolique comme Bibaud jeune, la « teinte poétique » ou « le langage des muses » comme ils disaient, conféraient du « charme » ¹⁹⁸ à la lecture de son *Histoire du Canada*. Appelons-en encore à la compétence de Maurice Hébert pour l'explication de ce mélange : « Le poète revivait en lui, sans détruire l'homme de science qu'est fondamentalement l'historien. Le poète revivait en lui, mais à un degré épique, au souffle suprême de l'Histoire » ¹⁹⁹. Homme de passion, Garneau ne pouvait écrire cette histoire-là que sur ce mode passionné, mais dirions-nous d'une conviction qu'il voulait avant tout contrôlée.

Il a été constaté plus haut que le ton de l'auteur change de registre selon les questions ou plus généralement des « régimes » dont il traite. À propos du régime français, Garneau se fait, avec une conviction aisée, le narrateur d'une grande et belle histoire sauf la fin, bien entendu : il raconte avec objectivité, et sans s'interdire de souligner des épisodes glorieux quand ils se présentent. Après la conquête, ce même narrateur, laissant maintenant fluctuer ses émotions aux rythmes brusques de son sujet, se muait, non moins naturellement, en procureur qui plaide pour une cause de justice afin de réparer les erreurs ou abus des dominants dans le cours d'une histoire bifurquée et qui aurait pu être autre.

Mais même alors, le ton conserve de la noblesse. Et s'il semble laisser échapper quelque petite mesquinerie, c'est qu'elle vise de rares individus qui ne l'ont peut-être pas volé, tel Mgr Plessis et son loyalisme débordant d'après la conquête ou tel Augustin-Norbert Morin, ce rebelle dont l'arrivisme tardif se donnera libre cours sous l'Union. Et la partialité de Garneau ne devient pas débridée lorsqu'il traite d'adversaires cruels ou malfaisants comme Craig ou Colborne. D'autre part, à l'occasion de la première tranche de la première édition, les procès d'intention qu'on lui fait subir, au sujet de Mgr de Laval ou des jésuites, auraient eu un meilleur fondement si le premier évêque de Québec n'avait pas été aussi notoirement dominateur et si la compagnie de

¹⁹⁷ Maurice Hébert, « Garneau et l'influence littéraire de son œuvre » dans *Centenaire*, p. 156.

¹⁹⁸ Les expressions, « teinte poétique » et « charme », sont de Chauveau ; la seconde, « langage des muses », est de Bibaud jeune (citées par Barrette, *op. cit.*, p. 80).

¹⁹⁹ Hébert, *op. cit.*, p. 160.

Jésus n'avait pas eu tendance à poursuivre clairement des fins théocratiques dans ce lointain domaine, d'une dimension impériale, qu'était devenue la Nouvelle-France.

La fresque de Garneau présente, toutefois, de sérieuses lacunes, quoique l'oeuvre reste suffisamment forte pour les supporter. Garneau parle du « peuple », mais on ne le voit guère dans le concret de sa vie quotidienne, qui est aussi faite de bien des misères. Il l'assimile ou le confond à la nationalité, en une espèce d'abstraction : pour tout dire, « il ne pénètre jamais sous son toit » ²⁰⁰. Lanctôt, qui n'est pas suspect d'un excès de sévérité envers Garneau, conclut spirituellement que « c'est une page qu'il a manqué d'écrire » ²⁰¹. On peut également dresser un procès-verbal de carence au sujet des questions économiques, réduites à la portion congrue surtout sous le régime anglais, avec quelques paragraphes en passant. L'autre penseur de cette époque, qui était également son ami, Étienne Parent, partait en croisade, lui, pour signaler l'importance de l'industrie et du commerce et, plus que tout, afin d'y comprendre quelque chose, de l'économie politique ²⁰².

Enfin, comme « faiblesse plus grave », Lanctôt reproche à l'historien national d'avoir manqué de « rétrospection ». Vice assez grave, en effet, pour un historien que de n'avoir pas su se mettre dans l'état d'esprit des personnages de premier plan dans les époques antérieures ²⁰³. Certes, il ne pouvait pas tout faire, à lui seul, dans ce premier travail de défrichement historique. L'histoire militaro-politico-administrative,

²⁰⁰ Affirme Lanctôt, *op. cit.*, p. 156. Dans le même sens, et d'une façon moins expéditive, Dumont écrit que pour Garneau, le peuple est « en un sens, une entité très concrète : il n'est que de rappeler l'accent ému, charmant, sentimental avec lequel il en parle dans ses poèmes et dans son *Histoire*. Mais c'est aussi bien une entité abstraite, en un autre sens : à peu près jamais, tout au long de son histoire, il n'évoque la vie concrète des gens du commun » (*op. cit.*, p. 113).

²⁰¹ Lanctôt, *op. cit.*, p. 156.

²⁰² Voir dans notre ouvrage, *LIRE Étienne PARENT. notre premier intellectuel* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université du Québec, 1994, nos résumés et commentaires des conférences d'Étienne Parent sur « L'industrie considérée comme moyen de conserver notre nationalité » (1846), « Importance de l'étude de l'économie politique » (1846), « De l'importance et des devoirs du Commerce » (1852).

²⁰³ « Au lieu de voir le régime français avec les yeux et l'esprit d'un contemporain de Talon ou de Montcalm, il le juge parfois avec la mentalité d'un électeur canadien de 1830 ; au lieu d'analyser la constitution de 1792 avec la sagacité d'un Bédard, il l'a condamnée avec l'esprit d'un libéral de la Monarchie de Juillet » (*op. cit.*, p. 158).

comme optique privilgie, avait au moins l'avantage de prsenter le canevas et l'articulation d'une premire trame essentielle du pass. Mais l'histoire qu'il propose finalement « gagne peut-tre en intensit : elle voit peu, mais elle voit bien ce qu'elle voit » ²⁰⁴. Elle ne voit pas trs loin, non plus ; peut-tre conviendrait-il d'ajouter que Garneau manquait galement du sens de la « prospection »? Au titre des avenir possibles, Garneau voyait avec moins d'acuit et en moins large que d'autres, qu'tienne Parent, notamment, et une fois de plus. Il est vrai qu'au rythme bi ou trihebdomadaire de ses ditoriaux, le journaliste avait plus de chances de les adapter ses humeurs, espoirs ou craintes.

V

C'est par le procd de l'numration qu'un historien de la littrature qubcoise dcrit les convictions idologiques de Franois-Xavier Garneau : « Philosophiquement voltairien et politiquement libral (dmocratie parlementaire), Garneau tait socialement conservateur, traditionaliste, diste » ²⁰⁵. Bien que chacun de ces termes, y compris les adverbes qualificatifs, gagnerait en signification par une dfinition adquate, on pourrait dire de cet homme qu'il constituait une espce de compendium idologique de son espace social et de son poque. Dire encore peut-tre que, dans la grisaille mdiocre de cette socit petite et peu instruite, il ne lui tait pas difficile de briller de tous ses feux ! Invitablement. Pourtant, c'est par une seule et exigeante construction intellectuelle qu'il est devenu, d'emble, l'homme de lettres le plus important de son sicle. Dans la conqute d'une renomme intellectuelle, l'clectisme d'une pense sous-jacente l'oeuvre vient en second, loin derrire.

Si Garneau a fini par viter l'enfermement de quelque *isme* en particulier, s'il les a plutt combins en sa riche personnalit fatalement complexe, c'est peut-tre que cet homme, bien de son temps, se trouvait enregistrer tout, ou presque, de ce qui tait honorable, comme la faon d'une table d'coute discriminatoire... Et, c'est bien ce que, peut-tre sans trop s'en rendre compte dans le courant de ses journes d'criture,

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 170.

²⁰⁵ Laurent Mailhot, *La Littrature qubcoise*, Paris, Les Presses universitaires de France, 1974, p. 24.

il laissait parfois échapper, comme des jets de vapeur. Allons plus loin, et, à ce moment-ci, plutôt en sa profondeur individuelle qu'en étendue sociale.

Nous soumettons d'abord qu'agent d'une renaissance nécessaire de sa société d'origine, Garneau aurait peut-être été autant agi, pour ne pas dire activé, par cette société même. L'imminent *Vient de paraître* de *l'Histoire* de Garneau était fort attendu. Mais il n'était pas entendu que ce premier tome de la première édition ferait scandale et que l'auteur deviendrait l'objet d'une censure indirecte à pesée ecclésiastique. Et rappelons-le encore, ses austères décisions en vue d'une carrière intellectuelle continue restaient étroitement conditionnées par sa précarité professionnelle et financière, par ses charges de famille, par un état physique souvent médiocre et même anxigène. Garneau se trouvait encore implicitement *agi* du fait même de ses origines sociales et de la génération à laquelle il appartenait. Tout comme son futur ami Étienne Parent, François-Xavier Garneau émergeait de cette génération, un peu piaffante, de futurs intellectuels dont plusieurs devenaient éventuellement hommes politiques, qui prétendaient se substituer aux clercs et aux bureaucrates en place, ainsi qu'aux seigneurs terriens, généralement déconsidérés depuis la conquête. Sans hostilité franche, des heurts restaient toujours possibles avec certaines autorités ecclésiastiques.

Le collégien Parent avait pu accéder au Séminaire de Québec sans en terminer le cours régulier, tandis que le jeune Garneau s'y était vu interdit pour cause d'impécuniosité familiale et par défaut de vocation religieuse, qui eût été garante d'une nécessaire aide financière. Les deux étaient enfants du peuple : le premier comme fils aîné d'un agriculteur de Beauport, et le second avait pour père un charretier de Québec, mais dont les ascendants étaient eux-mêmes terriens du côté de Saint-Augustin. S'il y avait eu un « parti intellectuel », ces enfants d'analphabètes en auraient été membres dès leur adolescence. Boulimiques de lecture, ces autodidactes n'envisageaient pas d'autre activité qu'une forme d'écriture ce qui les distinguait encore des plus nombreux combattants de la parole que sont les gens de profession, dont plusieurs aspiraient à des mandats politiques. Tandis que *la politique* fascinait ces derniers en offrant des débouchés à leur sens de l'action, de jeunes intellectuels comme Parent et Garneau ne l'entendaient qu'en son exigence supérieure *du politique*. Ils étaient peu nombreux de cette espèce.

À partir de maintenant, ne parlons que de Garneau, le parallèle esquissé, qu'on pourrait poursuivre, s'étant imposé. La société dont il prétendait écrire l'histoire se voyait comme trop petite et vulnérable pour qu'elle puisse accepter a priori de ne pas

faire montre d'unanimit au moins quant l'lment prdominant de sa texture sociale, qui tait la religion catholique. Sinon des conflits, qui surgiront plus tard, l'poque des « Rouges », du moins des frictions restaient virtuelles entre des membres du clerg et la catgorie de ceux qu'on aurait pu appeler les « nouveaux intellectuels » de l'poque. L'historien Fernand Ouellet expose ainsi la raison profonde du fait que Garneau, ds son premier grand coup d'essai, ait eu maille partir avec une censure officielle d'origine ecclsiastique : « Les hommes de l'poque avaient trop besoin d'unanimit face l'Anglais protestant pour permettre l'historien des carts idologiques. Expression du nationalisme un moment donn et d'une conception de l'histoire qui assure la primaut du politique, *l'Histoire du Canada* de Garneau, du moins en ce qui concerne son interprtation du XIXe sicle, demeure l'oeuvre d'un esprit modr. Si elle ne possde pas l'clat des fresques de [Laurent-Olivier] David, elle manifeste cependant beaucoup plus de srieux et de rigueur » ²⁰⁶. Garneau se rangea devant les censeurs et avec quelque astuce, mais c'tait sans gloire et pour pouvoir continuer... Bref, pour avoir la paix !

Pourquoi, ou plutt comment, cela se fit, le sociologue Fernand Dumont en largit l'explication en ces termes : « L'lite des annes 1840, crit-il, se donne une dfinition de son prsent et de son avenir. L'utopie y relaie la ralit. Recul aux premiers temps de la domination franaise, assez loin pour que le rve retrouve le rel et la scurit ; justification *thorique* de la socit traditionnelle. La religion couronne cette rationalisation par la doctrine d'une vocation particulire de la race franaise en Amrique ». Et c'est de cette faon que « la dfinition de la nation bien avant 1840, se sera transmue en nationalisme » ²⁰⁷.

La participation de Garneau dans tout cela ? L'historien prolonge et mme tend l'idologie de la classe bourgeoise, o l'on voit mme qu'il fait d'une idologie de classe « la conscience du peuple tout entier ». C'est donc qu'« il opre une transmutation dcisive : ce qui jusqu'alors, dans les idologies bourgeoises, tait libert constitutionnelle ou libert politique, il le traduit en termes de libert du peuple » ²⁰⁸. Nous

²⁰⁶ Fernand Ouellet, « L'tude du XIXe sicle canadien-franais », dans *Situation de la recherche sur le Canada franais* (1er colloque de la revue *Recherches sociographiques*), sous la direction de Fernand Dumont et Yves Martin, Qubec, Les Presses de l'Universit Laval, 1962, p. 29.

²⁰⁷ Fernand Dumont, op. cit., p. 106-107.

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 112-113. Voir plus haut sur la notion de « peuple » (la note 41).

enjambons des citations de Garneau l'appui des propositions de Dumont, ces extraits tant tirs du fameux « Discours prliminaire » que nous avons copieusement reproduit en tte du chapitre VII. Tel est, conclut le sociologue, ce « processus gnral [...] qui mne d'une structure sociale l'mergence d'une historiographie qui lui offre une *conscience collective* » ²⁰⁹. C'est le moment cl et l'effet majeur alors que se noue ce qui sera connu sous le nom du nationalisme canadien-franais, avant de se qualifier, plus d'un sicle plus tard, de « qubcois » - ce qui nous ferait sortir de l'histoire pour nous lancer en pleine actualit et qui n'en finit plus de s'tirer...

En achevant au tournant du demi-sicle son *Histoire du Canada*, Garneau procurait un irremplaable dossier sur l'tat des lieux de cette socit. Mais, sans doute s'imposerait-il de ne pas en mettre trop large, ni trop lourd, sur les paules du seul Franois-Xavier Garneau : une grande part du phnomne causal lui avait chapp tandis que les consquences plus longue porte ne lui seraient videmment pas toutes imputables. L'auteur d'une recherche plus large que l'uvre de Garneau, puisqu'elle porte sur les principaux « historiens de 1840 1920 », a ainsi synthts la causalit du long processus :

D'une part, « la monte des professions librales de 1800 1840 est caractrise par la conqute du pouvoir politique au dtriment de la bourgeoisie d'affaires britannique et du clerg franco-catholique. Leur projet de socit est caractris par la rfrence au droit des nationalits, et s'inspire des principes libraux, dmocratiques et rpublicains. Leur vision du monde les rattache au courant rationaliste occidental ». quoi on pourrait faire observer que les fondements de ce projet se situaient dj sur le

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 114. Pour le dernier tat de la pense de Fernand Dumont, s'impose son tout dernier ouvrage : *Gense de la socit qubcoise* (Montral, Boral, 1993). Sur l'importance du rle unique de Garneau, voir le chapitre VIII, « Le recours la mmoire », et en particulier, les pages 288-293. On y lira, entre autres raccourcis lumineux, le suivant : « Garneau transpose donc l'idologie politique des annes 1830 dans l'ensemble de sa reconstitution historique [...]. Cependant, il n'est pas homme d'action ; au surplus, aprs l'Union, il croit que la politique n'a plus d'avenir. Chez lui, le politique se mue en historien, l'engagement se dplace vers la mmoire. C'est ainsi que nat parfois la littrature... » (p. 291, 293).

terrain de la *modernisation* en cours dans une large frange du continent europen au XIXe sicle.

D'autre part, « l'historien [Garneau] finit par se convertir l'idologie de conservation formule par les clercs, allis aux bourgeoisies. En somme, le ramnagement des rapports sociaux au cours des annes 1840 est responsable des contradictions, des ambiguts, des hsitations que rvle l'oeuvre historique de Garneau, surtout si l'on compare le ton de l'histoire du rgime franais et les attnuations du rcit du rgime britannique » ²¹⁰. C'est, en ce dernier sens, le plus large, que Garneau a peut-tre t le plus *agi*. Mais les dfinitions d'une socit aspirant devenir *agissante*, c'est lui, le premier, qui les lui a fournies.

Cette dernire affirmation pourrait trouver plus d'un niveau de fondement. Celui qui nous intresse le plus, surtout en conclusion, est le fait de « sa propre situation lui », le citoyen Franois-Xavier Garneau s'tant ddoubl en historien selon l'tat de conscience le plus clair possible qu'il pouvait en avoir. Aussi, explique Fernand Dumont, « cette *Histoire* achve le travail de la bourgeoisie professionnelle, bourgeoisie politique et culturelle, pour se confectionner une conscience de classe et pour confrer la collectivit le statut d'une nation. Cependant, Garneau ne se contente pas de reproduire ou de commenter l'oeuvre de cette bourgeoisie ; il n'est pas le dlgu d'une classe. Il fonde, au creux de son oeuvre, sa propre situation lui : son criture est un univers dou de sa propre cohrence [...]. La nation va mourir dans son existence empirique, mais elle survivra dans la mmoire des hommes grce au monument difi par l'crivain » ²¹¹. Tel, vivait-il son grand rve en d d'un univers cauchemardesque.

²¹⁰ Serge Gagnon, op. cit., p. 318, 320.

²¹¹ Fernand Dumont, *Le sort de la culture*, Montral, L'Hexagone, 1987, p. 328-329.

Lire François-Xavier Garneau
1809-1866 «historien national»

CONCLUSION

I

[Retour à la table des matières](#)

« Vaut-il vraiment la peine de lire Garneau ? », nous demandait un jeune et brillant collègue, alors que nous étions en cours de rédaction de cette recherche. Atteignant la phase finale, nous n'aurions plus de raison d'être quelque peu interloqué et de retenir une réponse peu compromettante autour de cette précaution : « Ce sera à voir en fin d'étude ». N'atténuant en rien certains aspects portant à la critique, signalés, ici et là, en cours de route, et plus spécialement au chapitre précédent, notre réponse serait carrément à l'affirmative.

« ... la peine de lire Garneau ? » - Par-delà la grisaille de longueurs trop minutieuses de détails, ce serait plutôt l'intérêt, presque constant, et le plaisir, fréquent d'une langue bonne et sobre, de LIRE François-Xavier Garneau ! Il fut le premier de nos « historiens » de but en blanc lisibles. Et il l'est resté un siècle et demi après avoir relevé victorieusement l'austère défi d'un adolescent idéaliste, mais aussi isolé et fort besogneux. À l'autre bout de sa vie, nous le rendrait encore plus attachant la fin tragique d'un homme, littéralement « mort à la tâche » ²¹² pour ce qu'il n'hésitait pas d'at-

²¹² Le mot est d'Octave Crémazie dans une lettre à l'abbé H.-R. Casgrain : « Il est mort à la tâche notre cher et grand historien. Il n'a connu ni les splendeurs de la richesse, ni les enivrements du pouvoir. Il a vécu humble, presque pauvre, loin des plaisirs du monde [...]. Garneau a été le flambeau qui a porté la lumière sur notre courte mais héroïque histoire, et c'est en se consumant lui-même qu'il a éclairé ses compatriotes » (cité par Casgrain dans une étude présentée à la Société royale du Canada, dans *Mémoire de la S.R.C., 1882-1883*, p. 88-89).

tribuer à son peuple, en toute dernière phrase, le devoir de rendre sa « cause plus sainte aux yeux des nations ».

Ce citoyen ne s'était pas « engagé » au sens sartrien ni encore moins banal du terme : il se sentait plutôt comme « embarqué » dans un destin collectif, pleinement assumé dès qu'il en eut conscience : ce qui voulait encore dire, impérativement accepté comme grande aventure de vie à mener à terme. Et ce n'était pas peu pour quelqu'un qui n'était pas si sûr de ses moyens, quoi qu'il dût lui en coûter. D'avoir ainsi à diriger son existence est susceptible d'engendrer des soubresauts dans sa vie intérieure. Nous en avons lu quelques indications dans des différences de registre de ses divers états d'âme.

Au registre d'un optimisme de commande, mais sous contrôle, de la Conclusion de l'Histoire répond quelques années plus tard le registre d'un pessimisme, poussé jusqu'au noir, des deux dernières pages de *Voyage* ²¹³. Et tandis que la lettre à Lord Elgin trahissait un degré de confiance, indispensable au besoin d'une espèce de connivence loyale dans la solidarité commune, le célèbre « Discours préliminaire » découlait de l'idée directrice que la destinée du peuple canadien est de « lutter sans cesse [...] contre une autre race qui, jetée en plus grand nombre que lui dans ce continent, y a acquis depuis longtemps une prépondérance, qui n'a plus rien à craindre » ²¹⁴. D'autres extraits suivent chronologiquement la séquence des temps forts et des temps faibles, des raisons de crainte ou des motifs d'espoir, ainsi que des tournants autour de dates clés de telle sorte que se dégage le résultat recherché : le bilan de synthèse de telle longue période ²¹⁵.

²¹³ Voir, d'une part, le *Texte n° 24* du chapitre VIII ; et, de l'autre, les deux dernières pages de *Voyage*, citées à la fin du chapitre IV.

²¹⁴ Voir, d'une part, le texte de la lettre au gouverneur Elgin à la fin du chapitre VI ; et, de l'autre, le *Texte n° 1* au début du chapitre VII.

²¹⁵ Voir, par exemple, le *Texte n° 13*, au début du chapitre VIII.

II

La technique de la photographie naissante nous a transmis de façon très nette le portrait physique de l'historien parvenu à la maturité. Il ne pouvait, toutefois, rendre exactement compte de la riche complexité du portrait psychomoral. Les témoignages de contemporains sont relativement nombreux mais peu élaborés : surtout après sa brutale disparition, il n'était pas étonnant qu'ils prennent l'allure de panégyriques. Il s'ensuivait naturellement que cette littérature de circonstance donnait lieu à des pages « non exemptes de contradictions et d'idéalisations » ²¹⁶.

Dans les années 1920, Gustave Lanctôt, qui est resté malgré tout une des références indispensables sur Garneau, nous a livré de cet homme au si riche caractère une esquisse presque trop flatteuse. Il voyait dans l'historien « excellemment l'homme cultivé de son époque », qui « garde du contact des aînés la courtoisie de l'époque française. D'une droiture extrême, il grandit son culte de la justice d'un sentiment instinctif de l'honneur. À une amabilité naturelle sous une apparence de froideur, il sait allier une franchise absolue [...]. Modeste au point d'en être parfois timide, et sobre de parole, il ne supporte ni le bruit, ni l'étalage ». Et, sans doute le plus inattendu chez un homme aussi grave : « La plaisanterie, même gauloise, le trouve prêt à sourire, car son esprit s'amuse à l'ironie aussi bien qu'à l'humour ». L'une et l'autre, Garneau devait être enclin à les pratiquer en compagnie de « ses deux intimes, Étienne Parent et Pierre Chauveau » ²¹⁷.

Le décor planté par l'imagination, ultérieure, de Lanctôt, soit l'arrière-boutique des frères Crémazie, rue de la Fabrique.... constituait le lieu privilégié de ces rencontres entre amis lettrés, au coeur du Vieux Québec de l'époque, et chacun cherchant probablement à évacuer un fond d'inquiétude provenant de la conscience d'un destin collectif incertain.

²¹⁶ Selon l'avertissement des auteurs (P. Savard et P. Wyczynski) de l'article *Garneau* dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, p. 334.

²¹⁷ Gustave Lanctôt, F-X. *Garneau*, Toronto, Ryerson Press, 1926, p. 47-48.

III

S'il convenait de ne pas rappeler, à chaque détour de chapitre, que François-Xavier Garneau fut, avant tout, un historien de son temps, c'est le moment d'en tenir compte une dernière fois : en insistant sur le fait que, ce temps-là étant celui des pionniers, c'est en cette première qualité que l'historien Garneau doit être évalué, jugé. Deux autres historiens, d'ailleurs mais contemporains de Garneau, auraient pu avoir quelque influence sur sa formation ou sur son oeuvre. Résidant et oeuvrant dans des pays contigus au Bas-Canada, soit respectivement au Haut-Canada et en Nouvelle-Angleterre, William Smith et Francis Parkman formaient avec Garneau une espèce de triade d'historiens de l'époque, ce qui n'impliquait pas de soi quelque influence mutuelle.

Garneau ne fait guère que quelques références rapides à « l'ancien procureur général de New York, William Smith, nommé juge en chef du Canada » ²¹⁸. Il n'accorde pas plus d'importance à Francis Parkman, auquel il n'est référé qu'une seule fois. À propos de l'affaire des repris de justice « débarqués provisoirement dans l'île de Sable, à l'entrée du golfe Saint-Laurent », Garneau nous apprend seulement que Parkman avait « blâmé l'envoi de ces criminels au Canada » ²¹⁹.

L'oeuvre de Smith, imprimée à Québec sous les presses de John Neilson, fut lancée en 1815, soit trente ans avant la parution du premier tome de la première édition de *l'Histoire* de Garneau. Celui-ci ne l'utilisa pas alors que le compilateur à prétention historienne, Michel Bibaud, ne s'interdisait pas de puiser dans cette « oeuvre indigeste et insuffisante » ²²⁰. À Québec, un « ecclésiastique irlandais canadianisé », l'abbé Maguire, ayant « déconsidéré à jamais cet ouvrage aux yeux de nos coreligionnaires », Jean-Jacques Lefebvre se demande encore si ce n'est pas à cause de cette raison que « Garneau ne fait nulle part allusion à l'oeuvre de son prédécesseur » ²²¹. Toute-

²¹⁸ *Histoire du Canada*, huitième édition, tome VI, p. 263. Voir aussi *ibid.*, p. 269-270.

²¹⁹ *Ibid.*, tome I, p. 117.

²²⁰ Lanctôt, « L'Oeuvre historique de Garneau », dans *Cente-naire*, p. 18.

²²¹ Jean-Jacques Lefebvre, « William Smith : 1769-1847 », *ibid.*, p. 341.

fois, l'histoire de Smith, par l'effet d'une partialité confinant au fanatisme, alimenta longtemps les préjugés anti-français au Canada anglais ²²².

Lorsque Jacques Viger ²²³ rencontra Francis Parkman, selon Guy Frégault, il « jugea le <Brahmane de Boston> un “brave homme” jusqu'à nouvel ordre et échangea des lettres avec lui » ²²⁴. Les origines puritaines du Bostonnais expliqueraient chez lui une tendance à *romantiser* l'histoire de la Nouvelle-France en y reconnaissant, en particulier, la force du catholicisme institutionnel ²²⁵. D'autre part, l'historien américain aurait aussi eu tendance à mettre trop directement en cause le caractère inadapté du système de colonisation dans ces terres françaises alors que la cause essentielle de la faillite de l'entreprise tenait bien davantage à cette raison bêtement numérique : le manque de colons.

²²² Parmi les aménités que discernait Smith aux Canadiens français, il y avait surtout celle-ci : qu'ils « étaient toujours les vaincus de 1760 » (Jean Bruchési, « La situation politique et nationale il y a un siècle », *ibid.*, p. 74). Dans son *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française* (Montréal, Beauchemin, 1939, p. 34), Mgr Camille Roy introduit ainsi sa présentation de l'oeuvre de Garneau : « Il devenait urgent de détruire les calomnies qu'un historien anglais, William Smith (*History of Canada from its first discovery to the Peace of 1763*, 2 vols, Québec, 1815) avait répandues sur nos ancêtres. Cette tâche nécessaire fut celle de François-Xavier Garneau ». C'est ainsi que des générations de collégiens québécois pouvaient apprendre que *l'Histoire du Canada* de Garneau avait comme principal mérite d'être apologétique.

²²³ À ne pas confondre avec Denis-Benjamin Viger. Jacques Viger (1787-1858), essentiellement chercheur ou explorateur d'archives, ce qui l'intéressait davantage que de faire oeuvre personnelle d'historien. Cet érudit remplit la fonction d'historien consultant de son temps.

²²⁴ Cité par Guy Frégault, « La recherche historique du temps de Garneau », dans *Centenaire*, p. 389.

²²⁵ Au début de son ouvrage classique sur les Canadiens français, l'Américain Mason Wade évoque la tendance des historiens « to romanticize the history of New France, which is itself so romantic as to need no added color. The staid Puritan Parkman is only one of many English-speaking written to be moved by the same subject to excesses of romanticism ». Plus loin, il ajoute : « Parkman had justly stressed the fundamental importance of the Catholic Church in New France : « More even than the royal power she shaped the character and the destinies of the colony. The royal government was transient ; the Church was permanent » (*The French Canadian 1760-1967*, volume I : 1760-1911, Toronto, Macmillan, 1983, p. 1-2, 3 7).

De son long exil en France, Papineau avait rapport nombre de transcriptions d'archives prcieuses, ayant mme pens un temps devenir historien. En 1856, Parkman s'en fut les consulter Montebello, comme Garneau l'avait fait lui-mme. Au fait, on peut regretter que la chronique n'ait rien conserv des tte--tte Papineau-Garneau. Bien que spcialiste plutt de Parkman que de Garneau, Mason Wade a fait observer que le vieux leader insurrectionnel et l'historien national avaient « beaucoup de choses en commun » ²²⁶.

IV

Une tude en parallle de Franois-Xavier Garneau et d'tienne Parent serait certainement intressante mener et peut-tre fconde en rsultats. Dans chacune de nos monographies sur l'un nous avons, ici et l, renvoy l'autre. Et encore au chapitre prcdent, les runissant par cette page qui traitait des similitudes de leurs origines familiales. Il faudrait faire davantage et pour d'autres raisons d'une plus grande porte : et d'abord, leur stature intellectuelle, qui les fait dpasser et de loin, comme hommes de pense et d'criture, des homologues respectifs, journalistes et historiens, de leur sicle. Nous pouvons tirer quelque fiert d'avoir eu ces initiateurs pour nos *commencements* en histoire politique, en sciences sociales, en journalisme d'ides.

Parent et Garneau ne furent pas qu'accidentellement contemporains, mais surtout complmentaires par leur magistre d'influence et, vraisemblablement, selon une rare qualit d'amiti intellectuelle dans leurs relations. L'oeuvre crite de chacun est fort *montrable* nos curiosits et interrogations qui ne laissent pas d'tre inquites un sicle et demi plus tard. Les oeuvres apparentes ou correspondantes dans des univers culturels comparables n'ont rien qui nous fasse rougir par rapport la leur.

En outre, Garneau se trouve relayer Parent dans le temps. Le combat journalistique de Parent s'est achev tt (l'ge de 40 ans) et c'est, pendant que le confrencier

²²⁶ « For his part Garneau had nothing but respect for the great tribune, whose ardent supporter he has been up to 1837. The first great statesman and the first great historian of French Canada had frequent discussions after this first meeting from which Garneau emerged with four precious volumes of Paris transcripts » (*ibid.*, p. 287).

chez lui se substituait au commentateur, que paraît, à point nommé, la « révélation » de la grande étude historique de Garneau : il convenait de rappeler cette espèce d'aboutement de pensées fortes dans le quasi-désert d'idées de ce lieu à cette époque.

S'ils avaient préservé leur sens de l'affirmation et leur force de caractère, c'est que les deux hommes avaient su généralement surmonter leur propre vulnérabilité : si Étienne Parent a « craqué » un temps après avoir été jeté en prison, à l'hiver 1838, c'est après y avoir contracté une sévère surdité... ; François-Xavier Garneau s'imposait aussi de mener une vie de forçat intellectuel pour assurer sa subsistance et celle des siens, tout en s'efforçant de dominer son anxiété, surtout à partir de 1843 du fait des atteintes sournoises du mal épileptique, dont la dernière l'emportera tragiquement à l'âge relativement peu avancé de 57 ans.

Le titre des essais consacrés à chacun d'eux l'indique assez, il s'agit de faire LIRE aussi bien Garneau que Parent ²²⁷ pour une double raison : la richesse de leur personnalité civique en plus de ce qu'ils ont laissé par écrit. Aussi, l'auteur de ces travaux souhaiterait-il qu'on les utilise sous la forme de *dossiers* en vue de recherches ultérieures et, pourquoi pas selon un mode partiellement comparatif : à la fois parallèle et virtuellement complémentaire ?

V

Il est toutefois un contraste très marqué entre la renommée des deux hommes à notre époque : tandis que, dans le milieu universitaire, depuis toujours le nom d'Étienne Parent est même inconnu plutôt que méconnu, alors que celui de François-Xavier Garneau peut être mal connu, mais tout de même connu de tout le monde. Qui ignore que son titre de gloire est d'avoir été proclamé de son vivant « notre historien

²²⁷ On nous permettra de rappeler la référence de cette étude : *LIRE* Étienne PARENT - notre premier intellectuel (Les Presses de l'Université du Québec, 1993). Il n'est nul besoin de céder à l'emphase des surnoms que des contemporains leur ont décernés : « Nestor de la presse » dans le cas d'Étienne Parent ; « Hérodote du Canada », dans celui de François-Xavier Garneau.

national » et qu'on perpétue son nom par des monuments publics ²²⁸, des noms de rues et de parcs, de lacs et de rivières, de canton, d'écoles et d'un cégep à Québec ?

À son époque, Jacques Crémazie propageait l'affectueuse expression de « notre monsieur Garneau » ²²⁹. Les auteurs de l'article GARNEAU dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, Pierre Savard et Paul Wyczynski attribuent cette extraordinaire symbolique commémorative « au souvenir de celui qui a voulu donner à ses compatriotes des raisons de ne pas désespérer et des motifs de vivre pleinement leur aventure française en Amérique du Nord » ²³⁰. Nous avons mentionné plus haut ²³¹ l'effort d'un simple citoyen de Québec de convertir en musée la maison où l'historien a vécu ses dernières années, sise au numéro 14 de la rue Saint-Flavien, coin Couillard.

L'étonnant n'est probablement pas la profusion ni la persistance de cette iconographie chez un peuple qui s'était donné comme devise les trois mots célèbres : *Je me souviens* - encore qu'il conviendrait de faire observer que François-Xavier Garneau est ainsi resté notre seul « héros » intellectuel parmi tant d'autres gloires : découvreurs, fondateurs, explorateurs ; clercs, missionnaires, dignitaires ecclésiastiques ; militaires de carrière, miliciens, défenseurs héroïques ; hommes politiques de haut rang dont certains de plus d'une « constitution », et de plus d'un niveau fédératif ou du niveau municipal, etc. François-Xavier Garneau : non seulement le premier, mais toujours le seul « héros » intellectuel - avec la possible exception de Félix Leclerc, récemment statufié au Parc La Fontaine...

De l'iconographie à la toponymie il n'y a pas loin. Une des surprises de notre recherche fut d'apprendre que c'est « l'historien national » qui aurait baptisé *Laurentides* les montagnes dont les Québécois, sont à juste titre, si fiers - et si fièrement utilisateurs comme touristes, marcheurs et skieurs !

La première référence est celle de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, intime de l'historien, qui l'imaginait sur la terrasse de l'ancien château Saint-Louis, « repassant dans

²²⁸ Au cimetière Belmont, où Garneau fut inhumé et sur les pelouses de l'Assemblée nationale à deux pas de la porte Saint-Louis (la photo de ce monument dans ce volume). Voir plus loin, à la section V de cette conclusion, pour des notes complémentaires.

²²⁹ Cité par Lanctôt, op. cit., p. 43.

²³⁰ P. 335.

²³¹ Note 8 du chapitre V.

son esprit, avec une mélancolique satisfaction, les grandes [sic] faits de notre histoire dont le plus grand nombre se sont passés en face de ces belles montagnes qui forment le fond du tableau et auxquelles il avait, le premier, donné le nom de *Laurentides* » ²³². La seconde référence, moins ancienne et davantage explicite, est de l'archiviste de la province de Québec, Pierre-Georges Roy, qui, au sujet de l'avenue de Québec portant ce nom, révéla que « ce nom charmant de Laurentides » fut proposé par l'historien Garneau, écrivant en 1845 : « Cette chaîne n'ayant pas de nom propre et reconnu, nous lui donnons celui de Laurentides, qui nous paraît bien adapté à la situation de ces montagnes qui suivent une direction parallèle au Saint-Laurent... Nous espérons que le nom satisfera l'oreille la plus délicate et formera une rime assez riche pour le poète qui célébrera les beautés naturelles de notre patrie » ²³³.

Le succès éclatant de l'historien, se révélant justement en cette année 1845, n'avait pas tué, en lui, le poète toujours à l'affût d'une « rime assez riche » pour désigner adéquatement une « beauté naturelle » comme nos montagnes de la rive nord du Saint-Laurent, qui valaient bien de n'être pas indéfiniment confinées à leur anonymat.

La fidélité au culte de l'historien Garneau a inspiré des célébrations patriotiques et universitaires à l'occasion de commémorations de plusieurs anniversaires. Certaines ont laissé des suites en la forme de textes, qu'il n'est pas inopportun de rappeler ici. D'abord, peu de temps après la mort de l'historien, survenue dans la nuit des 2 ou 3 février 1866, à l'inauguration le 15 septembre 1867 d'un monument élevé par les citoyens de Québec à sa mémoire, un discours fut prononcé par l'ami intime et écrivain Pierre-Joseph-Olivier Chauveau. Le 10 octobre 1912, un autre monument en la forme d'une statue de l'historien, assis et la plume à la main, fut dévoilé. La pièce, qui était l'oeuvre du sculpteur Paul Chèvre, est sise près de la porte Saint-Louis et fait face à la Grande-Allée ; c'était un don à la province de Québec de Georges-Élie Amyot, l'un des descendants de la famille de la mère de l'historien.

²³² Cité par l'abbé Georges Robitaille, « L'oeuvre de Garneau et la critique de son temps », *Centenaire*, p. 135.

²³³ On peut regretter que l'archiviste n'ait pas donné la référence du texte de Garneau (Pierre-Georges Roy, *Les rues de Québec*, Lévis, 1932, p. 110-111).

MONUMENT DE FRANÇOIS-XAVIER GARNEAU PRÈS DE LA PORTE SAINT-LOUIS À QUÉBEC. OEUVRE DE PAUL CHÈVRE OFFERTE À LA PROVINCE PAR CHARLES-ÉLIE AMYOT ET DÉVOILÉE LE 10 OCTOBRE 1942. (ANQ-Québec, P 600, S6, PGH 272-34, Coll. initiale).

[Retour à la table des matières](#)

Le centenaire du premier tome de la première édition en 1845, fut l'occasion de deux commémorations, à Québec et à Montréal. La première, le 15 avril 1945 une soirée au Palais Montcalm sous la présidence du recteur de l'Université Laval, Mgr Cyrille Gagnon, et de l'historien Thomas Chapais. La seconde était une « semaine d'histoire » (23-27 avril 1945), organisée par la Société historique de Montréal, et comprenant 24 conférences publiques, publiées par la Société historique de Montréal en 1945.

Lors du Congrès de la langue française au Canada (du 18 au 26 juin 1952 à Québec), une démonstration au monument Garneau de cette ville se tint dont la relation se trouve dans le *Compte rendu* de ce congrès (Québec, Édition Ferland, p. 153-165). À l'occasion du centenaire de la mort de Garneau (en février 1866), le Centre de recherches en littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa avait pris l'initiative d'une soirée commémorative à cette université (le 27 mars 1966). Plusieurs participants prirent la parole : en outre du recteur, le père Roger Guindon, MM. Paul Wyczynski, Clément Saint-Germain, Marcel Trudel et Guy Sylvestre ; et c'est à cette occasion que fut publié le recueil F-X. *Garneau : Aspects littéraires de son œuvre* ²³⁴.

Il va sans dire que rien de comparable, même de façon lointaine, à une telle gloire posthume n'est arrivé à Étienne Parent dont le nom est généralement ignoré hors des cercles d'initiés à l'histoire de la politique et des idées de notre XIXe siècle. Mais, justement, dans les ouvrages de ces milieux de recherche, on accorde au grand journaliste une attention et une importance d'un ordre sensiblement égal à celui qui est dévolu à l'historien célèbre.

Réelles, les notoriétés des deux hommes à l'époque se distinguaient par l'accomplissement de fonctions distinctes : l'un de critique de l'actualité, l'autre de critique historique. D'autre part, la pratique fructueuse de l'histoire comporte généralement un prestige plus durable que celui du journalisme, soumis à l'émiettement des efforts et des journées - les gens de cette profession se qualifiant volontiers, par exemple, de « tâcherons de la plume »... En outre, pour intense qu'elle ait été, la carrière journalis-

²³⁴ Nous avons abondamment utilisé cette source et encore davantage le recueil dit du Centenaire (comme référence abrégée), publié par la Société historique de Montréal en 1945. Enfin l'ouvrage de Paul Wyczynski, dit en abrégé *Voyage*, autre source indispensable de notre recherche, contient des références techniques précises des textes relatifs à toutes ces commémorations : voir les pages 30, 42, 53.

tique de Parent a été relativement courte, se retirant de l'exercice de cette profession en 1842, à l'âge de 40 ans ainsi qu'il a été précisé plus haut.

VI

Ayant perdu un si grand nombre de ses enfants en bas âge, l'historien François-Xavier Garneau n'avait probablement jamais eu l'idée d'être à la tête d'une dynastie de Garneau. Pourtant, la sienne fournira à chaque génération un membre voué à la conservation ou à la perpétuation de sa grande oeuvre historique. Nous savons que son fils aîné, Alfred, traducteur et poète intimiste, veilla sur cette oeuvre et prépara pendant une dizaine d'années la quatrième édition, celle de 1882, la dernière à porter encore le titre d'origine, *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*. Alfred Garneau avait des relations nombreuses ²³⁵, se rencontrant pour une commune vénération envers l'auteur de la grande étude historique. Après être devenu chef des traducteurs du Sénat, dans sa résidence d'Ottawa il hébergea sa mère qui y décéda en 1893. Nous avons raconté plus haut ²³⁶ comment Hector, le petit fils, exerça une responsabilité directe sur les quatre autres éditions, de la cinquième à la huitième et dernière.

Nous savons aussi, et d'une source non livresque, l'existence d'un arrière-petit-fils, prénommé Édouard, intéressé à la protection du patrimoine en général, et familial en particulier. Gouverneur à vie du château de Ramesay et membre de l'Institut de l'Amérique française, Édouard Garneau est aussi membre de la Société des traducteurs. Dans les années 1970, il exerçait des pressions en vue de la rénovation de la statue de son arrière-grand-père dans le Vieux Québec, allant même jusqu'à offrir d'en

²³⁵ Selon le *Dictionnaire pratique des auteurs québécois* de R. Hamel, J. Hare et P. Wyczynski (Fides, 1976) : « Ami intime de Louis-Joseph Papineau, beau-frère de l'écrivain Joseph Marmette, lié d'amitié avec Henri-R. Casgrain, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, Antoine Gérin-Lajoie et Louis Fréchette, pendant de nombreuses années, Alfred Garneau se situe au centre des activités culturelles » (p. 280). Il entretient aussi une correspondance suivie avec Arthur Buies. Voir *Arthur Buies. Correspondance 1855-1901*, édition préparée, présentée et annotée par Francis Parmentier, Montréal, Guérin Littérature, 1993.

²³⁶ Voir le chapitre VI.

défrayer les coûts - ce dont les pouvoirs publics allaient finir par s'acquitter « dignement » !

Édouard Garneau a aussi collaboré avec le centre de recherche, que dirigent à Ottawa les professeurs Paul Wyczynski et Pierre Savard, et lui léguant, en particulier, des documents inédits sur l'histoire de la famille. D'une même inspiration, Édouard Garneau a soutenu le projet d'une transformation en musée du manoir familial de Sainte-Catherine-de-Fossambault ²³⁷. Quant au mauvais souvenir des attaques portées contre l'historien par les ultramontains et les jansénistes, « dont l'influence était évidente à cette époque », Édouard Garneau rappelait fièrement qu'elles ont été « réfutées par ma famille, mon grand-père, Alfred Garneau, mon père Hector Garneau [...]. Je persiste à croire que F-X. Garneau n'était pas anticlérical » ²³⁸.

Dans la descendance littéraire de François-Xavier Garneau, c'est la branche poétique qui est le plus et le mieux représentée. D'un arrière-petit-fils, dénommé DeLisle Garneau, Maurice Hébert écrivait en 1945 qu'il « s'occupe de cosmographie et en écrit excellemment » ²³⁹. D'une petite nièce de l'historien, née avec le siècle, madame Simone Routier, le *Dictionnaire pratique des auteurs québécois* écrit que « sa carrière, orientée vers la diplomatie, la conduit à l'étranger durant une trentaine d'années » et que son oeuvre « se révèle l'itinéraire d'une âme amenée au dépouillement intérieur par la force des événements et par la soif de l'absolu ». Quant, à sa poésie, elle est « d'une authentique sensibilité féminine [et] est écrite dans une forme - strophe et vers, rythme et prosodie - déjà passablement libérée des entraves de la versification traditionnelle » ²⁴⁰.

²³⁷ Depuis peu, le village porte le nom de Sainte-Catherine-de-la-Jacques-Cartier.

²³⁸ Ces renseignements à propos de M. Édouard Garneau proviennent d'une interview donnée à Marie Laurier et publiée sous la signature de celle-ci dans *Le Devoir* du 2 février 1976.

²³⁹ Maurice Hébert, op. cit., p. 162.

²⁴⁰ Réginald Hamel, John Hare, Paul Wyczynski, *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, Montréal, Fides, p. 599-600.

Selon l'ordre chronologique, s'impose ensuite la grande figure d'un arrière-petit-fils de l'historien ²⁴¹, Hector de Saint-Denys Garneau, dont on célébrait, en octobre 1993, avec ferveur et respect, le cinquantenaire de sa fin dramatique ²⁴². Enfin, madame Anne Hébert, fille de Maurice, dont l'enfance s'est écoulée en compagnie de son illustre cousin ²⁴³, et qui poursuit de Paris la toujours brillante carrière littéraire que l'on sait.

Après l'alignement de ces trois noms : Simone Routier, Hector de Saint-Denys Garneau, Anne Hébert, il ne reste plus qu'à déposer la plume. On ne pourrait continuer qu'en changeant de sujet ; et il ne serait pas déshonorable de s'en disqualifier a priori.

²⁴¹ Fils de Paul et petit-fils d'Alfred.

²⁴² De Saint-Denys Garneau était né à Montréal le 13 juin 1912 et décéda à Sainte-Catherine, le 24 octobre 1943.

²⁴³ « De Saint-Denys Garneau était mon cousin. Nous habitions la même campagne. La même campagne et le même été. Nous avons mis nos royaumes en commun : la même campagne, le même été. J'étais la plus petite. Il m'apprenait à voir la campagne. La lumière, la couleur, la forme : il les faisait surgir devant moi » (Anne Hébert, dans *La Nouvelle Relève* de décembre 1944 ; reproduit en guise de préface dans le cahier souvenir : *Saint-Denys Garneau. l'homme et le poète parmi nous*, Sainte-Catherine-de-la-Jacques-Cartier - du 2 au 24 octobre, 1993).

Lire François-Xavier Garneau
1809-1866 «historien national»

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

[Retour à la table des matières](#)

Comme son titre l'indique, cet ouvrage n'est pas qu'une incitation à lire François-Xavier Garneau, et l'auteur l'a conçu comme un moyen pratique de commencer à lire l'écrivain : surtout dans sa monumentale *Histoire du Canada*, mais sans oublier les autres pièces : de poésie, du récit de son *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833*, et de certaines lettres à portée documentaire. En particulier, le chapitre VI de l'ouvrage comprend toutes les données bibliographiques de l'oeuvre écrite, quelles qu'en soient la forme ou le contenu, ou encore l'ordre chronologique d'éditions successives.

Tout au long de l'ouvrage, le travail de référence des diverses sources (Fauteur Garneau, ou textes divers de critiques, de commentateurs, d'historiens, d'acteurs historiques et politiques, etc.) a été l'objet d'une constante attention dans l'emploi du procédé conventionnel de la note infrapaginale.

Comme bibliographie générale, nous recommandons fortement l'ouvrage du professeur Paul Wyczynski (dont la référence complète est donnée à la page 1 de l'avant-propos), spécialement aux pages 31-53, pour la bibliographie systématique et relativement récente d'une oeuvre qui date de cent-cinquante ans.

Enfin, le lecteur trouvera une courte notice biographique au début de ce livre, un index des noms cités à la fin, ainsi qu'une photographie de Garneau et une autre représentant le monument de Québec érigé à sa mémoire.

Gérard BERGERON
École nationale d'administration publique.